



Adams 232-1

Vol 25







OEUVRES

DE

*MR. DE VOLTAIRE.*

---

TOME VINGT-CINQUIÈME.

---

10923  
15

ADAMS 232. /  
N. 23

# QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPÉDIE,

P A R

DES AMATEURS.

---

TOME PREMIER.

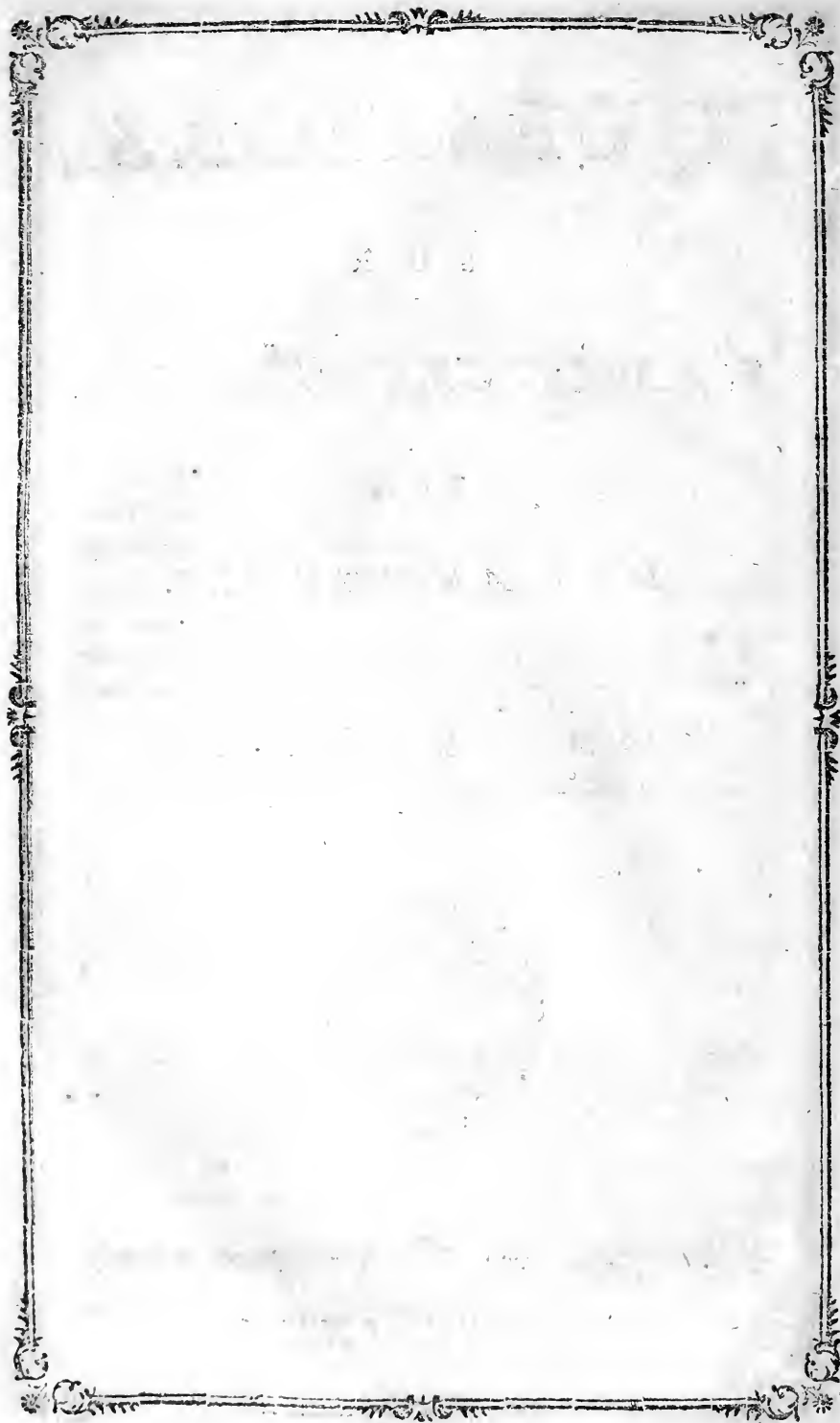
---



---

M. DCC. LXXV.

---



## INTRODUCTION.

**Q**UELQUES gens de lettres qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions ; & ne demandent que des éclaircissémens ; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent sur-tout de ce qu'ils avancent ; ils respectent ce qu'il doivent respecter ; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison , & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France ; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précéda était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage qui annonçait le palais des sciences ; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parut ; la basse littérature se déchaîna ; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité ; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio* ; on l'a contrefait en Italie ; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays ; on le contrefait chez les Suisses : & les additions dont on le charge

sont sans doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hasard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cent cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens de lettres , s'empressez à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; ils ne voulaient point être connus ; & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques jésuites qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie ; on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti , & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprime-

rie , lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais : on les prit pour des forciers , on saisit juridiquement leurs livres ; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maître d'école connu alors dans Paris , ou du moins dans la canaille de Paris , pour un très-ardent convulsionnaire , se chargea au nom de ses confrères de déferer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs , la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems sur le théâtre des marionnettes de St. Médard , & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête , le 2 Mars 1749 , dans la rue St. Denis , vis-à-vis St. Leu & St. Giles , en présence de cent convulsionnaires ; ce fut cet homme qui se porta pour délateur ; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux , des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté , & encor plus , de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit , mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez , disait-on , la malice ; le premier tome est plein des renvois aux derniers , donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagerons point : cela fut dit mot à mot.



L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles , de presque tous les bons livres , comme celui de *la Sagesse de Charon* , de la savante histoire composée par le sage de *Thou* , de presque toutes les vérités neuves , des expériences contre l'horreur du vuide , de la rotation de la terre , de l'usage de l'émétique , de la gravitation , de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord , & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école , & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie , ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage , s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions , nous avons cru devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire , ou qui peuvent souffrir quelques additions , ou qui ayant été insérés par des mains étrangères , n'ont pas été traités selon les vues des directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai , dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles , à leur gré , dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains ; & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie.

---

# QUESTIONS

SUR

## L'ENCYCLOPÉDIE.

A

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César Du Marfais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauragais*, il serait mort dans la plus extrême misère. Saïssifions cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le secret. *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'état; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien, & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet* autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point se fâcher. Que le

lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre *A* qui a été si bien traitée par feu Mr. *Du Marçais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ploierait*, &c. la raison n'en est-elle pas évidente ? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut ? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai* ? nous disions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois* Lors qu'enfin on adoucît ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères : & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *aïs*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics. Mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poètes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *loix*, *rois*, *exploits* : & alors les mêmes académiciens qui venaient de pronocer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue :

Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu, si toutefois  
Quelque chose pouvait effrayer les *François*.

le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous *François* premier *pouvoit* par un *o* ; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait :

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois* :

Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau*, lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & si vous prononciez *je croyois*, en faisant sentir les deux *o*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisqu'il est absolument barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger ; il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'occupais*, *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adoucissez la prononciation de la dernière syllabe, & pourquoi vous n'adoucissez pas la précédente ; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire succéder une diphthongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres, & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera ; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertissez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarrassez beaucoup lorsque vous orthographez d'une façon & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, sans contredit, sont celles où les mêmes syllabes portent toujours une prononciation uniforme. Telle est la langue italienne. Elle n'est point hérissée de lettres qu'on est obligé de supprimer ; c'est le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *bandkerchief* se prononce *ankicher* ? & quel étranger imaginera que *Paon*, *Laon* se prononceront en français *Pan* & *Lan* ? Les Italiens se sont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x* ; parce qu'ils ne la prononcent plus. Que ne les imitons-nous ? avons-nous oublié que l'écriture est la peinture de la voix ?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *suédois* ; comment devinerai-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres ? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre ? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois* ? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a* ?

## A

*A*, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

*Hodièque manent vestigia ruris.*

*Il a eu* choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé ; plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase : *la différence qu'il y a ; la distance qu'il y a entre eux* ; est-il rien de plus languissant à la fois

& de plus rude ? N'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement , *la distance* , *la différence entr'eux* ? A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* , qui rendent le discours sec & diffus , & qui réunissent ainsi les plus grands défauts ?

Ne faut-il pas surtout éviter le concours de deux *a* ? *Il va à Paris , il a Antoine en aversion* ? trois & quatre *a* sont insupportables ; *il va à Amiens , & delà à Arques*.

La poésie française proscriit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle , à courir trop hâtée ,  
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle , ces hiatus , ces bâillemens que les Latins étaient soigneux d'éviter.

*Pétrarque* ne fait nulle difficulté de dire ,

*Muove sì il vecchiarèl canuto e bianco ,*

*Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.*

*L'Arioste* a dit :

*Non sa quel che sia Amor :*

*Doveva fortuna alla christiana fede.*

*Tanto girò che venne a una riviera*

*Altra aventura al buon Rinaldo accade.*

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en Italien , parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a* , *e* , *i* , *o* , *u*. Le latin qui possède

une infinité de terminaisons, ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles ; & la langue française est encor en cela plus circonspecte & plus sévère que le latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle : ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit ,

*Arma amens capio ,*

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert ,

*In Neptuno Aegeo.*

*Homère* , il est vrai , ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles , & surtout des *A* ; les finesses de l'art n'étaient pas encor connues de son tems , & *Homère* était au-dessus de ces finesses ; mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande , dès le premier chant de *l'Art poétique*.

La lettre *A* chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée , parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres : delà vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier' alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre , ces mots *alpha* & *oméga* signifèrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une mystérieuse démenche.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique ; jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit ; *a , b , c , d , e , f , g* , étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres ; & un acrostiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.



## ABC, ou ALPHABET.

**S**I M. Du Marfais vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les sçavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabeth* ne signifie autre chose que *A B*, & *A B* ne signifie rien, ou tout au plus il indique deux sons; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha*; l'un est le premier, l'autre le second; & on ne fait pas pourquoi.

Or comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les sciences? La connaissance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées, n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire; ceux qui possèdent la langue arabe dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre si cette langue, qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne fais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (*a*), que cette nation s'est toujours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liste des caractères de sa langue; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien*: nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. Senèque le philosophe se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire; il l'appelle

(a) 1er. vol. de l'hist. de la Chine de Duhalde.

*Skedon analphabetos*. Or cet alphabet , les Grecs le tenaient des Phéniciens , de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes , lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens , en communiquant leurs caractères aux Grecs , leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte ; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aisé : & les Egyptiens en qualité d'interprètes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe , dire à un Grec son correspondant , non-seulement mes caractères sont aisés à écrire , & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha* , vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux , *ro* en vaut cent , *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces , je vous paie un *ro* : reste un *ro* que je vous dois encor : nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes , en fournissant à leurs besoins , & pour négocier il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard , ils avaient la mer en horreur : c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial , ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés , & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu , comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands , dont on fit depuis des demi-dieux , allèrent éta-

blir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toison d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espère qu'ils secoueront le joug, grace à l'impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable, ( je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde ) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue, & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cent soixante & seize fois plus savante & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche, les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan Grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui res-

semble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs , nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie ; ils avaient un gosier plus flexible , leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles , de consonnes & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude , grossier , c'était des *Shafiroth* , des *Astaroth* , des *Shabaoth* , des *Chammaim* , des *Chotihet* , des *Thopheth* ; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien , & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères , mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor , venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraïm qui est l'Egypte , & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant , & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés dont il ne s'agit certainement pas ici , la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux , & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler , les chats à miauler , les pigeons à roucouler , les linotes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes , & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir

d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte : c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles , frapper du pied , s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive , & d'alphabet primitif , que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude , on peut fort bien , sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie , n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas , sans offenser personne , supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans disent d'eux-mêmes , *ah eh* quand ils voient un objet qui les frappe , *hi hi* quand ils pleurent , *hu hu* , *hou hou* , quand ils se moquent , *aie* quand on les frappe ? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Psammeticus* ( qui n'est pas un nom égyptien ) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive , il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Ces exclamations formées par des voyelles , aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles , il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens* , *tiens* , *prends* , *tais-toi* , *approches* , *va-t-en* : ces mots ne sont représentatifs de rien , ils ne peignent rien ; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens* , il faut parvenir un jour à dire , *je serais venu ma mère avec grand plaisir* ,

Quest. sur l'Encycl. Tome I.

B

*& j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père, mère, jour, nuit, terre, eau, boire, manger, &c.* mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des évènements, les idées des hommes, devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de DIEU était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie : point d'opération magique, sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des mystères, & souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

*S. Clément d'Alexandrie* rapporte (a) que *Moïse* fit mourir sur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui soufflant ce nom dans l'oreille, & qu'ensuite il le refuscita en prononçant le même mot. *S. Clément d'Alexandrie* est exact, il cite son auteur, c'est le savant *Artapan* : & qui pourra récuser le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain, que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément d'Alexandrie*, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit surtout expressément, (b) « si en invoquant » DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme le DIEU » d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera par ces » noms des choses dont la nature & la force sont » telles, que les démons se soumettent à ceux qui les » prononcent ; mais si on le nomme d'un autre nom, » comme DIEU de la mer bruyante, DIEU supplan- » tateur, ces noms seront sans vertu, le nom d'*Israël* » traduit en grec ne pourra rien opérer : mais pronon- » cez-le en hébreu, avec les autres mots requis, vous » opérerez la conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables, « Il » y a des noms qui ont naturellement de la vertu, » tels que sont ceux dont se servent les sages parmi » les Egyptiens, les mages en Perse, les bracmanes » dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'est pas un » art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les » stoïciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui » d'*Adonai*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; » mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse

(a) *Stromates* ou *Tapissieries*, liv. I.

(b) *Orig.* contre *Celse*. n. 202.

» qui se rapporte au Créateur : delà vient la vertu de  
 » ces noms quand on les arrange & qu'on les prononce  
 » selon les règles , &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties , & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

*Carmina de cælo possunt deducere lunam.*

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

## A B B É , A B B A Y E.

**C**EUX qui fuient le monde sont sages : ceux qui se consacrent à DIEU sont respectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte , *idiotoi* , *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils furent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire , & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se faisait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'église. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son père , son abba , son abbé ; quoiqu'il soit dit dans l'évangile , *n'appellez personne votre père*.



Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables : il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

*St. Basile* d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines, au quatrième siècle. Cette règle de *St. Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St. Basile*, ils furent partout riches, ils se mêlèrent de toutes les affaires, ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *St. Benoît* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St. Grégoire le grand* assure dans ses dialogues (a) que DIEU lui accorda un privilège spécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Pascal II*. lui donna le titre d'abbé des abbés. Il s'intitule patriarche de la sainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas longtems, une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne ; la lettre commence par ces mots : « Les abbés princes de Kempten, El-  
» vangen, Eudertl, Murbach, Berglesgaden, Vissem-  
» bourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres abbés  
» qui ne sont pas princes, jouissent ensemble d'envi-  
» ron neuf cent mille florins de revenu, qui font deux  
» millions cinquante mille livres de votre France au

(a) Liv. II. chap. 8.

» cours de ce jour. Delà je conclus que JESUS-CHRIST  
 » n'était pas si à son aise qu'eux. »

Je lui répondis : « monsieur , vous m'avouerez que  
 » les Français sont plus pieux que les Allemands dans  
 » la proportion de quatre & un vingtième à l'unité ;  
 » car nos seuls bénéfices consistoriaux de moines ,  
 » c'est-à-dire , ceux qui paient des annates au pape ,  
 » se montent à neuf millions de rente , à quarante-  
 » neuf livres dix sols le marc avec le remède , & neuf  
 » millions font à deux millions cinquante mille livres  
 » comme un est à quatre & un vingtième. Delà je  
 » conclus qu'ils ne sont pas assez riches , & qu'il fau-  
 » drait qu'ils en eussent dix fois davantage. J'ai l'hon-  
 » neur d'être &c. »

Il me repliqua par cette courte lettre : « Mon cher  
 » monsieur , je ne vous entends point : vous trouvez  
 » sans doute avec moi , que neuf millions de votre  
 » monnoie sont un peu trop pour ceux qui sont vœu  
 » de pauvreté ; & vous souhaitez qu'ils en aient qua-  
 » tre-vingt-dix ! je vous supplie de vouloir bien m'ex-  
 » pliquer cette énigme. »

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ. « Mon  
 » cher monsieur , il y avait autrefois un jeune homme  
 » à qui on proposait d'épouser une femme de soixante  
 » ans , qui lui donnerait tout son bien par testament : il  
 » répondit qu'elle n'était pas assez vieille. » L'Allemand  
 entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (a) on proposa dans le  
 conseil de *Henri III* , roi de France , de faire ériger en  
 commandes séculières toutes les abbayes de moines ,  
 & de donner les commandes aux officiers de sa cour &  
 de son armée : mais comme il fut depuis excommunié &  
 assassiné , ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson* , ministre de la guerre , voulut

(a) Chopin , de *sacra politia* , lib. VI.

en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis : rien n'était plus simple, plus juste, plus utile, il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis XIV*, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de St. Denis. Avant son règne les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet* n'était riche que par ses abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'outremer*, quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvelées, mitigées, les chartes ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde, mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

## A B E I L L E S.

**L**ES abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui

leur est destinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite,

Je ne fais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne fais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi; ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un ferrail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin, on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières*: ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa, il y a quelques années, les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encor que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété cette invention: il est venu un homme qui étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon* qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que M. le

prieur de Jonval & que M. le comte *du spectacle de la nature* ; il a examiné les abeilles pendant vingt années ; il nous assure qu'on s'est moqué de nous , & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui président aux ouvrages ; il les a vus ; il les a dessinés , & il renvoie aux *Mille & une nuits* , & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son ferrail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première , & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles , & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant , j'ai souvent cherché ce roi & cette reine , & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour ; l'un d'eux l'a portée , elle & ses suivantes sur son bras nud. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essaim qui sortaient de la mère ruche , sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes , & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

*Virgile* n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son tems. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs , il y en ait quel-

ques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit état; il ne s'éloigne jamais de son ferrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *proverbes* attribués à Salomon, qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point sur la pierre; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerais toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lufacé, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermicelleau. Il croît, il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller fucer des fleurs: on ne craint point

de le perdre, comme on perd souvent des essaims lorsqu'ils sont chassés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très-utile. Mais dans le gouvernement des animaux domestiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables à la poésie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois  
Parurent bien gouvernées ;  
Et leurs travaux & leurs rois  
Les rendirent fortunées.  
Quelques avides bourdons  
Dans les ruches se glissèrent.  
Ces bourdons ne travaillèrent ;  
Mais ils firent des sermons.  
Ils dirent dans leur langage ,  
Nous vous promettons le ciel :  
Accordez-nous en partage  
Votre cire & votre miel.  
Les abeilles qui les crurent ,  
Sentirent bientôt la faim ;  
Les plus fottes en moururent.  
Le roi d'un nouvel essaim  
Les secourut à la fin.  
Tous les esprits s'éclairèrent ,  
Ils sont tous désabusés ;

Les bourdons sont écrasés ,  
Et les abeilles prospèrent.

*Mandeville* va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames : plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice : les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse ; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire, que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons, mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.





## A B R A H A M.

Nous ne devons rien dire de ce qui est divin dans *Abraham*, puisque l'écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse, à ce qui appartient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux usages; car ces usages, ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée, ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

*Abraham*, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des tems absolument perdue dans les lieux où les grands événemens sont arrivés, est venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(a) « *Tharé* vécut soixante & dix ans, & engendra » *Abram*, *Nacor* & *Aran*. »

(b) « Et *Tharé* ayant vécu deux cent cinq ans; mourut à Haran. »

(a) Genèse, ch. XI. v. 26.

(b) Ibid. vers. 32.

Le Seigneur dit à *Abram* : (a) « Sortez de votre pays, » de votre famille, de la maison de votre père, & » venez dans la terre que je vous montrerai ; & je » vous rendrai père d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq ; & *Abraham* étant sorti de la Caldée immédiatement après la mort de son père, il avait juste cent trente-cinq ans, lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à-peu-près le sentiment de *St. Etienne* (b) dans son discours aux Juifs ; mais la Genèse dit aussi :

(c) « *Abram* avait soixante & quinze ans, lorsqu'il » sortit de Haran. »

C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'*Abraham* ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & seulement de soixante & quinze ? *St. Jérôme* & *St. Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux saints n'ont pu résoudre ce problème, croit dénouer aisément le nœud, en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèse le nomme le premier & par conséquent l'aîné.

La Genèse fait naître *Abraham* dans la soixante & dixième année de son père ; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent, le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous

(a) Genèse, ch. XII. v. 1.

(b) Actes des Apôtres, ch. VII.

(c) Gen. ch. XII. v. 4.

avons, suivant *Moréri*, soixante & dix systèmes de chronologie sur l'histoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'écriture; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systèmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verset jusqu'au dernier? La résignation.

L'esprit saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la physique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'Isaac : *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père; mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Caldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les tems, & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'église excusent moins *Abraham*

d'avoir dit en Egypte à Sara : *Aussi-tôt que les Egyptiens vous auront vue, il me tueront, & vous prendront: dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisque vingt-cinq ans après, elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins, inspirer quelque passion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* roi de Gérar, dans le désert.

■ *Abraham* avait reçu en présent à la cour de Pharaon, beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs & de servantes. Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les Pharaons étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cent ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en si peu de tems, inventé les arts & toutes les sciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puisqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides  
est

est d'autant plus vraisemblable , que trois cents ans auparavant , c'est-à-dire , cent années après l'époque hébraïque du déluge de Noé , les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour , qui devait aller jusqu'aux cieux. *St. Jérôme* , dans son commentaire sur *Isaïe* , dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur , lorsque DIEU descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi , cela fait dix mille pieds ; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte , qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands , plus forts , plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham* , touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne , il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans , les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appellait de tems immémorial ; *Kish-Ibrahim* , *Milat-Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham* ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques , qui écrivaient rarement les voyelles , que de changer l'*i* en *a* , & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens , dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *koran* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comment.

Quest. sur l'Encycl. Tome I. C

me il en parle au troisième sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à DIEU.*

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham*, révérendé dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident ; (a) je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles, in sempiternum, à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite (b) *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner à *tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-tems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* fera aussi nombreuse que la poussière

(a) Gen. ch. XIII. v. 14 & 15.

(b) Ibid. ch. XV. v. 18.

de la terre. (a) *Si on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.*

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cent mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'église, substituée à la synagogue, est la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine, mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise du tems du pape *Urbain II.* dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien testament comme une figure du nouveau, tout est accompli, ou le sera, & la faible raison doit se taire.

On fait encor des difficultés sur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome : on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cent dix-huit gardes de bœufs & de moutons, *un roi de Perse, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations*, & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas, qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible, on en voit des exemples dans ces tems héroïques ; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samson* qui tue seul mille Philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fournissent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêterent un moment

(a) Gen. ch. XV. v. 18.

l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit , ils y furent tous tués avec le roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de faire pendre ; au lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encor que ces trois cents Lacédémoniens qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine graver à la fois , étaient soutenus par une armée de dix mille Grecs distribués dans des postes avantageux , au milieu des rochers d'Ossa & de Pélion ; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles même.

Ces quatre mille périrent après avoir long-tems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates , ils y acquirent encor plus de gloire , en se défendant plus à découvert contre l'armée persane qui les tailla tous en pièces. Aussi dans le monument érigé depuis sur le champ de bataille , on fit mention de ces quatre mille victimes , & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encor , & bien moins célébrée , est celle de cinquante Suisses , qui mirent en déroute (a) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche* , composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher , & donnèrent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Termopiles , puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés , & il était impossible qu'ils eussent à faire à cent mille Perses dans un pays montagneux.

(a) En 1315.



Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire. . . . . Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digressions amusent celui qui les fait , & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

## A B U S.

**V**ICE attaché à tous les usages , à toutes les loix , à toutes les institutions des hommes : le détail n'en pourroit être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille est qui minimis urgetur*. On peut dire aux Chinois, aux Japonais , aux Anglais : votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront , nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans , & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée , parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : nous sommes puissans sur mer , & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'appel comme d'abus.

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnieres*, chevalier ès loix , avocat du roi au parlement de Paris , ait appelé comme d'abus en 1330 , sous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme

d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques, dont les parlemens, tous les juges séculiers & tous les seigneurs hauts-justiciers se plaignaient; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute justice, & ils regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans son palais, & non pas dans sa cour du parlement, comme le dit *Pasquier*; le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui composaient son conseil,

Vingt évêques comparurent, les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs, & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoiqu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contesta-

tions avec les clercs pour succession , prêt d'argent , & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs ; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer , ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur , il fallait qu'il remit au juge ecclésiastique les effets volés ; sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre , qu'il serait damné & privé de la sépulture , s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi , sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament , parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'église ; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement , ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à-peu-près semblables.

*Pierre Roger*, archevêque de Sens , prit sagement la parole ; c'était un homme qui passait pour un vaste génie ; & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI*.

Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé , mais pour juger ses adversaires , & pour instruire le roi de son devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant DIEU & homme , avait eu le pouvoir temporel & spirituel ; & que par conséquent les ministres de l'église qui lui avaient succédé étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement ,  
 Baille-lui largement ,  
 Révère sa gent duement ,  
 Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. ( Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis* : tome 1<sup>er</sup>. des libertés de l'église gallicane. )

*Pierre Bertrandi* évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel , le coupable devait faire pénitence , & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'église. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice , parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre , qu'il fallait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume , siégeant dans Avignon , & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il

resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnieres*. Ce tribunal s'affermir dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appella toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les loix de l'état, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

## ABUS DES MOTS.

**L**ES livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? La malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel, annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèze-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? D'avoir

manqué vèpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le desir d'exécuter; ils courent tous trois, chacun dans son cercle; & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le paysan; il prend la droite & se noie; l'autre court à lui; eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de DIEU*, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques, & le roi des rois qui parle?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faisaient grand bruit dans la littérature. *Meibonius* grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne; nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione*. Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone*

entier. *Capponi* lui répond que c'est une chose dès long-tems publique. Puis-je voir ce *Pétrone* ? Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit *Capponi*. Il le mene à l'église où repose le corps de *St. Pétrone*. *Meibonius* prend le poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite d'*Orléans* dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettrait indifféremment *Northampton & Southampton*, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Isaïe*, comment es-tu tombée du ciel étoile de lumière qui te levais le matin ? On s'imagina que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'est toujours appelé *Lucifer*. Voyez l'article *Beker & Diable*.

On s'est fort moqué de la carte du tendre de mdlle. *Scuderi*. Les amans s'embarquent sur le fleuve de tendre, on dîne à tendre sur estime, on soupe à tendre sur inclination, on couche à tendre sur desirs ; le lendemain on se trouve à tendre sur passion, & enfin à tendre sur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, surtout quand ce sont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des Romains austères & agrestes qui voyagent ; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots,

de ces équivoques volontaires , de ces mal - entendus qui ont causé tant de querelles , est le *King-tien* de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entr'eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un Français nommé *Maigrot* , qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne sait pas un mot de Chinois ; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien* ; *Maigrot* ne veut pas l'en croire , & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point sur cet abus des mots. En histoire, en morale, en jurisprudence, en médecine, mais surtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

*Boileau* n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire , mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours ,

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés ,  
Et sur un Dieu fait homme au combat animés ,  
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue  
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.





## A C A D É M I E.

**L**ES académies font aux universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire ; ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaire, doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle est l'académie française, & sur-tout la société royale de Londres.

L'académie française qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie française, employa quelques-uns de ses confreres à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée dont furent ensuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des sciences de 1667. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV*.

Lorsqu'après la mort de *Jean-Baptiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* secretaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* son neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'hono-

raires qui n'exigeaient nulle science , & qui étaient sans rétribution ; des places de pensionnaires qui demandaient du travail , désagréablement distinguées de celles des honoraires ; des places d'associés sans pension , & des places d'élèves , titre encor plus désagréable & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pied. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'état , & à la distinction révoltante des honorés , des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même règlement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres , & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* , qui avec l'intention louable de faire du bien , n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères , ne remit plus le pied à l'académie française ; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques , quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique ; & il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé ; mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'*académie* devint si célèbre , que lorsque *Lulli* , qui était une espèce de favori , eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672 , il eut le crédit de faire insérer dans les patentes que c'était une *académie royale de musique* , & que les *gentilshommes* & les *demoiselles* pourraient y chanter sans déroger. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses ; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra , & jamais à l'académie de musique.

On fait que ce mot *académie* emprunté des Grecs, signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes qui s'assembloit dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs, qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appella les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celles des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre* voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que

le savoir-vivre a pros crites ; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation , forcé au travail , accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures , dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes , inspiré la politesse ; & chassé , autant qu'on le peut , le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *académiciens* de *St. Evremond* eut quelque réputation en son tems. Mais une preuve de son peu de mérite , c'est qu'on ne s'en souvient plus , au lieu que les bonnes satyres de *Boileau* sont immortelles. Je ne fais pourquoi *Pétilsan* dit que la comédie des *académiciens* tient de la farce. (a) Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel , aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *opéra* , & que presque tous les ouvrages de *S. Evremond* qui ne sont , à quatre ou cinq pièces près , que des futilités en stile pincé & en antithèses.

(a) Voyez le *Mercur* de 2d. volume pag. 144 , & Août France , Juin pag. 151, Juillet pag. 122. année 1769.

## A D A M.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des pré-adamites &c. . . . les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur *Adam* une idée assez neuve, du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur bible en langue profane, leur dirent tant d'injures & crièrent si haut au seigneur, que les Juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrette qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Joseph* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu long-tems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples. . . . . Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu connue? (a)*

(a) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire; en suite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais

*Quest. sur l'Encycl. Tomé I.*

D

On demandera ici comment *Joseph* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien, & de caldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems. Mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels sont les secrets de la providence que le père & la mère du genre humain furent toujours entièrement ignorés du genre humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes, même jusques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés

étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne man-  
geaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte, ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans doute par *Hésiode*, & surtout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

*Clément* d'Alexandrie qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

*Eusèbe*, dans son *Histoire universelle*, a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé *l'ézourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu notre *Adam*, les Indiens répondent: « Nous sommes » un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange, » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût » portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Persans, » les Arabes venaient chercher dans notre pays la sa- » gesse & les épiceries, quand les Juifs étaient inconnus » au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir pris » notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne res- » semble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur histoire » est entièrement différente.

» De plus le *veidam*, dont *l'ézourveidam* est le » commentaire, passe chez nous pour être d'une anti-

» quitte plus reculée que celle des livres juifs ; & ce  
 » *vidam* est encor une nouvelle loi donnée aux brac-  
 » manes quinze cents ans après leur première loi appel-  
 » lée *shasta* ou *shasta - bad*. »

Telles sont à-peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands, qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Cain*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux, & désoler leur pays.

Le Phénicien *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïse* (a), & qui est cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au tems de *Noé* ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noé* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Ufou*, *Haliens*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'Égypte ; ils ne se trouvent point chez les Caldéens ; en un mot la terre entière a gardé sur eux le silence.

(a) Ce qui fait penser à plusieurs savans que *Sanchoniaton* est antérieur au tems où l'on place *Moïse*, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithé. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Égypte ; il aurait sûrement fait

mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe*, *Jule* Africain, *St. Ephrem*, tous les pères Grecs & Syriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* sur-tout qui reconnaît l'authenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.



Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-tems ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même qui a préparé la voie au christianisme , & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre humain , ignorés du genre humain , sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations , pour détruire chez elles tout monument , tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé , qu'auraient dit *César* , *Antoine* , *Crassus* , *Pompée* , *Cicéron* , *Marcellus* , *Métellus* ; si un pauvre juif , en leur vendant du baume , leur avait dit : nous descendons tous d'un même père nommé *Adam*. Tout le sénat romain aurait crié : montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noé* , & jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers , & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit , nous étions huit , *Noé* & sa femme , leurs trois fils *Sem* , *Cam* & *Japhet* , & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

*Cicéron* se serait informé sans doute des grands monumens des témoignages incontestables que *Noé*

& ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches, dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins, dès qu'on aurait su écrire; sur la porte de chaque maison, si-tôt qu'on aurait bâti; sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger; tant les hommes sont attachés à leurs préjugés!

## A D O R E R.

*Culte de latrie; Chanson attribuée à JESUS-CHRIST.  
Danse sacrée; Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on se serve du même mot envers l'être suprême & une fille? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. Delà on court à l'opéra où il n'est question que du *charmant objet que j'adore*, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone*.

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est

que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités, & personne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'est accoutumé à cette expression, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique, sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie, ni en Afrique d'aller à la mosquée, ou au temple du lieu; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur est le premier pontife, & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de majestueux; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi est éteinte, & que le monde va finir.

L'église anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux étaient des

cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, fait que les anciens Egyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins ; *David* chantait & dansait devant l'arche.

*St. Matthieu* parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même, & par les apôtres après leurs pâques. (a) Ce cantique qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés ; mais on en retrouve les fragmens dans la 237<sup>e</sup>. lettre de *S. Augustin* à l'évêque *Ceretius*. . . . . *St. Augustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée ; il n'en réproove pas les paroles ; il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cet hymne dans leur évangile, que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient ; & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Augustin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.

Je veux sauver, & je veux être sauvé.

Je veux engendrer, & je veux être engendré.

Je veux chanter ; *dansez tous de joie.*

Je veux pleurer ; frappez-vous tous de douleur.

Je veux orner, & je veux être orné.

Je suis la lampe pour vous qui me voyez.

Je suis la porte pour vous qui y frappez.

Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.

J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

(a) *Himno dicto. St. Matth. ch. XXVI. v. 39*

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes ; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque ressemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous , & qui sont dans l'erreur soit par le dogme, soit pour les rites ; ils sont assis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique ; en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; si l'on adorait les faunes, les sylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinous* le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adornoient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous ? il faut toujours répéter,

*définissez les termes. ( Voyez l'article Alexandre. )*

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fût adoré chez les Romains ? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

*St. Justin* dans son *apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inscription, *Simoni deo sancto*. *St. Irénée*, *Tertullien*, attestent la même chose. Mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est *Semo sanco deo fidio*, & non pas, *Simoni sancto deo*.

Ils devaient au moins consulter *Denys d'Halicarnasse* qui, dans son quatrième livre, rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabrin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live*, *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda*. Ce dieu était un des plus anciens qui fussent révéérés à Rome ; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avoit un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo*, tantôt sous le nom de *Sancus fidius*. C'est pourquoi *Ovide* dit dans ses *fastes* :

*Quærebam nonas sanco , fidiove referrem.  
An tibi Semo pater.*

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour *Simon le magicien*. *St. Cyrille* de Jérusalem n'en doutait pas ; & *St. Augustin* dans son premier livre *des hérésies* dit, que *Simon le magicien* lui-

même se fit élever cette statue avec celle de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron* ; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un charriot de feu ; que *St. Pierre* & *St. Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St. Paul* & *St. Pierre*. (Voyez l'article *St. Pierre*.)

*Abdias*, *Marcel*, *Hégesipe*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobé*, *St. Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastrate*, *St. Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encor, que ce *Simon* né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étoient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*.

Il baptisait comme eux ; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau , & se disait prédit par *St. Jean-Baptiste* selon ces paroles , (a) *celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi , il vous baptisera dans le St. Esprit & dans le feu.*

*Simon* allumait par dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphthé du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand ; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré. *St. Justin* est le seul qui le croie.

*Ménandre* se disait comme *Simon* , envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies & surtout *Barcochebas* prenait le titre d'envoyé de DIEU , mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant , à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves. Encor n'est-ce pas une adoration proprement dite ; c'est une vénération extraordinaire , une apothéose anticipée , une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Oclave* par *Virgile* & par *Horace*.

## A D U L T È R E.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appellaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mæchus* , que nous n'avons point francisé. Nous ne le devons ni à la langue syriaque ni à l'hébraïque , jargon du syriaque , qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin *altération* , *adultération* , une chose mise pour une autre , un crime de faux , fausses-clefs , faux contrats , faux seings ; adul-

(a) Matth. ch. III. v. II.



teratio. Delà celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fausse-clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliste* dit, (a) *coccix ova subdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres*. Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste *Coxis* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains! mais comme on altère le sens de tous les mots! le *cocu*, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scaron*. (b)

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes; & qu'ils désignaient par le ritre de bouc, *aix*, (c) l'époux d'une femme l'ascive comme une chèvre. En effet ils appellaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fonds doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, étoit réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard*, & *fot*, étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un fot, je vous assure.

(a) Matth. L. X. ch. 9.

(b) Tous les jours une chaise

Me coûte un écu,

Pour porter à l'aïse

Votre chien de cu,

A moi pauvre cocu.

(c) Voyez l'article *bouc*.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'école des femmes ,

Epouser une sottise est pour n'être point sot.

*Bautru* qui avait beaucoup d'esprit disait , les *Bautrus* sont cocus , mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes , & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point , madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit : Monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères , elles disent , j'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller , & que le confesseur lui dit : madame , combien de fois vous a-t-il estimée ? les dames de qualité n'ont plus estimé personne , & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient , dit-on , ni la confession ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter , & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république , & non à une maison particulière ; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau , bien fait & vigoureux de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux stile la chanson que

chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait se coucher avec la femme de son ami.

Allez , gentil *Acrotatus* , besognez bien Kélidonide ,  
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont toutes les loix sont fondés sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère , chez nous , c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant ; le mari s'en doute , & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant ; les querelles de ménage sont poussées à des excès cruels ; elles sont heureusement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort , le plus grand mal est de donner à un pauvre homme des enfans qui ne sont pas à lui , & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Astolphes* & des *Jocondes* , par un goût dépravé , par la faiblesse du moment , ont fait des enfans avec un nain contrefait , avec un petit valet sans cœur & sans esprit. Les corps & les ames s'en sont ressentis. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux , hauts de six pieds , beaux , bien faits , armés d'un estremaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit , & dont le cœur , la tête & le bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles sont volontiers l'amour , & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France ; on enfer-

me les filles dans des couvens , où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères , pour les consoler , leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux , qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit , ne soupe , ne se promène , ne va aux spectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres , elle est ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en est honteuse , elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. On les épouse , & on les enferme par précaution , comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie , de Perse , des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs ferrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent , ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère ( ce qui ferait crier à la barbarie ) , se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation ; voici ses plaintes. Sont-elles justes ?

#### M É M O I R E D' U N M A G I S T R A T ,

*écrit vers l'an 1764.*

Un principal magistrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un

un prêtre avant son mariage , & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable , a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre , il craint même le commerce d'une fille ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son église.

Mon épouse est criminelle , & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie , à ma vertu même ; & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui , malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'église me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réprouve , ou des dédommagemens honneux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un seul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code , *quidquid ligatur dissolubile est* ? On me permet la séparation de corps & de biens , & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme , & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement* ? je ne jouis plus du mariage , & je suis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & sous quelles loix avons-nous reçu la naissance !

Quest. sur l'Encycl. Tome I.

E

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette église elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (a) *Quiconque a renvoyé sa femme (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, si lorsqu'un état a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère ; je m'en tiens au triste état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX.* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insécouable ; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV.* pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encor plus fautive, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa

(a) Matth. ch. XIX.

femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-tems dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres , que nos moines renoncent aux femmes , j'y consens ; c'est un attentat contre la population , c'est un malheur pour eux , mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves , des soldats sans familles & sans patrie , vivans uniquement pour l'église : mais moi magistrat qui sers l'état toute la journée , j'ai besoin le soir d'une femme , & l'église n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés , *Joseph* était marié , & je veux l'être. Si moi Alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome , si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme , qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans la chapelle.

#### M É M O I R E P O U R L E S F E M M E S .

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris , nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées , présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi , i sera damné comme moi , rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités , qu'il a donné mon collier à une de mes rivales , & mes boucles d'oreilles à une autre , je n'ai point demandé aux juges qu'on le fit raser , qu'on l'enfermât chez des moines , & qu'on me donnât son bien. Et moi pour l'avoir imité une seule fois , pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes gue-nons de la cour & de la ville , il faut que je réponde

sur la fécllette devant des licenciés , dont chacun ferait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience , mes cheveux qui sont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales ; qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes , & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste , & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines , les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre , la nation choisie , la nation chérie , la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares , que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi , il ne la fit point lapider ; qu'au contraire il leur reprocha leur injustice , qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt , qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque , *que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre* ; qu'alors ils se retirèrent tous , les plus vieux fuyant les premiers , parce que plus ils avaient d'âge , plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de St. Jean , qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. Léontius , Maldonat assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec ; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. Origène , St. Jérôme , St. Jean Chrysostôme , Théophraste , Nonnus. ne la con-



naissent point. Elle ne se trouve point dans la bible syriaque , elle n'est pas dans la version d'*Ulphilas*.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari , qui voudraient non-seulement me faire raser , mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent qu'*Ammonius* , auteur du troisième siècle , a reconnu cette histoire pour véritable , & que si *St. Jérôme* la rejette dans quelques endroits , il l'adopte dans d'autres ; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars delà , & je dis à mon mari : si vous êtes sans péché , rasez-moi , enfermez-moi , prenez mon bien ; mais si vous avez fait plus de péchés que moi , c'est à moi de vous raser , de vous faire enfermer , & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef ; qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce ; qu'il est velu comme un ours ; que par conséquent je lui dois tout , & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari ? si son mari le prince de Dannemarck qui est son grand-amiral , ne lui doit pas une obéissance entière ; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il est donc clair que si les femmes ne sont pas punir les hommes , c'est quand elles ne sont pas les plus fortes.

#### SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTÈRE.

Pour juger valablement un procès d'adultère , il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges , avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie

ne peut avoir de prise , & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rapporte *St. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

*Septimius Acyndinus* , proconsul de Syrie , fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or , à laquelle il était taxé , & le menace de la mort s'il ne paie. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari ; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle , & qu'il lui abandonne. Elle obéit , mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fisc va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie ; il paie lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers , & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari , elle a été docile à ses volontés ; non-seulement elle a obéi , mais elle lui a sauvé la vie. *St. Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse , il craint de la condamner.

Ce qui est , à mon avis , assez singulier , c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *St. Augustin*. (a) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur , avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire , combien on est peu d'accord avec soi-même.

(a) Dictionnaire de *Bayle* , article *Acyndinus*.

Le matin rigoriste & le soir liberrin ,  
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone ,  
Renchérit tantot sur Pétrone ,  
Et tantôt sur St. Augustin.

#### RÉFLEXION D'UN PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le désir immodéré de plaire , nous leur en dictons des leçons ; la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stillées , nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans , & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

#### AFFIRMATION PAR SERMENT.

**N**OUS ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer , de décider qu'en géométrie. Par-tout ailleurs imitons le docteur *Métaphrasse* de *Molière*. Il se pourrait -- la chose est faisable -- cela n'est pas impossible -- il faut voir -- adoptons le *peut-être* de *Rabelais* , le *que fais-je* de *Montagne* , le *non liquet* des Romains , le *doute* de l'académie d'Athènes , dans les choses profanes s'entend : car pour le sacré on fait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit à cet article , dans le dictionnaire encyclopédique , que les primitifs , nommés *quakers* en Angleterre , font foi en justice sur leur seule affirmation , sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège ; les pairs séculiers affirment sur leur honneur , & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur ; les quakers obtinrent la même prérogative sous le règne de *Charles II* : c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier , tu dois » savoir que notre Seigneur JESUS - CHRIST notre » sauveur nous a défendu d'affirmer autrement que » par *ya ya , no no*. Il a dit expressément , je vous » défends de jurer ni par le ciel , parce que c'est le » trône de DIEU , ni par la terre , parce que c'est » l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem , parce que » c'est la ville du grand roi ; ni par la tête , parce que » tu n'en peux rendre un seul cheveu ni blanc ni noir. » Cela est positif , notre ami , & nous n'irons pas » désobéir à DIEU pour complaire à toi & à ton parlement ,

» On ne peut mieux parler , répondit le chancelier : » mais il faut que vous sachiez qu'un jour *Jupiter* or- » donna que toutes les bêtes de somme se fissent ferrer ; » les chevaux , les mulets , les chameaux même obéirent incontinent , les ânes seuls résistèrent ; ils représentèrent tant de raisons , ils se mirent à braire si long-tems que *Jupiter* , qui était bon , leur dit enfin : » messieurs les ânes , je me rends à votre prière ; vous ne » serez point ferrés : mais le premier faux-pas que vous » ferez , vous aurez cent coups de bâtons. »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jusqu'ici fait de faux-pas.

## A G A R.

**Q**UAND on renvoie son amie , sa concubine , sa maîtresse , il faut lui faire un sort au moins tolérable , ou bien l'on passe parmi nous pour un malhonnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le désert de Gérar , quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous savons de science certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardes de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à sa maîtresse *Agar* quand il la renvoya dans le désert. Je parle ici seulement selon le monde ; & je révère toujours les voies incompréhensibles qui ne sont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons , quelques chèvres , un beau bouc à mon ancienne amie *Agar* , quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Ismaël* , une bonne ânesse pour la mère , un joli ânon pour l'enfant , un chameau pour porter leurs hardes , & au moins deux domestiques pour les accompagner , & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à sa pauvre maîtresse & à son enfant , quand il les exposa dans le désert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre , qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim , & couper le cou à son fils légitime.

Mais encor un coup , ces voies ne sont pas nos voies ; il est dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le désert de Bersabé. Il n'y avoit point de désert de Ber-

fabé. Ce nom ne fut connu que long-tems après , mais c'est une bagatelle , le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'*Ismaël* fils d'*Agar* se vengea bien de la postérité d'*Isaac* fils de *Sara* , en faveur duquel il fut chassé. Les *Sarasins* descendans en droite ligne d'*Ismaël* , se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquête à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les *Sarasins* de *Sara* , l'étymologie aurait été plus nette. C'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot *Sarasin* vient de *Sarac* , voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur. Ils l'ont presque tous été , mais on prend cette qualité rarement. *Sarasin* descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

## A G E.

**N**OUS n'avons nulle envie de parler des âges du monde ; ils sont si connus & si uniformes ! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'*Egypte* , c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas. Mais ce qui nous intéresse fort , c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le *Dictionnaire encyclopédique* à l'article *Vie* , d'après les *Halley* , les *Kerseboom* & les *Desparcieux*.

En 1741 , M. de *Kerseboom* me communiqua ses calculs sur la ville d'*Amsterdam* ; en voici le résultat.

Sur cent mille personnes , il y en avoit de mariées ----- 34500.

De l'autre part. - - - - -	34500.
d'hommes veufs , seulement - - - - -	1500.
de veuves - - - - -	4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia , ou à la pêche de la baleine que de femmes , lesquelles restent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul est encore prodigieux.

Célibataires , jeunesse & enfance des deux sexes - - - - -	45000.
domestiques - - - - -	10000.
voyageurs - - - - -	4000.

somme totale -- 99500.

Par son calcul , il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes , depuis seize ans jusqu'à cinquante , environ vingt mille hommes pour servir de soldats , sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de *M<sup>rs</sup>. Desparcieux* , de *St. Maur* & *Buffon* , ils sont encor plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins , mais il ruine furement son état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte , ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car si un million d'habitans donne vingt mille soldats , il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets ; ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de

la Chine ; mais elle n'a pas un million de soldats. Ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbe-aux-cents-portes , qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte , aurait eu , suivant la supputation hollandaise , cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faisons un calcul plus modeste à l'article *Dénombrement*.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante , il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays , & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt huit mille individus , pour aller dans quelques provinces des Gaules , tuer ou dépouiller les habitans , il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse. Car on fait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre , comme du tems de Deucalion & de Pirra , ni à coups de plume , comme le jésuite *Pétiau* , qui fait naître sept cent milliards d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé* , en moins de trois cents ans.

*Charles XII.* leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger , & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais , sans répondre de rien ; parce qu'il est dangereux d'être comptable.

#### CALCUL DE LA VIE.

Selon lui , dans une grande ville , de vingt-six mariages il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante-cinq bâtards.



De sept cents enfans il en reste au bout d'un an environ - - - - -	560.
au bout de dix ans - - - - -	445.
au bout de vingt ans - - - - -	405.
à quarante ans - - - - -	300.
à soixante ans - - - - -	190.
au bout de quatre-vingts ans - - - - -	50.
à quatre-vingt-dix ans - - - - -	5.
à cent ans personne. - - - - -	0.

Par-là on voit que de sept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une seule chance, & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très-grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt-dix ans, & sur un bien plus grand nombre encor que l'on peut espérer de vivre un siècle. Ce sont de gros lots à la loterie sur lesquels il ne faut pas compter, & même qui ne sont pas à desirer autant qu'on les desiré; ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance, ni espérance, & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre baptisés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cent mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centenaires; & souvent il n'y en a pas un seul.

En général l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre , dont elle sort , est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus , selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année , les uns meurent à six mois , les autres à quinze ; celui-ci a dix-huit ans , cet autre à trente-six ; quelques-uns à soixante ; trois ou quatre octogénaires sans dents & sans yeux meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen , chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai , il est avantageux à un état bien administré , & qui a des fonds en réserve , de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille , y gagnent considérablement ; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un état obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire , il se trouve bientôt court : il est obligé de faire de nouveaux emprunts , c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.


Les tontines , invention d'un usurier nommé *Tontino* , sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759 , une société de calculateurs prit une classe à elle seule ; elle choisit celle de quarante ans , parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante , & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans , que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années , & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'état puisse faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-tems que les autres hommes , de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut-être , que ces rentiers sont pour la p'upart des gens de bon sens , qui se sentent bien constitués : des bénéficiers , des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes , vivant en gens qui veulent vivre long-tems. Ils disent : si je mange trop , si je fais un excès , le roi fera mon héritier : l'emprunteur qui me paie ma rente viagère , & qui se dit mon ami , rira en me voyant enter-  
rer : cela les arrête , ils se mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs , il faut leur dire , qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères , fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise , ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse : aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères , ils en prenaient à toute main jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet , on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans , & on paie une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles , & la raison , c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.



## AGRICULTURE.

**I**L n'est pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre aussi bien que nous , pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours , ils l'auraient vu très-sain , un peu enflé , la racine en-bas , la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque tems le germe , les petits filers blancs des racines , la matière laiteuse dont se formera la farine , ses deux enveloppes , ses feuilles. Cependant , c'était assez que quelque philosophe grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption , pour que personne n'en doutât. Et cette erreur , la plus grande & la plus sottise de toutes les erreurs , parce qu'elle est la plus contraire à la nature , se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre humain.

Aussi les philosophes modernes , trop hardis parce qu'ils sont plus éclairés , ont abusé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre sauveur , & à *St. Paul* son persécuteur , qui devint son apôtre , d'avoir dit qu'il fallait que le grain pûrît en terre pour germer , qu'il mourût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'absurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la résurrection par une comparaison si fautive & si ridicule. On a osé dire dans l'histoire critique de JESUS-CHRIST que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes , & que ces livres si long-tems inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphêmes n'ont pas songé que JESUS-CHRIST & *St. Paul* daignaient parler le langage

gage reçu , que pouvant enseigner les vérités de la physique , ils n'enseignaient que celles de la morale , qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la genèse. ( Voyez *genèse*. ) En effet , dans la genèse , l'esprit saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier ; la sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les prophètes , & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste les trois quarts de la terre se passent de notre froment , sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

#### DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *Grain*, on suppose toujours que le maréchal de *Vauban* est l'auteur de la *Dîme royale*. C'est une erreur dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« *Bois-Guilbert* s'avisa d'abord d'imprimer la *Dîme*  
 » royale sous le nom de *Testament politique du maré-*  
 » *chal Vauban*. Ce *Bois-Gilbert*, auteur du *Détail de la*  
 » *France* en deux volumes, n'était pas sans mérite, il  
 » avait une grande connaissance des finances du royaume ;  
 » mais la passion de critiquer toutes les opérations  
 » du grand *Colbert*, l'emporta trop loin ; on jugea que

» c'était un homme fort instruit qui s'égarait toujours ,  
 » un faiseur de projets qui exagérait les maux du royaume , & qui proposait de mauvais remèdes. Le peu de  
 » succès de ce livre auprès du ministère , lui fit prendre  
 » le parti de mettre sa *Dîme royale* à l'abri d'un nom  
 » respecté. Il prit celui du maréchal de *Vauban* , & ne  
 » pouvait mieux choisir. Presque toute la France croit  
 » encor que le projet de la *Dîme royale* est de ce  
 » maréchal si zélé pour le bien public ; mais la tromperie est aisée à connaître.

» Les louanges que *Bois-Guilbert* se donne à lui-même dans la préface , le trahissent ; il y loue trop  
 » son livre du *Détail de la France* ; il n'était pas vraisemblable que le maréchal eut donné tant d'éloges à  
 » un livre rempli de tant d'erreurs ; on voit dans cette  
 » préface un père qui loue son fils , pour faire recevoir  
 » un de ses bâtards. »

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement , d'économie , de finance , de tactique , &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie , ne laissa pas d'attribuer la chimère de sa *paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *financier citoyen* cite toujours le prétendu *testament politique de Colbert* , ouvrage de tout point impertinent , fabriqué par *Gratien de Courtils*. Quelques ignorans (a) citent encor les *testatmens politiques* du roi d'Espagne *Philippe II.* du cardinal de *Richelieu* , de *Colbert* , de *Louvois* , du duc de *Lorraine* , du cardinal *Albéroni* , du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

L'encyclopédie à l'article *Grain* , rapporte ces paroles d'un livre intitulé , *Avantages & désavantages de la*

(a) Voyez l'article *Ana* , Anecdotes.

*Grande-Bretagne*; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de la France, on trouve que non-seulement plusieurs de ses terres restent en friche, qui pourraient produire des bleds & nourrir des bestiaux; mais que les terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à proportion de leur bonté, parce que le laboureur manque de moyens pour les mettre en valeur.

« Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remarqué dans le *gouvernement de France* un vice dont les conséquences sont si étendues, & j'en ai félicité ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de sentir en même tems combien formidable serait devenue cette puissance, si elle eût profité des avantages que ses possessions & ses hommes lui offraient. *O sua si bona norint!* »

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français qui, en faisant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même tems se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches; & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaissaient leurs biens!* Mais soit Français, soit Anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons suisses.

#### DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion: « Les Anglais essuyaient souvent de grandes chertés dont nous profitons par la liberté du commerce de nos grains, sous le règne de *Henri IV.* & de

» *Louis III.* & dans les premiers tems du règne de  
» *Louis XIV.* »

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV.* La défense continua sous *Louis III.* & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV.* On ne put vendre son bled hors du royaume que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de *Louis XV.* plus éclairé, a rendu le commerce des bleds libre, avec les restrictions convenables dans les mauvaises années.

#### DE LA GRANDE ET PETITE CULTURE

A l'article *Ferme* qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'est guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'est question que de bœufs dans *Hésiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'est chétive & pauvre que lorsque des propriétaires mal-aisés fournissent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers sans ressource qui cultivent mal. Ce métayer ne risquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a besoin; il ne s'enrichit point, & il appau-



vrir son maître ; & c'est malheureusement le cas où se trouvent plusieurs pères de famille.

Le service des bœufs est aussi profitable que celui des chevaux , parce que s'ils labourent moins vite , on les fait travailler plus de journées sans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir ; on ne les ferre point , leurs harnois sont moins dispendieux , on les revend , ou bien on les engraisse pour la boucherie ; ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage ; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché , & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

#### DES DÉFRICHEMENTS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ , pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature , comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique , à foulon , sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses , ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser , si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie , ou simplement de sable , sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret , c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long tems , si même elle peut jamais en approcher.

Il faut , quand on y a porté de la terre meuble , la mêler avec la mauvaise , la fumer beaucoup , y reporter encor de la terre , & surtout y semer des graines qui , loin de dévorer le sol , lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais ; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie , laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume , il n'y aurait pas un denier de perdu , & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit , & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne ferait pas compensée par les droits qu'il rapporterait , ce serait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent , de cuivre , de plomb ou d'étain , & même de charbon de terre excède le produit , l'exploitation est toujours très-utile : car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers , circule dans le royaume , & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse , il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard , qui fit accroire à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher , & ils s'aperçurent que *le travail est un trésor*.

La pierre philosophale de l'agriculture ferait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert* , le *petit Albert* , la *Maison rustique* enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du bled , qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau , & avec les œufs de coq dont il

vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse & on recoupe, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain; & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte, & il en coûte encore pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs, & prêtée aux pauvres.

#### DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout ministre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il est entièrement

conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

« Au commencement du printems chinois , c'est-à-dire , dans le mois de Fevrier , le tribunal des mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel était le jour convenable à la cérémonie du labourage , déterminina le 24 de la onzième lune , & ce fut par le tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur dans un mémorial où le même tribunal des rites marquait ce que sa majesté devait faire pour se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial , 1°. l'empereur doit nommer les douze personnes illustres qui doivent l'accompagner & labourer après lui ; savoir , trois princes & neuf présidens des cours souveraines. Si quelques-uns des présidens étaient trop vieux ou infirmes , l'empereur nomme ses assesseurs pour tenir leur place.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre , pour exciter l'émulation par son exemple ; mais elle renferme encor un sacrifice que l'empereur , comme grand pontife , offre au *Chang-ti* , pour lui demander l'abondance en faveur de son peuple. Or pour se préparer à ce sacrifice , il doit jeûner & garder la continence les trois jours précédens. (a) La même précaution doit être observée par tous ceux qui sont nommés pour accompagner sa majesté , soit princes , soit autres , soit mandarins de lettres , soit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie , sa majesté choisit quelques seigneurs de la première qualité , & les envoie à la salle de ses ancêtres , se prosterner de-

(a) Cela seul ne suffit-il , cident , que le gouvernement  
pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre oc-  
chinois est athée ?

» vant la tablette , & les avertir , comme ils feraient  
» s'ils étaient encor en vie (a) que le jour suivant il  
» offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial du tri-  
» bunal des rites marquait pour la personne de l'em-  
» pereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les diffé-  
» rens tribunaux étaient chargés de faire. L'un doit  
» préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit com-  
» poser les paroles que l'empereur récite en faisant le  
» sacrifice. Un troisième doit faire porter & dresser  
» les tentes sous lesquelles l'empereur dînera , s'il a or-  
» donné d'y porter un repas. Un quatrième doit assem-  
» bler quarante ou cinquante vénérables vieillards , la-  
» boueurs de profession , qui soient présens , lorsque  
» l'empereur laboure la terre. On fait venir aussi une  
» quarantaine de laboureurs plus jeunes pour disposer  
» la charrue , atteler les bœufs , & préparer les grains  
» qui doivent être semés. L'empereur sème cinq sortes  
» de grains , qui sont censés les plus nécessaires à la  
» Chine , & sous lesquels sont compris tous les autres ,  
» le froment , le ris , le millet , la fève , & une autre  
» espèce de mill , qu'on appelle *cac-leang*.

» Ce furent là les préparatifs : le vingt-quatrième  
» jour de la lune , sa majesté se rendit avec toute la  
» cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir  
» au *Chang-ti* le sacrifice du printemps , par lequel on  
» le prie de faire croître & de conserver les biens de  
» la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de  
» mettre la main à la charrue . . . . .

» L'empereur sacrifia , & après le sacrifice il descendit  
» avec les trois princes & les neuf présidens qui de-  
» vaient labourer avec lui. Plusieurs grands seigneurs  
» portaient eux-mêmes les coffres précieux qui renfer-

(a) Le proverbe dit : *comme s'ils étaient encore en*  
*portez-vous à l'égard des morts* *vic.*

» maient les grains qu'on devait semer. Toute la cour y  
 » assista en grand silence. L'empereur prit la charrue,  
 » & fit en labourant plusieurs allées & venues : lorsqu'il  
 » quitta la charrue, un prince du sang la conduisit  
 » & laboura à son tour. Ainsi du reste.

» Après avoir labouré en différens endroits, l'empereur  
 » sema les différens grains. On ne laboure  
 » pas alors tout le champ entier, mais les jours suivans  
 » les laboureurs de profession achèvent de le  
 » labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens  
 » laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La cérémonie  
 » se termina par une récompense que l'empereur  
 » leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes, puisqu'elle est la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingt, vers la Tartarie ; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite ; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SURTOUT IMITER.

*Postscript.*

J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables ; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs Parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne qui lui rendait cent pour cent.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que

cent pour cent, non-seulement ne payerait pas un seul des fraix de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique !

( Voyez l'article *Bled* ou *Blé.* )

## A I R.

**O**N compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complete de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens ? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre ? Y a-t-il de l'air ?

Quelques philosophes en doutent encor ; peut-on raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous chauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air, disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

*Newton* a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe.

Un cheval jeune & vigoureux , ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hyver , est entouré d'un atmosphère mille fois moins considérable que notre globe n'est pénétré & environné de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration , ces exhalaisons , ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables , & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens , qui forme & qui détruit sans cesse végétaux , minéraux , métaux , animaux.

C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière ; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes , est l'auteur de tout mouvement , elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel , comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur , elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non , il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille , à deux milles , à trois milles au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus , tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel , des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe , ce feu caché dans l'eau & dans la glace même , est probablement la source impérissable de ces exhalaisons , de ces vapeurs , dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein , quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne



nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

#### RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent, pourquoi attribuons-nous à un élément inconnu & invisible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu-à-peu, cache insensiblement les montagnes, & s'élève au-dessus d'elles. Comment, si l'air existait, cet air dont chaque colonne équivalait à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti ? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourrait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les mers; puisque ces mers ne montent jamais à la trentième

me partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air est élastique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous appelez *l'élément de l'air* pressé dans une canne à vent, ne porte une baïlle qu'à une très-petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pèsent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur souffle, se dilatent, se condensent de même.

Ce système semble avoir un grand avantage sur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raison de ce que l'atmosphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus ; au-lieu que si on admet l'air, on ne trouve nulle raison pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrasserait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on fasse contre les systèmes des exhalaisons du globe, est, quelles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au-lieu que l'air est, dit-on, toujours élastique ; mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaient & n'éclataient en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend,

qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulfureuses, trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *l'air est pur dans ce canton*, cela signifie : *ce canton n'est point marécageux* ; il n'a ni plantes ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frascati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frascati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frascati il deviendra plus salubre. Mais encor une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme ; le vent dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce crystal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent

dans l'intérieur de ce vase ? L'air, dites-vous , est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées ; que les plus grossières , les plus aqueuses rendues à la terre , laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes , & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuél de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas.

Il y en a de très-spécieuses & qui peuvent au moins faire naître des doutes ; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois , nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs , & jamais dans les vapeurs. On dira toujours , *l'air est doux , l'air est serein , & jamais les vapeurs sont douces , sont sereines*.

## AIR. SECTION SECONDE.

### *Vapeurs , Exhalaisons.*

Je suis comme certains hérétiques ; ils commencent par proposer modestement quelques difficultés ; ils finissent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les scrupules de ceux qui doutent que l'air existe. Je m'enhardis aujourd'hui ; j'ose regarder l'existence de l'air comme une chose peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs , j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air ; & je n'ai jamais vu que des vapeurs grises , blanchâtres , bleues , noirâtres , qui couvrent tout  
mon

mon horizon. Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière invisible, impalpable dont on n'avait aucune connaissance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité ? c'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle se relève ; ce ressort d'acier que vous avez roulé se détend de lui-même ; propriété aussi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique, selon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille (a) ; d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliards de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il serait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliards de particules de vapeurs qui s'exalent de la terre, & des milliards d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense de vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un fallon éclairé de cent bougies ; il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura

(a) Voyez Mushembroek, chapitre de l'Air.

pas encor un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénérent. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, & des plafonds, occupent encor ce salon. Que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce salon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à la fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les instrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'est la seule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle supposition ! de bonne foi doit-on croire que l'air contienne une infinité d'*ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut*, & nous les envoie sans se tromper ? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air frappée à la fois par tous les sons, ne fût propre qu'à répéter un seul son, & à le renvoyer à l'oreille ? Mais où renverroit-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les sons. Il faut donc chercher quelque autre cause, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton ? il supposa à la fin de son optique, *que les particules d'une substance, dense, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, se transforment en un air élastique.*

De telles hypothèses qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément ? comment du fer est-il changé

en air ? avouons notre ignorance sur les principes des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte, vous mourez. Mais cette preuve n'est autre chose qu'une supposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on meurt quand on est privé d'air, & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air, & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

QUE L'AIR , OU LA RÉGION DES VAPEURS  
N'APPORTE POINT LA PESTE.

J'ajouterai encor une petite réflexion ; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs, ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais ; il y perd plus qu'il ne pense : cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Egypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air* : cela est si vrai, qu'on l'arrête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient , un vent du sud-est l'aurait bien vite fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits , dans les meubles que la peste se conserve ; c'est delà qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seïde l'ancienne Sidon à Marseille. Le conseil d'état défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça sous peine de mort , & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuses produites par les vapeurs , sont innombrables. Vous en êtes les victimes , malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts remplissent continuellement l'Hôtel - Dieu , & cet Hôtel - Dieu devenu l'hôtel de la mort , infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle attention ; & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes , des financiers , des spectacles , des bals , des brochures & des filles de joie.

#### DE LA PUISSANCE DES VAPEURS.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans , les tremblemens de terre , qui élèvent le Monte - Nuovo , qui font sortir l'isle de Santorin du fond de la mer Egée , qui nourrissent nos plantes & qui les détruisent. Terres , mers , fleuves , montagnes , animaux , tout est percé à jour ; ce globe est le tonneau des Danaïdes , à travers lequel tout entre , tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther , d'un fluide secret , mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en



ai jamais senti , je le renvoie à la matière subtile de *René* , à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute : & je suis de l'avis de *St. Thomas Dydime* , qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

## A L C H Y M I S T E.

**C**ET *Al* emphatique met l'alchymiste autant au-dessus du chymiste ordinaire , que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encor pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale , comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine , & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi* , marquis de Conventiglio , qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchymie fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I* , duc de Bouillon , de la maison de *Turenne* , prince souverain de Sedan , vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas , lui dit-il , une souveraineté proportionnée » à votre grand courage. Je veux vous rendre plus » riche que l'empereur. Je ne puis rester que deux » jours dans vos états ; il faut que j'aille tenir à Venise la grande assemblée des frères. Gardez seulement » le secret ; envoyez chercher de la litharge chez le » premier apoticaire de votre ville. Jetez-y un grain

» seul de la poudre rouge que je vous donne ; mettez  
» le tout dans un creuset , & en moins d'un quart-  
» d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération , & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaire de Sedan , & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains , il ne fit trois cent mille onces avec trois cent mille grains ; & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine , de trente-sept mille cinq cents marcs , sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir ; il ne lui restait plus rien , il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très-moderé dans ses desirs & dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du peu , lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan , il ne fit plus d'or ; il ne revit plus son philosophe ; & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchymiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre , est une opération un peu difficile , comme , par exemple , du fer en argent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir , c'est d'anéantir le fer , & de créer l'argent.

Il y a encor des philosophes qui croient aux transmutations , parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée

a déposé le sable dont elle était chargée , & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours , & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

« Il faudrait avoir toujours devant les yeux ce  
» proverbe espagnol : *De las cosas mas seguras la mas*  
» *segura es dudar*. Quand on a fait une expérience ;  
» le meilleur parti est de douter long-tems de ce qu'on  
» a vu & de ce qu'on a fait.

» en 1753 un chymiste allemand d'une petite province voisine de l'Alsace crut , avec apparence de  
» raison , avoir trouvé le secret de faire aisément  
» du salpêtre , avec lequel on composerait la poudre  
» à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup  
» plus promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet  
» de cette poudre , il en donna au prince son souverain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée  
» plus fine & plus agissante que toute autre. Le  
» prince , dans un voyage à Versailles , donna de la  
» même poudre au roi , qui l'éprouva souvent & en  
» fut toujours également satisfait. Le chymiste était  
» si sûr de son secret qu'il ne voulut pas le donner  
» à moins de dix-sept cent mille francs payés comptant , & le quart du profit pendant vingt années.  
» Le marché fut signé ; le chef de la compagnie  
» des poudres , depuis garde du trésor-royal , vint  
» en Alsace de la part du roi , accompagné d'un  
» des plus savans chymistes de France. L'Allemand  
» opéra devant eux auprès de Colmar , & il opéra  
» à ses propres dépens. C'était une nouvelle preuve  
» de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux ;

» mais le garde du trésor-royal étant venu chez moi  
» avec le chymiste , je lui dis que s'il ne payait les  
» dix-sept cent milles livres qu'après avoir fait du  
» salpêtre , il garderait toujours son argent. Le chy-  
» miste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui ré-  
» pétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pour-  
» quoi ? C'est que les hommes ne font rien , lui dis-je.  
» ils unissent & ils désunissent ; mais il n'appartient  
» qu'à la nature de faire.

» L'Allemand travailla trois mois entiers , au bout  
» desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer  
» la terre en salpêtre , dit-il ; je m'en retourne chez  
» moi changer du cuivre en or. Il partit , & fit de l'or  
» comme il avoit fait du salpêtre.

» Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre  
» Allemand , & le duc son maître , & les gardes du  
» trésor-royal , & le chymiste de Paris , & le roi ?  
» La voici.

» Le transmutateur Allemand avait vu un morceau  
» de terre imprégnée de salpêtre , & il en avoit ex-  
» trait d'excellent avec lequel il avait composé la  
» meilleure poudre à tirer ; mais il n'aperçut pas  
» que ce petit terrain était mêlé des débris d'ancien-  
» nes caves , d'anciennes écuries , & des restes du  
» mortier des murs. Il ne considéra que la terre ,  
» & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pereille ,  
» pour faire le salpêtre le meilleur. »

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à  
secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de  
ces virtuoses , comme des pièces de théâtre ; sur mille  
il peut s'en trouver une de bonne.



## A L C O R A N ,

## O U P L U T O T

## L E K O R A N.

**C**E livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'Océan Ethiopien dans l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toutes les isles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays, il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaissent le *koran*. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre.

« Louanges à DIEU, le souverain de tous les mondes; au DIEU de miséricorde, au souverain du jour de la justice; c'est toi que nous adorons, c'est de toi seul que nous attendons la protection. Conduis-nous dans les voies droites, dans les voies de ceux que tu as comblés de tes grâces, non dans les voies des objets de ta colère, & de ceux qui se sont égarés. »

Telle est l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A, L, M*, qui selon le savant *Salles* ne s'entendent point , puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion elles signifient , *Alla , Latif , Magid , DIEU , la Grace , la Gloire.*

*Mahomet* continue , & c'est *DIEU* , lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots.

« Ce livre n'admet point le doute , il est la direction des justes qui croient aux profondeurs de la foi , qui observent les tems de la prière , qui répandent en aumônes ce que nous avons daigné leur donner , qui sont convaincus de la révélation descendue jusqu'à toi , & envoyée aux prophètes avant toi. Que les fideles aient une ferme assurance dans la vie à venir ; qu'ils soient dirigés par leur seigneur , & ils seront heureux.

» A l'égard des incrédules , il est égal pour eux que tu les avertisses ou non ; ils ne croient pas ; le sceau de l'infidélité est sur leur cœur , & sur leurs oreilles ; les ténèbres couvrent leurs yeux ; la punition terrible les attend.

» Quelques-uns disent , nous croyons en *DIEU* , & au dernier jour ; mais au fond ils ne sont pas croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel ; ils se trompent eux-mêmes sans le savoir : l'infirmité est dans leur cœur , & *DIEU* même augmente cette infirmité , &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet , l'alcoran passe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus sublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais. ( Voyez l'article *Arot & Marot.* )

Ce fut principalement contre les Turcs devenus ma-

hométans, que nos moines écrivirent tant de livres lorsqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti ; ils leur persuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes esclaves par les loix de l'alcoran ; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde , & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrième sura (a) ou chapitre de l'alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les loix suivantes ; elles sont traduites également par *Du Rier* qui demeura long-tems à Constantinople , par *Marracci* qui n'y alla jamais , & par *Salles* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

## RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

### I.

« N'épousez de femmes idolâtres que quand elles se-  
» ront croyantes. Une servante musulmane vaut mieux  
» que la plus grande dame idolâtre.

### II.

« Ceux qui font vœu de chasteté ayant des femmes ,  
» attendront quatre mois pour se déterminer.  
» Les femmes se comporteront envers leurs maris  
» comme leurs maris envers elles.

(a) En comptant l'introduction pour un chapitre.

## III.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec votre  
» femme ; mais à la troisième , si vous la renvoyez ,  
» c'est pour jamais ; ou vous la retiendrez avec hu-  
» manité , ou vous la renverrez avec bonté. Il ne  
» vous est pas permis de rien retenir de ce que vous  
» lui avez donné.

## IV.

» Les honnêtes femmes sont obéissantes & attenti-  
» ves , même pendant l'absence de leurs maris. Si elles  
» sont sages , gardez-vous de leur faire la moindre  
» querelle ; s'il en arrive une , prenez un arbitre de  
» votre famille & un de la sienne.

## V.

» Prenez une femme , ou deux , ou trois , ou qua-  
» tre , & jamais davantage. Mais dans la crainte de  
» ne pouvoir agir équitablement envers plusieurs , n'en  
» prenez qu'une. Donnez-leur un douaire convena-  
» ble ; ayez soin d'elles , ne leur parlez jamais qu'avec  
» amitié.

## VI.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos fem-  
» mes contre leur gré , ni de les empêcher de se ma-  
» rier à d'autres après le divorce pour vous emparer  
» de leur douaire , à moins qu'elles n'aient été déclai-  
» rées coupables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en pren-  
» dre une autre , quand vous lui auriez donné la valeur  
» d'un talent en mariage , ne prenez rien d'elle.



## VII.

» Il vous est permis d'épouser des esclaves , mais il  
» est mieux de vous en abstenir.

## VIII.

» Une femme renvoyée est obligée d'allaiter son  
» enfant pendant deux ans , & le père est obligé pen-  
» dant ce tems-là de donner un entretien honnête  
» selon sa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux  
» ans , il faut le consentement du père & de la mère.  
» Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice étran-  
» gère , vous la paierez raisonnablement. »

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet* , qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance , ni sur son imposture ; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul DIEU. Ces seules paroles du sura 122 , *DIEU est unique , éternel , il n'engendre point , il n'est point engendré , rien n'est semblable à lui*. Ces paroles , dis-je , lui ont soumis l'Orient encor plus que son épée.

Au reste , cet alcoran dont nous parlons , est un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes , mais de loix très-bonnes pour le pays où il vivait , & qui sont toutes encor suivies sans avoir été jamais affaiblies ou changées par des interprètes mahométans , ni par des décrets nouveaux.

*Mahomet* eut pour ennemis non-seulement les poëtes de la Mecque , mais sur-tout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui , comme dûement atteint & convaincu d'avoir dit , qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut , comme on fait ,

la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se faisait aider dans la composition de ses feuilles, tantôt par un savant juif, tantôt par un savant chrétien; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avoit un père *Hercule* qui faisait les sermons d'un certain évêque; & quand on alloit à ses sermons, on disoit, *allons entendre les travaux d'Hercule*.

*Mahomet* répond à cette imputation dans son chapitre 16, à l'occasion d'un grosse sottise qu'il avoit dite en chaire, & qu'on avoit vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

« Quand tu lis le koran, adresse-toi à DIEU, afin  
» qu'il te préserve de *Satan*. . . . il n'a de pouvoir  
» que sur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui donnent des compagnons à DIEU.

» Quand je substitue dans le koran un verset à un  
» autre (& DIEU fait la raison de ces changemens),  
» quelques infidèles disent, *tu as forgé ces versets*,  
» mais ils ne savent distinguer le vrai d'avec le faux :  
» dites plutôt que l'Esprit saint m'a apporté ces versets de la part de DIEU avec la vérité. . . . D'autres disent plus malignement, il y a un certain homme qui travaille avec lui à composer le koran; mais  
» comment cet homme à qui ils attribuent mes ouvrages pourrait-il m'enseigner, puisqu'il parle une langue étrangère, & que celle dans laquelle le koran est écrit, est l'arabe le plus pur ? »

Celui qu'on prétendait travailler (a) avec *Mahomet* étoit un juif nommé *Bensalem*, ou *Bensalon*. Il n'est guère

(a) Voyez l'alcoran de *Salles*, page 223.

re vraisemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travailloit à l'alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra* , les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans , je ne m'en mêle pas , c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le triomphe de la Croix* ; & dans ce triomphe il est dit que l'Alcoran est arien , sabellien , carpocratien , cerdonicien , manichéen , donatiste , origénien , macédonien , ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janséniste ; car le fonds de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.



## ALEXANDRE.

**I**L n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves & pour détruire les fables historiques, physiques & morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propose au lieutenant de police *la Renie* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre:

Heureux si de son tems pour de bonnes raisons,  
La Macédoine eût eu des petites-maisons.

. . . . .

Qu'on livre son pareil en France à la Renie,  
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers  
Laisser sur l'échaffaut sa tête & ses lauriers.

Cette requête présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait excipé qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la

magnanimité

magnanimité au plus grand courage , ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières , il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit , ni d'être pendu , & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de *la Renie* au tribunal du monde entier.

*Rollin* prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons , & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'*Egypte*.

*Alexandre* aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute ; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité , & digne de l'unique peuple qui connaît pour lors le vrai DIEU , en refusant des vivres à *Alexandre* , parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à *Darius*. On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions : car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur , ce n'était pas pour se montrer esclaves fideles de *Darius* , il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres ; leurs livres ne sont remplis que d'exécutions contr'elles , & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté , & qu'ils crurent que *Darius* , quoique vaincu , était encor assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors le seul peuple qui connaît le vrai DIEU , comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même DIEU , mais dans un autre temple ; ils avaient le même pentateuque

*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

que les Juifs , & même en caractères hébraïques , c'est-à-dire tyriens , que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit-cé que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

*Alexandre* , après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers , alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre , vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent ; car on n'apaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaisa ; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

*Rollin* répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier , exagérateur , *Flavien-Joseph* , à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc , après *Joseph* , que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre* , ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus* , & entendant parfaitement l'hébreu , se prosterne à son tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion* , *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis long-tems , qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet , pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie , conquête à laquelle il ne pensait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont , l'avait assuré que son DIEU marcherait à la tête des Grecs , & que ce serait le DIEU des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des quatre fils *Aymon* & de *Robert le diable* , mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée ; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés ; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. Monsieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince Asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monsieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile* ; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encor des seigneurs

patanes qui prétendent descendre de *Forus*. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joseph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque* qui écrivit long-tems après *Joseph*, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encor sur *Quintecurce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'*Alexandre*, les Perses, les Grecs, *Quintecurce*, *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Né perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on



adore le pape , on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur un équivoque. (Voyez *Abus des mots*.)

C'est *Oclave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer , dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement :

*Jurandasque tium per nomen ponimus aras.*

Voilà un véritable sacrilège d'adoration ; & il n'est point dit qu'on en murmurât. (a)

Les contradictions sur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier , si on ne savait que les hommes , & surtout ceux qu'on appelle héros , sont souvent très-différens d'eux-mêmes ; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens , le sort d'une province , on dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns disent que *Callisthène* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre* , pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-tems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans

(a) Remarquez bien qu'*Auguste* n'était point adoré d'un culte de latrie , mais de dulia. C'était un saint ; *Divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape* , non comme *Jupiter*.

une cage de fer comme un oiseau , & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité , si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville , & *Plutarque* dans une autre ; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait ; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce* , & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar , ou vers le Gange , ( il n'importe ) il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre , il fait saisir dix philosophes indiens , que les grecs appelaient *Gymnosophites* , & qui étaient nuds comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercurie galant de Visé* , leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu , serait pendu le premier , après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages , s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avoit oublié ; ou bien au calife des *Mille & une nuits* qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise , il faut la respecter ; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote* ; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis* , qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie ; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient : qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet ; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone ; qu'A-

*Alexandre* en but , & qu'il en mourut au bout de six jour d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain , c'est qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perse par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie , de la Grèce , de l'Egypte , & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui , attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eut fait autant en si peu d'années. Voyez l'article *Histoire*.

## ALEXANDRIE.

**P**LUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie , toutes bâties par *Alexandre* , & par ses capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire , bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir ; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses , est celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On fait assez que la moitié de cette ville est dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare , qui était une des merveilles du monde , n'existe plus.

La ville fut toujours très-florissante sous les *Ptolomées* & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs , qui la conquièrent tour-à-tour avec le reste de l'Egypte , ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs même lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage

du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légèreté; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthènes*, les *Origènes*, les *Cléments*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entr'eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (a)

« J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant ,  
 » mon cher *Servien* ; je la fais toute entière par cœur ;  
 » cette nation est légère , incertaine , elle vole au chan-  
 » gement. Les adorateurs de *Sérapis* se font chrétiens ;  
 » ceux qui sont à la tête de la religion du CHRIST  
 » se font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point d'archi-rabin  
 » Juif , point de Samaritain , point de prêtre chrétien  
 » qui ne soit astrologue ou devin , ou baigneur ( c'est-  
 » à-dire entremetteur ). Quand le patriarche grec ( b )  
 » vient en Egypte , les uns s'empresstent auprès de lui  
 » pour lui faire adorer *Sérapis* , les autres le CHRIST.  
 » Ils sont tous très - féditieux , très - vains , très-que-  
 » relleux. La ville est commerçante , opulente , peu-  
 » plée ; personne n'y est oisif ; les uns y soufflent le  
 » verre , les autres fabriquent le papier. Ils semblent  
 » être de tout métier , & en sont en effet. La goutte  
 » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire  
 » à l'oisiveté. Les aveugles y travaillent ; l'argent est un  
 » dieu que les chrétiens , les juifs & tous les hommes  
 » servent également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

*FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.*

*Tomi secundi pag. 406<sup>a</sup>.*

*ADRIANI. EPISTOLA , EX LIBRIS PHLEGONTIS  
 LIBERTI EJUS PROBITA.*

*Adrianus Augustus Serviano Cos. V<sup>o</sup>.*

*Ægyptum quam mihi laudabas , Serviane carissime ,  
 totam didici , levem , pendulam , & ad omnia famā*

( a ) Tom. II. pag. 406.

( b ) On traduit ici *patriar-* | *cha* , terme grec , par ces mots ,  
*patriarche grec* : parce qu'il

monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt , christiani sunt ; & devoti sunt Serapi , qui se CHRISTI episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum , nemo Samarites , nemo christianorum presbyter , non mathematicus , non aruspex , non aliptes. Ipse ille patriarcha quum Ægyptum venerit , ab aliis Serapidem adorare , ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis seditiosissimum , vanissimum , injuriosissimum. Civitas opulenta , dives , fœcunda , in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant , ab aliis charta conficitur ; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent ; cœci quod agant habent , cœci quod faciant ; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est , hunc christiani , hunc Judæi , hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur , fait voir en effet que les chrétiens , ainsi que les autres , s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout ; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-tems partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement , les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les âmes les plus pures & les plus grandes ; il en est même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le	mot de <i>patriarche</i> qu'au cinquième siècle. Les Romains , les Egyptiens , les Juifs ne connaissaient point ce titre.
---	---



## A L G E R.

**L**A philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV.* lorsqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie (a). Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV.* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII.* & le cardinal *Mazarin* avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-tems balancé s'il irait à cette expédition en personne à l'exemple de *Charles - Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa ma-

(a) Voyez l'expédition de *Gigeri*, par *Pélisson*.

rine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours défuntereffés donnés aux vénitiens assiégés dans Candie, & aux allemands pressés par les armes Ottomanes à St. Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

« Il est triste, monsieur, qu'on n'ait point écouté les  
» propositions de l'ordre de Malthe, qui offrait, moyen-  
» nant un subside médiocre de chaque état chrétien, de  
» délivrer les mers des pirates d'Alger, de Maroc & de  
» Tunis. Les chevaliers de Malthe seraient alors vérita-  
» blement les défenseurs de la chrétienté. Les Algériens  
» n'ont actuellement que deux vaisseaux de cinquante  
» canons, & cinq d'environ quarante; quatre de trente.  
» Le reste ne doit pas être compté.

» Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs peti-  
» tes barques enlever nos vaisseaux marchands dans tou-  
» te la Méditerranée. Ils croisent même jusqu'aux Ca-  
» naries & jusqu'aux Açores.

» Leurs milices composées d'un ramas de nations,  
» anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes,  
» Turcs, Nègres même, s'embarquent presque sans  
» équipage sur des chebeks de dix-huit à vingt pièces  
» de canon; ils infestent toutes nos mers comme des  
» vautours qui attendent une proie. S'ils voient un  
» vaisseau de guerre ils s'enfuient; s'il voient un  
» vaisseau marchand ils s'en emparent; nos amis, nos  
» parens, hommes & femmes deviennent esclaves;  
» & il faut aller supplier humblement les barbares de  
» daigner recevoir notre argent pour nous rendre leurs  
» captifs.



» Quelques états chrétiens ont la honteuse prudence de traiter avec eux , & de leur fournir des armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On négocie avec eux en marchands ; & ils négocient en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs brigandages ; on ne le fait pas. Mais que de choses seraient utiles & aisées qui sont négligées absolument ! La nécessité de réduire ces pirates est reconnue dans les conseils de tous les princes , & personne ne l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs cours en parlent par hasard ensemble , c'est le conseil tenu contre les chats.

» Les religieux de la redemption des captifs sont la plus belle institution monastique ; mais elle est bien honteuse pour nous. Le royaume de Fez , Alger , Tunis , n'ont point de *Marabouts de la redemption des captifs*. C'est qu'ils nous prennent beaucoup de chrétiens , & nous ne leur prenons guère de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion que nous à la nôtre. Car jamais aucun Turc , aucun Arabe ne se fait chrétien ; & ils ont chez eux mille renégats qui même les servent dans leurs expéditions. Un Italien nommé *Pélégini* était en 1712 général des galères d'Alger. Le miramolin , le bey , le dey , ont des chrétiennes dans leurs serails ; & nous n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille hommes de troupes réglées , mais tout le reste est soldat , & c'est ce qui rend la conquête de ce pays si difficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent aisément , & nous n'osons les attaquer. &c.

## ALMANACH.

**L'**est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe indien embarqué à Meliapour vienne à Bayonne; je suppose que ce philosophe a du bon sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne ferait pas si rare.

Notre sot pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un almanach de Liège composé par *Matthieu Lansberge*, & du *Messager boiteux* d'*Antoine Souci* astrologue & historien, imprimé tous les ans à Basse, & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du Sr. *le Lievre*, ou des pilules du Sr. *Keyser*, ou vous pendre au cou un sachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chauffer des souliers neufs.

L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui fasse voir quelques - unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages , & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle , le voyageur qui verra ces momeries suivies d'une danse de tambourin , ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans , & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collège de Bernarès que nous n'avons pas le sens commun , mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes , on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grace de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires , & surtout *St. François-Xavier* , en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encor plus lourdement sur les usages des Indiens , sur leurs sciences , leurs opinions , leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'il écrivirent. Toute statue est pour eux le diable ; toute assemblée est un sabbat ; toute figure symbolique est un talisman ; tout bracmane est un sorcier ; & là-dessus ils font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que la *moisson sera abondante*. Ils ajoutent par une métaphore peu congrue , *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur* , dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à-peu-près que chaque nation a jugé non-seulement des peuples éloignés , mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas , ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire

la guerre comme on la faisoit en Europe aux seigneurs qui refusaient hommage.

Si nous n'avons que douze constellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils ressemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les secrets pour la santé dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes, & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funeste. Lorsque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les missionnaires jésuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. (a) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaïses.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-tems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-tems qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne  
nous

(a) Voyez *Duhalde* & *Parennin*.

nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaiient des astrolabes & des sphères avant que nous fussions lire ; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple romain , *populus late rex* , fut en ce point fort au - dessous de *Matthieu Lansberge* & du *messager boiteux* , & des astrologues de la Chine , jusqu'au tems où *Jules César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui , & que nous appellons encor de son nom *kalendrier Julien* , quoique nous n'ayons pas de kalendes , & quoi qu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaiient d'abord une année de dix mois faisant trois cent quatre jours ; cela n'était ni solaire ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours , autre mécompte , que l'on corrigea si mal , que du tems de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux Romains triomphaient toujours ; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

*César* réforma tout , il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne fais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point , huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumièrent à cette innovation. Les Egyptiens qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs , la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les juifs , comme les autres , célébrèrent leurs nouvelles lunes , leur *Phasé* ou *Pascha* le quatorzième jour de la lune de Mars , qu'on appelle la *lune rousse* ; & cette époque arrivait souvent en Avril ; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phasé* ; le fête des cornets ou trompet-

res le premier jour de Juillet ; celle des tabernacles au quinze du même mois , & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore & qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire , & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformèrent aux juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques , & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste. Vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou néoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit (a) que la raison en est prise du verset des cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des juifs précisément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer , & que *St. Jean.* avait dit en parlant de JESUS-CHRIST, il faut qu'il croisse & que je diminue. *Oportet illum crescere me autem minui.*

Ce qui est très-singulier , & ce qui a été remarqué ailleurs , c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean , qui est le

(a) Voyez *Calendrier romain*, p. 101 & suiv.

tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du *calendrier* assure que la fête de l'Assomption est placée au 15 du mois d'Auguste nommé par nous *Aouût*, parce que le soleil est alors dans le signe de la vierge.

Il certifie aussi que *St. Mathias* n'est fêté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques de quoi faire rire. l'Indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point, de dire le soleil entre dans le belier quand il n'y entre point, de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le belier quand il est dans les poissons? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux?

Il eût été très-convenable non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le belier, & qu'il sera ensuite dans le verseau & successivement dans toutes les

constellations suivantes au tems de l'équinoxe du printemps , il faudrait faire dès-à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour , lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront , dit-on ; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas ? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année* , *Kalendrier* , *Précessions des équinoxes* , & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

## A L O U E T T E.

**C**E mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies , & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis , quand ces nations sont voisines.

*Alouette* , anciennement *alou* , ( *a* ) était un terme gaulois , dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Plin* en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois , à laquelle il donna le nom d'alouette : *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le servit très-bien dans les guerres civiles ; & *César* pour récompense donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être ad-

( *a* ) Voyez le dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.



mises. Mais quand un professeur arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires dans le phénicien & la caldeén! Un homme s' imagine que notre mot *dôme* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue*; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville*? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur*; & que par conséquent les hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des bas-bretons? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toscan, si la perte d'un tems consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.



## A M A Z O N E S.

ON a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car fans compter une *Sémiramis* , une *Tomiris* , une *Pantézilée* , qui sont peut-être fabuleuses , il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était surtout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage , que les épouses secourussent & vengeassent leurs maris , & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius* du tems du calife *Abubècre* successeur de *Mahomet* , *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin , il les conduisait à Damas ; parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvakedi* traduite par *Okley* , dit qu'elle était parfaitement belle , & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route , & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* , c'était le nom de cette sœur de *Dérar* , propose à une de ses compagnes nommée *Oferra* , de se soustraire à la captivité ; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes ; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes , de leurs couteaux , espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture ; & forment un cercle comme les vaches se serrent en

rond les unes contre les autres , & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire ; il avance vers ces femmes ; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés ; il balance long-tems à user de la force ; enfin il s'y résout , & les fabres étaient déjà tirés , lorsque *Dérar* arrive , met les Grecs en fuite , délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques* , chantés par *Homère* ; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées , les combattans se parlent souvent assez long-tems avant que d'en venir aux mains ; & c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

*Thomas* gouverneur de Syrie , gendre d'*Héraclius* , attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST ; « injuste agresseur , dit-il ensuite à *Sergiabil* , tu ne résisteras pas » à JESU mon DIEU , qui combattra pour les vengeurs » de sa religion.

» Tu profères un mensonge impie , lui répond *Sergiabil* ; JESU n'est pas plus grand devant DIEU » qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de la poussière : il lui a » donné la vie comme à un autre homme : & après » l'avoir laissé quelque-tems sur la terre il l'a enlevé » au ciel. » (a)

Après de tels discours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe , & expire , la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point , elle ne jette point de cris ; mais elle

(a) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens Basilidiens avait de-  
 | bie. Les Basilidiens disaient que  
 | JESUS-CHRIST n'avait pas été  
 | crucifié.

court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens ; les arabes s'en faisaient en criant *allah acbar* ; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles véussent sans hommes ; au contraire elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioste* & au *Tasse* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poèmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

Il y eut en effet, du tems de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de jupes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

*Marguerite d'Anjou*, femme de l'infortuné *Henri VI*, roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus constant dans une femme.

Elle avoit été précédée par la célèbre comtesse de *Montfort* en Bretagne. « Cette princesse (dit d'*Ar-*  
» *gentré*) était vertueuse outre tout naturel de son  
» sexe ; vaillante de sa personne autant que nul  
» homme ; elle montait à cheval, elle le maniait  
» mieux que nul écuyer ; elle combattait à la main ;

» elle courait , donnait parmi une troupe d'hommes  
» d'armes comme le plus vaillant capitaine ; elle  
» combattait par mer & par terre tout de même  
» assurance , &c. »

On la voyait parcourir , l'épée à la main , ses états envahis par son compériteur *Charles de Blois*. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'*Hennebon* armée de pied en cap , mais elle fondit sur le champ des ennemis suivie de cinq cents hommes , y mit le feu & le réduisit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc* , si connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans* , sont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comtesse de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours , & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne , il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siège d'Orléans ; elle combattit tout aussi bien , & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne assiégeait Beauvais. *Jeanne Hachette* à la tête de plusieurs femmes soutint longtemps un assaut , arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche ; jeta le porte-étendard dans le fossé , & donna le tems aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendants ont été exemptés de la taille ; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite ; & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle. de *la Charçè* de la maison de *la Tour du Pin-Gouvernet* ; se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné , & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en est pas grand ; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu , mais rarement , des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot , chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique , comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

## A M E.

### SECTION PREMIÈRE.

**L** ARTICLE *Ame* , & tous les articles qui tiennent à la métaphysique , doivent commencer par une soumission sincère aux dogmes indubitables de l'église. La révélation vaut mieux sans doute que toute la philosophie. Les systèmes exercent l'esprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuse , ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'est-il pas dans ce cas ? Lorsque la languette , ou la soupape d'un soufflet est dérangée , & que l'air qui est entré dans la capacité du soufflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soupape , qu'il n'est plus comprimé

contre les deux palettes, & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les servantes disent : *l'ame du soufflet est crevée*. Elles n'en savent pas davantage ; & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule *l'ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *psiché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens* ; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psiché* ; & que *Psiché* l'aima si tendrement : *pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin nous, *l'intelligence*.

Nous possédions donc trois ames sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St. Thomas d'Aquin* (a) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

(a) Somme de *St. Thomas*, édition de Lyon 1735.

*Psiché* était dans la poitrine. *Pneuma* se répandait dans tout le corps ; & *nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçus que dans leurs passions d'amour , de colère , de crainte , il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siège des passions. Lorsqu'on pense profondément , on sent une contension dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration , point de végétation , point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts , il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bûcher , ou englouti dans la mer , & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose , à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *psiché* ? était-ce *pneuma* ? était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un fantôme , une figure légère ; c'était *skia* , c'était *daimonos* , une ombre , des manes , une petite ame d'air , & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des tems , quand on voulut approfondir la chose , il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame , qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu , jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques pères de l'église , qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *Sz.*



*Irénee* dit, (a) que l'ame n'est que le souffle de la vie; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel; & qu'elle conserve la figure de l'homme, afin qu'on la reconnaisse.

En vain *Tertullien* s'exprime ainsi: la corporalité de l'ame éclate dans l'évangile; (b) *corporalitas animæ in ipso evangelio reluceffit*. Car si l'ame n'avait pas un corps, l'iniage de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément, (c) *pseukai men oun ei ton antropon polumères esti*; l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

En vain allègue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems postérieurs: (d) *il n'est rien de créé qui ne soit corporel ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles: tout est formé d'éléments; & les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle*.

En vain *St. Ambroise*, au sixième siècle, dit: (e) *Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la seule vénérable trinité*.

Le corps de l'église entière a décidé que l'ame est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle; ils étaient hommes; mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité, parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'église infaillible sur ces points de philosophie, que

(a) Livre 5. ch. VII.

(b) *De animâ*, cap. VII.

(c) Oraïson contre les Grecs.

(d) *St. Hil.* sur *St. Matth.* pag. 633.

(e) Sur *Abraham*, liv. II. ch. VIII.

nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'*esprit pur* est un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu que nous l'appellons *substance*; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous*; mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce *dessous* est le secret du créateur; & ce secret du créateur est partout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croissons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous pensons, ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être, quel qu'il soit, a des pensées.

## SECTION SECONDE.

### *Des doutes de Locke sur l'ame.*

L'auteur de l'article *Ame* dans l'encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot*; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*; parce que le modeste *Locke* a dit: (a) « nous ne serons peut-être » jamais capables de connaître si un être matériel pense » ou non, par la raison qu'il nous est impossible de » découvrir par la contemplation de nos propres idées » sans révélation, si DIEU n'a point donné à quelque » amas de matière disposée comme il le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & de penser; ou s'il » a joint & uni à la matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense. Car par rapport à nos » notions, il ne nous est pas plus mal aisé de conce-

(a) Traduction de *Coste*.

» voir que DIEU peut, s'il lui plaît, ajouter à notre  
 » idée de la matière la faculté de penser ; que de com-  
 » prendre qu'il y joigne une autre substance avec la  
 » faculté de penser ; puisque nous ignorons en quoi  
 » consiste la pensée, & à quelle espèce de substance  
 » cet être tout-puissant a trouvé à propos d'accorder  
 » cette puissance qui ne saurait être créée qu'en vertu  
 » du bon plaisir & de la bonté du créateur. Je ne  
 » vois pas quelle contradiction il y a que DIEU, cet  
 » être pensant, éternel & tout-puissant, donne, s'il  
 » veut, quelques degrés de sentiment, de perception  
 » & de pensée à certains amas de matière créée &  
 » insensible, qu'il joint ensemble comme il le trouve  
 » à propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (a)

On fait quelles querelles il eut à effuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU, & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât ; mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu, nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

(a) Voyez le discours préliminaire de M. Dairnbert.

« On peut dire qu'il créa  
 » la métaphysique à-peu-près  
 » comme *Newton* avait créé  
 » la physique..... pour con-  
 » naître notre ame, ses idées  
 » & ses affections, il n'étudia  
 » point les livres, parce qu'ils  
 » l'auraient mal instruit, il  
 » se contenta de descendre

» profondément en lui-même ;  
 » & après s'être pour ainsi dire  
 » contemplé long-tems, il ne fit  
 » dans son traité de l'Entende-  
 » ment humain que présenter aux  
 » hommes le miroir dans lequel  
 » il s'était vu. En un mot, il  
 » réduisit la métaphysique à ce  
 » qu'elle doit être en effet, la  
 » physique expérimentale de  
 » l'ame. »

*Locke* n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. « Il est vrai, dit » *Gassendi*, que vous connaissez, que vous pensez ; » mais vous ignorez quelle espèce de substance vous » êtes, vous qui pensez. Ainsi quoique l'opération de » la pensée vous soit connue, le principal de votre » essence vous est caché ; & vous ne savez point quelle » est la nature de cette substance dont l'une des opérations est de penser. Vous ressemblez à un aveugle » qui sentant la chaleur du soleil, & étant averti » qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir une » idée claire & distincte de cet astre ; parce que si » on lui demandait ce que c'est que le soleil, il » pourrait répondre que c'est une chose qui chauffe, » &c. »

Le même *Gassendi* dans sa philosophie d'*Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

*Descartes*, dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elisabeth*, lui dit : « Je confesse que par » la seule raison naturelle nous pouvons faire beau- » coup de conjectures sur l'ame, & avoir de flat- » teuses espérances, mais non pas aucune assurance. » Et en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers siècles de l'église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient : DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche

*Mallebranche* a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner. Delà il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir ? Et ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce système est un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses ; ils disputent, & la nature agit.

### SECTION TROISIÈME.

#### *De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.*

Avant l'étrange système qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne nait point alors la toute-puissance de DIEU ;  
*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur; le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entr'eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend: non-seulement il avait pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

*Pereira & Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée; ils donnèrent libéralement un esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga*.

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise; on imagina un milieu; c'est l'instinct; & qu'est-ce que l'instinct? Oh oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un je ne sais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses *je ne sais quoi*; tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur les vanités du monde:

Osez-vous assigner, pédans insupportables,  
Une cause diverse à des effets semblables?  
Avez-vous mesuré cette mince cloison  
Qui semble séparer l'instinct de la raison?

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.

Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?

L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas

Dans ces chemins glissants que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'encyclopédie s'explique ainsi. « Je me représente l'ame des bêtes comme » une substance immatérielle & intelligente, mais de » quelle espèce ? Ce doit être, ce me semble, un principe » actif qui a des sensations, & qui n'a que cela. . . . . » Si nous réfléchissons sur la nature de l'ame des bêtes, » elle ne nous fournit rien de son fonds qui nous » porte à croire que sa spiritualité la sauvera de l'a- » néantissement. »

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image ; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois* ; pour moi j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant, parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU ; parce que je ne fais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe ; que DIEU le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes pensées ; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute ; que je ne le fais jamais ; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Etre suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe, comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est immortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU ? Par mon expérience, dit l'autre. --- Comment ! est-ce que vous êtes mort ? --- Oui ; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse ; & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame ; puisque la foi & la raison démontrent cette vérité ; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait. Un autre philosophe a dit : *le propre de l'homme est de penser ; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même ; & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un phi-



losophe essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame*; mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres; qui profituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahissent leurs amis pour flatter des sots, qui broient en secret la cigue dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le système d'*Epicure*? un *Cicéron* pour avoir écrit plusieurs fois, qu'après la mort on ne ressent aucune douleur? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la divinité? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école

n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame ; sur cette faculté de sentir & de penser que nous renons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

#### SECTION QUATRIÈME.

##### *Sur l'ame & sur nos ignorances.*

Il est dit dans la genèse, DIEU souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des animaux est dans le sang ; & ne tuez point mon ame, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient sans raisonner que quand la vie se dissipait, l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noûs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins à leur exemple distinguèrent *animus* &c.

*anima*, & nous enfin nous avons eu aussi notre âme & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est-là l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abîmes?

Sur la foi de nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'âme est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? Si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable (a), ces questions

(a) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *St. Augustin*, qui, dans le livre huit de la *Cité de DIEU*, s'exprime ainsi: *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que DIEU est un corps, mais qui ont cru que nos âmes sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre âme qu'il*

*n'est pas permis d'attribuer à DIEU.*

« Cedant & illi quos qui-  
» dem puduit dicere DEUM  
» corpus esse, verumtamen  
» ejusdem naturæ, cujus ille  
» est, a animos nostros esse pu-  
» taverunt; ita non eos movet  
» tanta mutabilitas animæ,  
» quam DEI naturæ tribuere  
» nefas est. »

paraissent sublimes ; que sont-elles ? des questions d'aveugles-nés sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset ; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'âme ?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes ? un enfant est plus sage qu'eux ; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être, de nous ignorer ainsi ! j'en conviens, & il y a des choses encor plus tristes ; mais je vous répondrai,

*Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.*

Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des choses est le secret du créateur. Comment les airs portent-ils des sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un registre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant, sentant & pensant ; voilà tout ce que nous en savons ; il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille; font-elles de même nature? Si leur essence est de penser, elles pensent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature, l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique, sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux constitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, faisant mieux toutes ses fonctions, ne pense-t-il point? C'est, dites-vous, que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez; vous n'en savez rien. On a jamais trouvé de différences entre les cervelles saines qu'on a disséquées; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieusement, & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui sont les suffisans, ils sont fort au-dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans; présentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos sentences, vous qui ne savez pas un mot de la question.

#### SECTION CINQUIÈME.

*Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.*

*Warburton* éditeur & commentateur de *Shakespear*, & évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le

pentateuque ; & pour conclure de cette preuve même que la mission de Moïse , qu'il appelle *légation* , est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

« 1°. *La doctrine d'une vie à venir , des récompenses & des châtimens après la mort , est nécessaire à toute société civile.*

» 2°. *Tout le genre humain ( & c'est en quoi il se trompe ), & spécialement les plus sages & les plus savantes nations de l'antiquité se sont accordées à croire & à enseigner cette doctrine.*

» 3°. *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse ; donc la loi de Moïse est d'un originel divin ; ce que je vais prouver par les deux sillogismes suivans.*

#### » PREMIER SILLOGISME.

» *Toute religion , toute société qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour son principe , ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire ; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe , donc la religion juive était soutenue par une providence extraordinaire.*

#### » SECOND SILLOGISME.

» *Les anciens législateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enseignerait pas l'immortalité de l'ame ne pouvait être soutenue que par une providence extraordinaire. Moïse a institué une religion qui n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame ; donc Moïse croyait sa religion maintenue par une providence extraordinaire.*

Ce qui est bien plus extraordinaire , c'est cette assertion de Warburton , qu'il a mise en gros caractères à

la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire, que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un arabe; & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'écriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment,

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses (a); mais il n'y a qu'heur & malheur

(a) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit, la croyance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle est nécessaire, pourquoi

Moïse n'en a-t-il pas fait la base de sa religion? Ou Moïse était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il la savait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De

dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'état qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente ; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

### SECTION SIXIÈME.

#### *Du besoin de la révélation.*

Le plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'âme. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les Saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur JESUS.*

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (a) *N'avez-vous pas lu ces paroles que DIEU vous a dites : je suis le DIEU d'Abraham, le DIEU d'Isaac & le DIEU de Jacob. Or DIEU n'est pas le DIEU des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les églises. *Sherlok*

quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-penseurs, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de mylord *Hardwicke* ne vous sau-

veront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert ; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

(a) St. Matthieu, ch. XXII. v. 31 & 32.



évêque de Londres , & vingt autres savans , l'ont réfuté. Les philosophes anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'église anglicane ; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies , semblable au personnage d'arlequin dans la comédie du *dévaliseur de maisons* , qui après avoir jeté les meubles par la fenêtre voyant un homme qui en emportait quelques-uns , cria de toutes ses forces , au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenses après la mort , que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein sénat lorsque , pour empêcher qu'on fit mourir *Catilina* , il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment , que tout mourrait avec lui ; & personne ne refusa cette opinion.

*Ciceron* qui doute en tant d'endroits , s'explique dans ses lettres aussi clairement que *César*. Il fait bien plus ; il dit devant le peuple romain , dans son oraison pour *Cluentius* , ces propres paroles ; *quel mal lui a fait la mort ? A moins que nous ne soyons assez imbécilles pour croire des fables ineptes , & pour imaginer qu'il est condamné au supplice des méchans. Mais si ce sont là de pures chimères , comme tout le monde en est convaincu , de quoi la mort l'a-t-elle privé , sinon du sentiment de la douleur ?*

« Nam nunc quidem quid tandem illi mali mors attulit ? nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur , ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre &c. ? Quæ si falsa sunt , id quod omnes intelligunt , quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris ? »

L'empire romain était partagé entre deux grandes

sectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la divinité, laquelle après la mort se réunissait à son origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainsi, soit que l'on crût l'ame mortelle, soit qu'on la crût immortelle, toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort,

Cette opinion était si universelle, que dans le tems même que le christianisme commençait à s'établir, on chantait à Rome sur le théâtre public, par l'autorité, des magistrats, devant vingt mille citoyens,

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil est.*

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Il nous reste encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de simples citoyens romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus persuadés de l'existence d'un DIEU, n'espéraient alors aucune récompense, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apo ryphe*, que *Clément* qui fut depuis pape & saint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie; & qu'il consulta *St. Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel besoin avait le genre humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu

de tems à vivre, & qui se voient pressés entre deux éternités.

## SECTION SEPTIÈME.

### *Ame des fots & des monstres.*

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encor entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir; son nez est éfilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant, il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre, il n'a point d'ame, on ne le baptise pas.

On fait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme

qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un petit visage: l'Etre suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne fais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi bien qu'à un petit je ne fais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

*Locke* observe très-bien à l'égard des monstres; qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame?

On demande encor ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? les uns disent qu'il a deux ames puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répon-

dent,

dent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait. Mais soyons justes devant DIEU; quelqu'ignorans que nous soyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce qu'on dit de l'ame.



## AMÉRIQUE.

**P**UISQU'ON ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous laissons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelqu'envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Etre suprême qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux; des nègres sans barbe vers la ligne; en Afrique & dans les isles; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux, on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont, & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descen-

dans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune , ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hipogriphe , lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte , & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer avec le jésuite *Lafiteau* que les Caribes descendent des habitans de Carie , & que les Hurons viennent des Juifs , il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens , qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une isle peuplée dans l'océan indien ou dans la mer du Sud , c'est de dire : d'où ces gens-là sont-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays , on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système , c'est qu'il n'y a presque point d'isle dans les mers d'Amérique & d'Asie , où l'on n'ait trouvé des jongleurs , des joueurs de gibe-cièrre , des charlatans , des frippons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

## A M I T I É.

**O**N a parlé depuis long-tems du temple de l'amitié , & on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade  
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,

Le médaillon du bon Pirritoüs,  
Du sage Acathe & du tendre Nifus,  
Tous grands héros, tous amis véritables :  
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables.

On fait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain*, signifie, *secours ton prochain*, mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux ; confie-lui tes secrets s'il est un babillard , prête-lui de l'argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame, & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*, car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les hommes vertueux ont seuls des amis.

*Céthégus* était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtisan d'*Octave* ; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les degrés de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (a) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

(a) Voyez l'article *Arabe*.



Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas & David*. Il est dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphibozeth* son fils, & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques - uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour socratique*.)

## A M O U R.

**I**L y a tant de sortes d'amour qu'on ne fait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de *Sigisbès*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade & d'Agathon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

*Lucrèce* en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce*, *amor omnibus idem*.

C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux - tu avoir une idée de l'amour ? vois les

moineaux de ton jardin , vois tes pigeons , contemple le taureau qu'on amène à la genisse , regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincellent ; entends ses hennissemens ; contemples ces sauts , ces courbettes , ces oreilles dressées , cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions , ces narines qui s'enflent , ce souffle enflammé qui en sort , ces crins qui se relèvent & qui flottent , ce mouvement impétueux dont il s'élançe sur l'objet que la nature lui a destiné ; mais n'en sois point jaloux , & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux , force , beauté , légèreté , rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur ; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre , passe sur eux & les féconde par sa semence , sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaisir que par un seul sens , & dès que cet appétit est satisfait , tout est éteint. Aucun animal , hors toi , ne connaît les embrassemens , tout ton corps est sensible , tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse , & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce ; enfin , tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour , & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences , tu diras avec le comte de *Rochester* , l'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde , ils ont perfectionné l'amour. La propreté , le soin de soi-même , en rendant la peau plus délicate , augmente le plaisir

du tact , & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour , comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié , l'estime viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encor de nouvelles chaînes.

*Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis ,  
Morigerisque modis & mundo corpore cultu ,  
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.*

LUCRECE. *Liv. V.*

On peut , sans être belle , être long-tems aimable.  
L'attention , le goût , les soins , la propreté ,  
Un esprit naturel , un air toujours affable ,  
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix , & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage , dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent , que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi , c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour , & les sources de la vie , par une maladie épouvantable , à laquelle l'homme seul est sujet , & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné* , les *Lais* , les *Flora* , les *Messalines* n'en furent point attequées ; elle est née dans des isles où

les hommes vivaient dans l'innocence ; & delà elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues, c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles ? Eh quoi, si *César*, *Antoine*, *Octave* n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir *François I* ? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire : mais cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les philosophes érotiques ont souvent agité la question, si *Héloïse* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités faisait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous futes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? est-ce un simple souvenir ? est-ce de l'amitié ? C'est un je ne fais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs élysées.

Les héros qui, pendant leur vie, avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir ; qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque, mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encor aimable.

Il n'en est pas de même, mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service ; l'extérieur ne subsiste

plus ; les rides effraient ; les sourcis blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent. Tout ce qu'on peut faire , c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade , & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

## AMOUR-PROPRE.

**N**ICOLE , dans les *essais de morale* , faits après deux ou trois mille volumes de morale , ( dans son *Traité de la charité* , chap. 2. ) dit , *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun , on réprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun , comme on a des prés & des bois en commun , & une bourse commune , & si on réprime des pensées avec des roues ; mais il me semble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'assassinat pour de l'amour - propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait assassiner sa mère par amour-propre , que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre , ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse , c'est un sentiment naturel à tous les hommes ; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un passant lui dit : n'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monsieur , répondit le mendiant , je vous demande de l'argent & non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur , sa va-

nité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays; quel renoncement à soi-même! disait un des spectateurs: renoncement à moi-même! reprit le faquir; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ferez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne; & dans toute la terre habitable: & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

## AMOUR SOCRATIQUE.

**S**I l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il y faut applaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice, destructeur du genre humain, s'il était général; qu'un attentat infame contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réflé-

chie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs , qui n'ont connu encor ni l'ambition , ni la fraude , ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle , qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance , ainsi que dans l'onanisme. ( Voyez *Onanisme* .)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure ; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale , ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme , c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux , c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce , élevés ensemble , sentant cette force que la nature commence à déployer en eux , & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct , se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de son teint , par l'éclat de ses couleurs , & par la douceur de ses yeux , ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; si on l'aime , c'est parce que la nature se méprend ; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés ; & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance , la méprise cesse.

*Citràque juventam*

*Ætatis breve ver & primos carpere flores.*

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du septentrion , parce que le sang y est plus allumé , & l'occasion plus fréquente : aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alciade* , est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais , & dans un vivandier moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,  
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (a)

Mais en bonne foi, (b) *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république : accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candide*, & qu'il dit :

*Amplector hunc & illam.*

Je suis pour lui, je suis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; (c) mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

(a) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus Pedèraſtes*, Socrates saint h.... Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par

l'abbé *Foucher* ; mais cet abbé non moins grossier s'est trompé encor lourdement sur *Zoroastre* ; & sur les anciens persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

(b) Traduction d'*Amiot*, grand aumônier de France.

(c) Voyez l'article *Femme*.



Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infame. C'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme*, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes étendues, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes; & des orgies.

La troupe des amans institués par *Laius*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

*Sextus Empiricus* & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans; & si cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantissait le genre humain si elle était observée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le *sadder*. Il est dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédérastie; les loix de *Zoroastre*, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les loix le punissent.

Que de gens ont prit des usages honteux & tolé-

rés dans un pays pour les loix du pays ! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout , devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours , & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelque écoliers , aurait-il eut droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyolas* ?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe* , carme chauffé de la petite ville de Gex , lequel en 1771 enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent ; & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert : il se retira en Suisse , pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers. ( Voyez *Pétrone*. ) Les moines chargés d'élever la jeunesse , ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la fuite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs Turcs & Persans font , à ce qu'on nous dit , élever leurs enfans par des eunuques ; étrange alternative pour un pédagogue , d'être châtré ou sodomité.

L'amour des garçons était si commun à Rome , qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste* , ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide* , trouva très-bon que *Virgile* chantât *Aléxis* ; *Horace* son autre favori faisait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace* qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs , proposait également dans ses satyres un garçon & une fille (a) ; mais

(a) *Præsto puer impetus in quem  
Continuo fiat.*

l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du précepteur pour conserver la pureté de la première jeunesse, *cavendum non solum crimine turpitudinis, sed etiam suspicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs. (a)

(a) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée ; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime ; on brûla des *Chaufours* à sa place. Cela est bien fort ; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits ! Qu'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois ?

Quand on brûla des *Chaufours*, on se fonda sur les éta-

blissemens de *St. Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle ; Si aucun est soupçonné de b. . . . . doit être mené à l'évêque ; & se il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble sont au baron, &c. *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de b. . . . . *St. Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des *Chaufours*, gentilhomme lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque ; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.



## AMPLIFICATION.

ON prétend que c'est une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raison si on l'appellait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, si on amplifie on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces , ce n'est point amplifier ; mais ajouter c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées , & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification, craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains vers de *Virgile* sont une amplification, par exemple ceux-ci :

*Nox erat , & placidum carpebant fessa soporem  
Corpora per terras , sylvæque & sæva quierant  
Æquora ; cùm medio voluntur sidera lapsu ,  
Cum tacet omnis ager , pecudes , pictæque volucres ;  
Quæque lacus latè liquidos , quæque aspera dumis  
Rura tenent , somno positæ sub nocte silenti  
Lenibant curas , & corda oblita laborum.  
At non infelix animi Phœnissa.*

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été si difficiles à traduire par les poètes français , excepté par M. de *Listes*.

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ,  
Eole a suspendu les haleines des vents ,

Tout

Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs ;  
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître ,  
Le tranquille taureau s'endort avec son maître.  
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ,  
Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du repos ,  
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature , ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon* , ce morceau ne ferait qu'une amplification puérile ; c'est le mot, *at non infelix animi Phœnissa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho* , qui peint tous les symptômes de l'amour , & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées , ne ferait pas sans doute si touchante ; si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même , cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'*Enéide* , n'est point une amplification ; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée , & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue , est celui de *Phèdre*. Presque tout ce qu'elle dit ferait une amplification fatigante , si c'était une autre qui parlât de la passion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon superbe ennemi.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler ;

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.

Je reconnus Vénus & ses traits redoutables ,

D'un sang qu'elle poursuit , tourmens inévitables.

Quest. sur l'Encycl. Tome I.

M

Il est bien clair que puisqu'*Athènes* lui montra son superbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une rédonnance oiseuse dans une étrangère, qui raconterait les amours de *Phèdre*; mais c'est *Phèdre* amoureuse & honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échappe.

*Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.*

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers quoiqu'imités, coulent de source; chaque mot trouble les âmes sensibles & les pénètre; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

*Tidée* est à la cour d'*Argos*; il est amoureux d'une sœur d'*Electre*; il regrette son ami *Oreste* & son père; il est partagé entre sa passion pour *Electre* & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes, il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a long-tems.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;

Tu fais que *Palamède*, avant que de s'y rendre,

Ne voulut point tenter son retour dans *Argos*

Qu'il n'eût interrogé l'oracle de *Délos*.

A de si justes soins on souscrivit sans peine :

Nous partimes comblés des bienfaits des *Thyrrène*;

Tout nous favorisait ; nous voguames long-tems.  
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents ;  
Mais signalant bientôt toute son inconstance ,  
La mer en un moment se mutine & s'élance ;  
L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur  
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;  
La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,  
A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;  
Et comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ,  
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.  
Les vagues quelquefois , nous portant sur leurs côtes ,  
Nous font rouler après sous de vastes abîmes ,  
Où les éclairs pressés , pénétrant avec nous ,  
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous.  
Le pilote effrayé , que la flamme environne ,  
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.  
A travers les écueils , notre vaisseau poussé ,  
Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poète qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage , & non le personnage qui veut venger son père & son ami , tuer le tyran d'Argos , & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie , & qu'il veut absolument être poète , il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

*Ne voulut point tenter son retour dans Argos.*

*Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.*

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poésie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est ad-

mise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

*A de si justes soins on souscrivit sans peine.*

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive à *des soins*.

*Nous voguames long-tems*

*Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.*

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots *du gré des desirs & du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit sans peine aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs, & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie par tout pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs*, & *l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encor plus favorisé que l'autre.

*J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs*, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire, je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément



vosre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-tems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs, d'ailleurs, vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

*La mer signala bientôt toute son inconstance.*

Toute l'inconstance que la mer signale, ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir signalé *toute son inconstance*, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée*, occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs ?

*L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur  
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.*

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait vrai qu'une épaisse vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros plein de ses malheurs présents, ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête, sur ces circonstances qui n'appartiennent qu'au poète.

Non erat his locus.

*La foudre éclairant seule une nuit si profonde,  
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;  
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,  
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.*

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des sillons ; qui en même-tems est un tourbillon de feu , lequel embrasse un vaisseau , & qui bouillonne , n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel , de trop peu vrai , surtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante , surtout après plusieurs mois que le péril est passé ?

Des cîmes de vagues qui font rouler sous des abîmes , des éclairs pressés & des gouffres de feu , semblent des expressions un peu boursouflées qui seraient souffertes dans une ode ; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raison dans la tragédie.

Projicit ampullas & fesquipedalia verba.

*Le pilote effrayé , que la flamme environne ,  
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.*

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

*Notre vaisseau poussé , nage dispersé.*

Un vaisseau ne nage point dispersé ; *Virgile* a dit non en parlant d'un vaisseau , mais des hommes , qui ont fait naufrage ,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris d'un vaisseau flottent & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainsi ce beau vers de l'*Eneïde* :

*A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau , purent se sauver à la nage.*

C'est traduire *Virgile* en stile de gazette. Où est ce vaste gouffre que peint le poète , *gurgite vasto* ? Où

est l'apparent *rari nantes* ? Ce n'est pas avec cette sécheresse qu'on doit traduire l'*Enéide*. Il faut rendre image pour image , beauté pour beauté. Nous faisons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le squelette informe de *Virgile* , comme il faut leur dire que la description de la tempête par *Tidée* est fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami , & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiste.

*Ubi plura nitent in carmine , non ego paucis offender maculis.*

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques , j'ai tâché de rendre raison de chaque mot que je critiquais. Les satyriques se contentent d'une plaisanterie , d'un bon mot , d'un trait piquant ; mais celui qui veut s'instruire , & éclairer les autres , est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût , & entr'autres l'auteur du *Télémaque* , ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas , après la catastrophe d'*Hippolite* , avoir la force de parler si long-tems ; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes du monstre , & ses écailles jaunissantes , & sa croupe qui se recourbe* ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite est mort : un monstre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunif-

santes, & la croupe qui se recourbe ; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement : *Hippolite est mort. Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit & en moins de mots encor. . . . . *Hippolite n'est plus.* Le père s'écrie ; *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;  
& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant si désespérant pour *Thésée* ;

Et j'ose dire encor , seigneur , le moins coupable.

La gradation est pleinement observée , les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi son fils , quelle foudre soudaine. . . . ?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails , il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* & tous ses personnages si long-tems , & quelquefois jusqu'à la satiété , de fermer la bouche à *Théramène* ? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre , ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'est *Racine*.

On lui reproche *Le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire , *ce héros expiré*, comme on dit , *il est expiré , il a expiré* ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes , en ne disant jamais

que ce qu'il doit , lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

*Boileau* fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les Dieux étonnés semblaient se partager ,  
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

Ces fleuves teints de sang , & rendus plus rapides  
Par le débordement de tant de parricides ;

Cet horrible débris , d'aigles , d'armes , de chars ,  
Sur ces champs empestés confusément épars ;

Ces montagnes de morts , privés d'honneurs suprêmes ,  
Que la nature force à se venger eux-mêmes ;

Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivans , &c.

Ces vers boursoufflés sont sonores : ils surprirent long-tems la multitude , qui sortant à peine de la grossièreté , & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles , était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte , qui parle comme un écolier de rhétorique , d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée , dans une province qu'il ne connaît pas , entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père , & qui cependant ont jugé par l'événement , seule manière dont ils étaient censés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles , des charrettes cassées ( car on ne connaissait point

alors les chars de guerre). Enfin des troncs pourris qui se vengent , & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour défilier les yeux du public , & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification , le déclamation , l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs , excepté de *Démofthène* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes , parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux ; parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu , & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes , qu'ils suivent le torrent , & que le goût épuré est presque'aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui , la plupart des sermons , des oraisons funèbres , des discours d'appareil , des harangues dans de certaines cérémonies , sont des amplifications ennuyeuses , des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il est tems de mettre un frein à cette extrême intempérance ; & par conséquent de finir cet article.



## ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de dispute quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien ?

Parmi nous combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle, jusqu'à notre tems !

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St. Augustin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audientier l'*Etoile*, que *Henri IV.* chassant vers Creteil, entra seul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent, qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

*Henri IV.* appelle ses gardes, & fait fouetter outrageusement les convives, pour leur apprendre, dit l'*Etoile*, une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV.* copient l'*Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis,

ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV.*

Cependant le fait n'est ni vrai , ni vraisemblable ; & loin de mériter des éloges , c'eût été à la fois dans *Henri IV.* l'action la plus ridicule , la plus lâche , la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement , il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 *Henri IV.* dont la physionomie était si remarquable ; & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité , fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement l'*Etoile* , loin de constater ce conte impertinent , dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitry*. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement , il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires , qui certainement n'avaient commis aucune faute , en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret , qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement , cette action si tyrannique , si indigne d'un roi , & même de tout honnête homme , si punissable par les loix dans tout pays , aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu *Henri IV.* exécration à toute la bourgeoisie de Paris , qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat , il ne fallait pas déshonorer *Henri IV.* par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires* , imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilège , voici ce qu'on trouve tome III. page 183 : « les amours de » *Louis XIV.* ayant été jouées en Angleterre , ce » prince voulut aussi faire jouer celles du roi *Guillaume*. » L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de *Torcy* de faire » la pièce. Mais quoi qu'appplaudie , elle ne fut pas » jouée , parce que celui qui en était l'objet mourut sur » ces entrefaites. »



Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV.* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV.* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse ; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui , ni à une personne une proposition si indiscrete & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre , que *Louis XIV.* fut si content de l'opéra d'*Isis* , qu'il fit rendre un arrêt du conseil , par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra , & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai , c'est que *Lulli* obtint long - tems avant l'opéra d'*Isis* , des lettres portant permission d'établir son opéra en 1672. & fit insérer dans ses lettres que les gentilshommes & les demoiselles pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger. Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. Voyez Opéra.

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV. pag. 66 , qu'on est fondé à croire que *Louis XIV.* n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration , pour châtier Gènes & Alger. C'est écrire , c'est juger au hasard ; c'est contredire la vérité avec ignorance ; c'est insulter *Louis XIV.* sans raison ; ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678 , & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *Ana* , celui qui mérite le plus d'être mis

au rang des mensonges imprimés , & surtout des mensonges insipides , est le *Ségraisiana*. Il fut compilé par un copiste de *Ségrais* , son domestique , & imprimé long-tems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par la *Monnoye* , est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux , que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains ; des inscriptions , des épi-grammes faites pour certains princes , appliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même histoire philosophique du commerce des deux Indes , tome I. page 63 , que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca , le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait ; à quoi le vaincu répondit , *quand vos péchés seront plus grands que les nôtres*. Cette réponse avait été déjà attribuée à un Anglais , du tems du roi de France *Charles VII*. & auparavant à un émir Sarasin en Sicile : au reste cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes , rapporte sérieusement , tome V. page 197 , un petit conte inventé par *Steell* & inséré dans le *Spéctateur* , & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steell* oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone* la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable ; & le marchand *Inkle* dans le *Spéctateur* est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle occasion. La jeune *Jarika* jolie Caraïbe lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah ! ingrat, Ah ! barbare, lui dit *Jarika*. Tu veux me vendre & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires !

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions aussi vaines que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertence embarrasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau, mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau, & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,  
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,  
Dont les vertus méritaient mieux  
Que le sceptre acquis par un crime.

Par quel destin faut-il , par quelle étrange loi ,  
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne ,  
Ce soit l'usurpateur qui donne  
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell* , mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe , ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point , *Ci gît* ; il y a *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot , pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769 , on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakespeare*. Elle fut faite en effet sur le champ par ce célèbre poète. Un agent de change nommé *Jean Dacombe* , qu'on appelait vulgairement *dix pour cent* , lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir ; *Shakespeare* lui répondit ,

Ci gît un financier puissant ,  
Que nous appellons dix pour cent ;  
Je gagerais cent contre dix  
Qu'il n'est pas dans le paradis.  
Lorsque Belzébuth arriva  
Pour s'emparer de cette tombe ,  
On lui dit qu'emportez-vous là ?  
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encor cette ancienne plaisanterie.

Je

Je fais bien qu'un homme d'église,  
Qu'on redoutait fort en ce lieu,  
Vient de rendre son ame à Dieu ;  
Mais je ne fais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties , cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves , & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athenée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont là que des méprises aussi innocentes que communes : mais pour les faussetés volontaires , pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes , & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes, celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est la *compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une personne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV.* supplanté par un de ses valets de chambre ; c'est là qu'il suppose des lettres de Mlle. *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV.* C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mlle. de la Vallière ( dit-il dans un autre endroit )  
» s'était jetée sur un fauteuil dans un déshabillé léger ;  
*Quest. sur l'Encycl. Tome I.* N

» là elle pensait à loisir à son amant. Souvent le jour  
 » la retrouvait assise dans une chaise, accoudée sur une  
 » table, l'œil fixe, l'ame attachée au même objet dans  
 » l'extase de l'amour. Uniquement occupée du roi,  
 » peut-être se plaignait-elle en ce moment de la  
 » vigilance des espions d'*Henriette* & de la sévérité de  
 » la reine-mère. Un bruit léger la retire de sa rêverie ; elle recule de surprise & d'effroi. *Louis* tombe  
 » à ses genoux. Elle veut s'enfuir, il l'arrête. Elle  
 » menace : il l'apaise. Elle pleure : il essuie ses  
 » larmes. »

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (Voyez *Histoire*.)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtemps l'Europe.

#### ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

*Du Haillan* prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII.* n'était pas fils de *Louis XI.* C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI.* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII.* ne ressemblait à *Louis XI.* ni par l'esprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *Du Haillan* ; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI.* ait haï *Charles VIII.* cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII.* était né d'un autre que de *Louis XI.* je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges ; *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

#### ANECDOTE SUR CHARLES-QUINT.

*Charles-Quint* avait-il couché avec sa sœur *Marguerite*, gouvernante des Pays-Bas ? en avait-il eu *Dom Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II* ? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer ? Si la sainte écriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

#### AUTRE ANECDOTE PLUS HASARDÉE.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide ; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de *Judith* & d'*Aod*,

toutes déchirées , toutes grasses à force d'avoir été lues.

#### ANECDOTE SUR HENRI IV.

*Jean Châtel*, ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices ; leur crime avait été celui du tems ; le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples , & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi , comme le répète encor je ne fais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été , ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire , ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

#### DE L'ABJURATION DE HENRI IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire , dans sa très-sèche & très-fautive histoire de France , que *Henri IV.* avant d'abjurer , était depuis long-tems catholique. J'en croirai plus *Henri IV.* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle , *c'est demain que je fais le saut périlleux* , prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis long-tems si pénétré de la grace efficace , il aurait peut-être dit à sa maîtresse , *ces évêques m'édifient* ; mais il lui dit , *ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène.

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand homme à *Corisande d'Andouin* , comtesse de Grammont ; elles existent encor en original. L'auteur de *l'Essai sur l'esprit & les mœurs* , & sur *l'histoire générale* , rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.



*Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. J'ai découvert un tueur pour moi. -- Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de Condé) -- & vous êtes de cette religion ! -- Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il est difficile , après ces témoignages de la main de *Henri IV.* d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

#### AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV.* accuse du meurtre de ce héros le duc de Lerme ; *c'est* , dit - il , *l'opinion la mieux établie.* Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne ; & il n'y eut en France que le continuateur du président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme* , premier ministre : employa *Ravaillac* , il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit , ou fait séduire sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat , assurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ses émissaires , quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigni* , auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures ! Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les

tems une fierté généreuse, qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerm* se serait-il adressé secrètement à un misérable tel que *Ravaillac*?

#### BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit : *que le maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat; & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne fais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.*

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine. C'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et encor une fois il n'est point permis d'inventer

de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeller un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables* ? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouché*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'ils n'a commis son crime que *par principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vus plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses, a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrettes & violentes ; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfune*ste encor, comme disent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

## ANECDOTE SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV.* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote, qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux isles de Ste. Marguerite, & ensuite à la bastille; toujours sous la garde du même homme, de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le père *Grifet* jésuite a communiqué au public le journal de la bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée? Comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en fût rien? Et pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV.* mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (a)

(a) Dans les premières éditions de ces *Questions* on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire.

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au-lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sofie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV.* de vouloir bien lui servir de sergent & de géolier. Ensuite *Louis XIV.* ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré? Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue & jamais son visage. Pour

On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une buche à sa place,

que *Louis XIV.* fit faire un service solennel à cette buche, & que pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoie prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le Sr. *Marfolan* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? On le nomma toujours *Marchiali*! Celui qui écrit cet article, en fait peut-être plus que le père *Grifet*; & n'en dira pas d'avantage.

#### ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrâce, & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement, traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *siècle de Louis XIV.* c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre, est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on ne fait où mourut ce célèbre surintendant. Non qu'il importe de le savoir; car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie, combien la considération qu'on recherche avec tant des soins est peu de chose; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celles des dates.

#### PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour

lequel on fit les barricades, ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun sens. Je ne fais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

ANECDOTE SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU  
C. DE RICHELIEU.

Le père *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait ! mais c'est une belle passion de combattre si long-tems pour tâcher de prouver que, selon le cardinal de *Richelieu*, les *Espagnols nos alliés*, gouvernés si heureusement par un Bourbon, sont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer ; --- Le testament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

*Que la France avait plus de bons ports sur la Méditerranée que toute la monarchie espagnole.* --- Ce testament était exagérateur.

*Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage.* --- Ce testament jette l'argent par les fenêtres.

*Que lorsqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paye des soldats ;* --- ce qui n'est jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

*Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures.* --- Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & de rendre la magistrature respectable.

*Qu'il faut forcer la noblesse de servir, & l'enrôler dans la cavalerie.* --- Pour mieux conserver tous ses privilèges.

*Que de trente millions à supprimer il y en a près*



de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq, la suppression se fera en sept années & demi de jouissance. -- De façon que, suivant ce calcul, cinq pour cent en sept ans & demi, feraient cent francs, au-lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi : & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas ; le testateur calcule assez mal.

*Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. ---* Ce que je lui souhaite.

*Qu'il faut être bien chaste. --* Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font.

*Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chapelle de Paris. ---* Chose importante dans la crise où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

*Que le pape Benoît XI. embarrassa beaucoup les cordeliers, piqués sur le sujet de la pauvreté, savoir des revenus de St. François, qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. ---* Chose plus importante encor, & plus savante, surtout quand on prend Jean XXII. pour Benoît XI. & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'empire & l'Espagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers présents, ni des ressources, ni des alliances, ni des généraux, ni des ministres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état ; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge ( puisqu'on le veut ) la mémoire du cardinal de Richelieu, de ce malheureux ouvrage rempli d'anacronismes, d'ignorance, de calculs ridicules, de faussetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable ; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand



ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent la tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre est du cardinal de Richelieu. Il ne faut pas dire qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu, parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte*; cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne fait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai, c'est que le testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui, que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

#### AUTRES ANECDOTES.

*Charles I*, cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliké*? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre.

Le compte de *Moret*, fils de *Henri IV*. blessé à la petite escarmouche de Castelnauvadi, vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'hermite frère *Jean - Baptiste*?

quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV.*? Aucune.

*Jeanne d'Albert de Navarre*, mère de *Henri IV.* épousa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St. Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait se trouve très-détaillé dans *les remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial*, in-folio, page 689.

*Marguerite de Valois* épouse de *Henri IV.* accoucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage? on remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre humain! cherchons comment nous pourrions guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame non moins funestes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine; & laissons là les *Ana*, les *anecdotes*, les *histoires curieuses de notre tems*, le *nouveau choix de vers si mal choisis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonymes*, & les *réflexions sur la tragédie nouvelle*. &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV.* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

## ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint si sage, avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; & *Théodoric* lui fait aussi-tôt couper la tête, en disant, si cet homme n'a pas été fidèle à DIEU, comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?

Le compilateur ne manque pas de dire, que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de *Théodoric* à l'égard de la religion.

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'Ostrogoth *Théodoric* assassin de *Simmaque* & de *Boèce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! comment un adorateur de DIEU qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il infidèle à DIEU? il était tout au plus infidèle à *Athanase* & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à DIEU, pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une paraille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV.* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV.*

#### ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672, fit cette harangue à ses troupes; *Allez, mes enfans, piller, volez, tuez, violez, & s'il y a quelque chose de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celle de *Tite-Live* ; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

#### ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'histoire de France*, de supposer que *Louis XIV.* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre, *j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, qui toujours présent à toutes les audiences du

comte

comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre, que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode font d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire, la déshonorent, & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

#### LETTRE DE MR. DE V. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de V. à Mr. *Damilaville*, philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami Mr. de V. dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il faisait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de Mr. de V. & de Mr. *Diderot*. Voici la lettre en question.

*Au château de Fernay, 7 Mai 1762.*

« Par quel hasard s'est-il pu faire, mon cher ami,  
» que vous ayez lu quelques feuilles de l'année litté-  
» Quest. sur l'Encycl. Tome I. O

» faire de maître *Aliboron* ? chez qui avez-vous trouvé  
 » ces rapsodies ? il me semble que vous ne voyez pas  
 » d'ordinaire mauvaise compagnie. Le monde est inondé  
 » des sottises de ces folliculaires qui mordent parce qu'ils  
 » ont faim , & qui gagnent leur pain à dire de plates  
 » injures.

» Ce pauvre *Fréron* , ( *a* ) à ce que j'ai oui dire ,  
 » est comme les gueuses des rues de Paris , qu'on tolère  
 » quelque tems pour le service des jeunes gens désœu-  
 » vrés , qu'on renferme à Bicêtre trois ou quatre fois  
 » par an , & qui en sortent pour reprendre leur premier  
 » métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je  
 » ne suis pas étonné que maître *Aliboron* crie un peu  
 » sous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis  
 » que je me suis amusé à immoler ce polisson à la risée

( *a* ) Le folliculaire dont on  
 parle , est celui-là même qui ,  
 ayant été chassé des jésuites , a  
 composé des libelles pour vivre ,

& qui a rempli ses libelles d'a-  
 necdotes prétendues littéraires.  
 En voici une sur son compte.

*Lettre du Sr. Royou , avocat au parlement de Bretagne , beau-  
 frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 Mars 1770.*

« *Fréron* épousa ma sœur il  
 » y a trois ans , ( en Bretagne )  
 » mon père donna vingt mille  
 » livres de dot. Il les dissipa  
 » avec des filles , & donna du mal  
 » à ma sœur. Après quoi il la  
 » fit partir pour Paris , dans le  
 » panier du coche , & la fit  
 » coucher en chemin sur la  
 » paille. Je courus demander  
 » raison à ce malheureux. Il  
 » feignit de se repentir. Mais  
 » comme il faisoit le métier  
 » d'espion , & qu'il fut qu'en  
 » qualité d'avocat j'avais pris  
 » parti dans les troubles de  
 » Bretagne , il m'accusa auprès  
 » de M. de..... & obtint une

» lettre de cachet pour me  
 » faire enfermer. Il vint lui-  
 » même avec des archers dans  
 » la rue des Noyers un lundi à  
 » dix heures du matin , me fit  
 » charger de chaînes , se mit à  
 » côté de moi dans un fiacre ,  
 » & tenait lui-même le bout de  
 » la chaîne.... &c. »

Nous ne jugeons point ici  
 entre les deux beaux-frères.  
 Nous avons la lettre originale.  
 On dit que ce *Fréron* n'a pas  
 laissé de parler de religion &  
 de vertu dans ses feuilles. Adres-  
 sez - vous à son marchand de  
 vin.

» publique sur tous les théâtres de l'Europe , il est juste  
 » qu'il se plaigne un peu. Je ne l'ai jamais vu , DIEU  
 » merci. Il m'écrivit une grande lettre il y a environ  
 » vingt ans. J'avais entendu parler de ses mœurs , &  
 » par conséquent je ne lui fis point de réponse. Voilà  
 » l'origine de toutes les calomnies qu'on dit qu'il dé-  
 » bita contre moi dans ses feuilles. Il faut le laisser faire ,  
 » les gens condamnés par leurs juges ont permission de  
 » leur dire des injures.

» Je ne fais ce que c'est qu'une comédie italienne  
 » qu'il m'impute , intitulée : *quand me mariera-t-on ?*  
 » voilà la première fois que j'en ai entendu parler.  
 » C'est un mensonge absurde. DIEU a voulu que j'aie  
 » fait des pièces de théâtre pour mes péchés , mais je n'ai  
 » jamais fait de farce italienne. Rayez cela de vos anec-  
 » dotes.

» Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à my-  
 » lord *Littleton* & sa réponse , sont tombées entre les  
 » mains de ce *Fréron* ; mais je puis vous assurer qu'elles  
 » sont toutes deux entièrement falsifiées. Jugez-en ; je  
 » vous en envoie les originaux.

» Ces messieurs les folliculaires ressemblent assez aux  
 » chiffonniers , qui vont ramassant des ordures pour  
 » faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encor une belle anecdote , &  
 » bien digne du public , qu'une lettre de moi au pro-  
 » fesseur *Haller* , & une lettre du professeur *Haller* à  
 » moi ! & de quoi s'avisa Mr. *Haller* de faire courir  
 » mes lettres & les siennes ? & de quoi s'avise un folli-  
 » culaire de les imprimer & de les falsifier pour gagner  
 » cinq sous ? Il me la fait signer du château de Tournex ,  
 » où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment des jeunes  
 » oisifs , & tombent le moment d'après dans l'éternel  
 » oubli où tous les riens de ce tems-ci tombent en  
 » foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quem-*  
 » *admodum* que *Louis XIV.* n'entendait pas , est  
 » très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de*  
 » *Louis XIV.* que parce que j'en étais sûr , & je n'ai  
 » point rapporté celle du *Nitiorax* parce que je n'en  
 » étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait  
 » dans mon enfance au collège des jésuites , pour me  
 » faire sentir la supériorité du père de *la Chaise* sur le  
 » grand aumônier de France. On prétendait que le grand  
 » aumônier interrogé sur la signification de *Nitiorax* ,  
 » dit que c'était un capitaine du roi *David* , & que le  
 » révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou ;  
 » peu m'importe. Et très-peu m'importe encor qu'on  
 » fredonne pendant un quart-d'heure dans un latin  
 » ridicule un *nitiorax* grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV.* d'i-  
 » gnorer le latin ; il savait gouverner , il savait faire  
 » fleurir tous les arts , cela vaut mieux que d'entendre  
 » *Cicéron*. D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait  
 » pas de sa faute , puisque dans sa jeunesse il apprit de  
 » lui-même l'italien. & l'espagnol.

» Je ne fais pas pourquoi l'homme que le folliculaire  
 » fait parler me reproche de citer le cardinal de *Fleuri* ,  
 » & s'égaie à dire que j'ai aimé à citer de grands noms.  
 » Vous savez , mon cher ami , que mes grands noms  
 » sont ceux de *Newton* , de *Locke* , de *Corneille* , de  
 » *Racine* , de *la Fontaine* , de *Boileau*. Si le nom de  
 » *Fleuri* était grand pour moi , ce serait le nom de  
 » l'abbé *Fleuri* , auteur des *discours patriotiques & sa-*  
 » *vans* , qui ont sauvé de l'oubli son *histoire ecclésiast-*  
 » *tique* ; & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort  
 » connu avant qu'il fût ministre , & qui , quand il le  
 » fut , fit exiler un des plus respectables hommes de  
 » France , l'abbé *Pucelle* , & empêcha bénévolement pen-  
 » dant tout son ministère qu'on ne soutînt les quatre  
 » fameuses propositions sur lesquelles est fondée la li-



» berté française dans les choses ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands hommes que ceux qui ont  
» rendu de grands services au genre humain.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire le *Siècle*  
» de *Louis XIV*, il fallut bien consulter des géné-  
» raux, des ministres, des aumôniers, des dames &  
» des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait  
» été aumônier, & il m'apprit fort peu de chose. M.  
» le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant  
» quatre ou cinq années de tems, comme vous le  
» savez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien  
» m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anec-  
» dotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles  
» valaient.

» M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit par une  
» seule ligne en marge de mes questions, que *Louis*  
» *XIV*. n'eut jamais de part à ce fameux testament  
» du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la face de  
» de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une histoire contem-  
» poraine autrement, qu'en consultant avec assiduité,  
» & en confrontant tous les témoignages. Il y a des  
» faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des  
» yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les  
» choses essentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette jus-  
» tice : je crois ne m'être guère trompé sur les petites  
» anecdotes, dont je fais très-peu de cas; elles ne sont  
» qu'un vain amusement. Les grands événemens in-  
» truisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le  
» témoignage authentique, que j'avais parlé de toutes  
» les choses importantes arrivées sous le règne de *Charles*  
» *XII*. ce héros imprudent, comme si j'en avais été  
» le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances , je les abandonne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus que de l'histoire des quatre fils *Aymon*.

» J'estime bien autant celui qui ne fait pas une anecdote inutile , que celui qui la fait.

» Puisque vous voulez être instruit des bagatelles & des ridicules , je vous dirai que votre malheureux folliculaire se trompe , quand il prétend qu'il a été joué sur le théâtre de Londres , avant d'avoir été berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La traduction , ou plutôt l'imitation de la comédie de l'*Ecoffaise* & de *Fréron* , faite par M. *George Kolman* , n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766 , & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Beket* & de *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à Paris , parce que par tout pays on aime la vertu des *Lindanes* & des *Friport* , & qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du papier , & mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composita l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce ; elle est intitulée *The English Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante qu'à Londres , à Pétersbourg , à Vienne , à Gènes , à Parme , & jusqu'en Suisse , on se soit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait ; il prétend que l'*Ecoffaise* ne réussit à Paris , que parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à Londres , à Vienne , où il est inconnu. Personne n'en voulait à *Pourceaunac* , quand *Pourceaunac* fit rire l'Europe.

» Ce sont - là des anecdotes littéraires assez bien constatées. Mais ce sont , sur ma parole , les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami , un chapitre de *Cicéron* , de *officiis* , & de *naturalium deorum* , un chapitre de *Locke* , une lettre provinciale , une bonne fable de *la Fontaine* , des vers de

» *Boileau & de Racine*, voilà ce qui doit occuper un  
 » vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public re-  
 » tirera de l'examen que fait le folliculaire, si je de-  
 » meure dans un château ou dans une maison de cam-  
 » pagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures  
 » faites contre moi par mes confrères de la plume,  
 » que madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait  
 » présent un jour d'un carrosse fort joli, & de deux  
 » chevaux gris pommelés, que cela déplut fort à M.  
 » le duc de *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une lon-  
 » gue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que dans ce  
 » tems-là M. le duc de *Richelieu* n'avait point de  
 » femme.

» D'autres impriment mon *porte-feuille retrouvé*,  
 » d'autres mes *lettres à M. B.*, & à madame D., à  
 » qui je n'ai jamais écrit, & dans ces lettres toujours  
 » des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres prétendues*  
 » de la reine *Christine*, de *Ninon l'Enclos*? &c. &c.  
 » Des curieux mettent ces sottises dans leurs biblio-  
 » thèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un  
 » libraire les fera valoir comme des monumens pré-  
 » cieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel  
 » opprobre de la littérature! quelle perte de tems!»

On ferait bien aisément un très-grôs volume sur ces  
 anecdotes; mais en général on peut assurer qu'elles  
 ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille  
 il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes  
 en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez  
*Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.



## A N A T O M I E.

**L'**ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encor infidèlement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis *Vésale* jusqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingt mille livres, dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis *Hippocrate*, sur la manière dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs; d'autres les lui refusent. Les chymistes font de l'estomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des aversions

pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix, ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération; mais personne ne fait encor seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs; mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation, sont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forme nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

*Vinslou* & *Lémery* entassent mémoire sur mémoire concernant la génération des mulets; les savans se partagent: l'âne fier & tranquille sans se mêler de la dispute, subjugué cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet, sans que *Lémery* & *Vinslou* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

*Borelli* dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

*Vossius* attribuait la couleur des nègres à une ma-

ladie. *Ruisch* a mieux rencontré en les disséquant, & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux réticulaire qui est noir ; & malgré cela il se trouve encor des physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est-ce qu'un système que la nature désavoue.

*Boerhaave* assure que le sang dans les vésicules des poumons est pressé, chassé, foulé, brisé, atténué.

*Le Cat* prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible ; les autres en font un violon dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la plethore du sang. *Terenzoni* & *Vieussans* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froissement des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité, & on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables ; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore. Cet autre dit que c'est l'élasticité ; un troisième l'appelle irritabilité. La cause ; tous l'ignorent ; tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme ; elle ne se montre à jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience ; sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos ; le reste est pure curiosité ; & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

## ANCIENS ET MODERNES.

**L**E grand procès des anciens & des modernes n'est pas encor vidé ; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems présent. *Nestor*, dans l'*Illiade*, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire. . . . j'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous ; non je n'ai jamais vu, & je ne verrai jamais de si grands personnages que *Drias*, *Cénéé*, *Exadius*, *Poliphème égal aux Dieux*, &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus *Drias* ; on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénéé* ; & pour *Poliphème égal aux Dieux*, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout crus.

*Lucrèce* ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

*Ipsa dedit dulcis fetus & pabula lata,  
Quæ nunc vix nostro grandescunt acta labore;  
Conterimusque boves, & vires agricolarum. &c.*

La nature languit ; la terre est épuisée ;  
L'homme dégénéré dont la force est usée,  
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité  
plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont pensé qu'autrefois  
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;  
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure ;  
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure ;  
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,  
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,  
Et formé pour agir se plaisait à rien faire. &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que  
de force dans sa belle épître à *Auguste*. (a) « Faut-il  
» donc, dit-il, que nos poèmes soient comme nos  
» vins, dont les plus vieux sont toujours préférés ? »  
Il dit ensuite :

(b) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse  
Compositum illepidève putetur ; sed quia nuper ;  
Nec veniam antiquis sed honorem & præmia posci.*

. . . . .  
*Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis ;  
Nostra sed impugnat : nos nostraque lividus odit. &c.*

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers.

Rendons toujours justice au beau.  
Est-il laid pour être nouveau ?

(a) Epist. I. lib. 2.

(b) Ibid.



Pourquoi donner la préférence  
Aux méchans vers du tems jadis ?  
C'est en vain qu'ils sont applaudis ;  
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.  
Les vieux livres sont des trésors.  
Dit la fotte & maligne envie.  
Ce n'est pas qu'elle aime les morts ;  
Elle hait ceux qui sont en vie.

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet.

« Toute la question de la prééminence entre les anciens & les modernes , étant une fois bien entendue , se réduit à savoir , si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui ? En cas qu'ils l'aient été , *Homère* , *Platon* , *Démofthène* ne peuvent être égaux dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois , nous pouvons égarer *Homère* , *Platon* , & *Démofthène*.

» Eclaircissions ce paradoxe. Si les anciens avaient plus d'esprit que nous , c'est donc que les cerveaux de ce tems-là étaient mieux disposés , formés de fibres plus fermes ou plus délicates , remplis de plus d'esprits animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auraient-ils été mieux disposés ? Les arbres auraient donc été aussi plus grands & plus beaux ; car si la nature était alors plus jeune & plus vigoureuse , les arbres , aussi-bien que les cerveaux des hommes , auraient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse. » ( Digression sur les *Anciens* & les *Modernes*. Tom. IV. édition de 1742. )

Avec la permission de cet illustre académicien , ce

n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir, si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies, & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

*La Motte*, homme d'esprit & de talens, qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre, a soutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ses stances.

Et pourquoi veut-on que j'encense  
Ces prétendus dieux dont je fors ?  
En moi la même intelligence  
Fait mouvoir les mêmes ressorts.  
Croit-on la nature bizarre,  
Pour nous aujourd'hui plus avare,  
Que pour les Grecs & les Romains ?  
De nos aînés mère idolâtre,  
N'est-elle plus que la marâtre  
Du reste grossier des humains ?

On pouvait lui répondre, estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des ressorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent supérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes, qui sont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Vestphalie & que le Limosin à former certains génies. Il se pourrait bien encor que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de *Démofthène* quelque chose que l'air de Clamar & de la Grenouillère , & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet suivant :

Cher La Motte, imite & révère  
Ces Dieux dont tu ne descends pas.  
Si tu crois qu'Horace est ton père,  
Il a fait des enfans ingrats.  
La nature n'est point bizarre,  
Pour Danchet elle est fort avare,  
Mais Racine en fut bien traité,  
Tibulle était guidé par elle ;  
Mais pour notre ami La Chapelle, (a)  
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre jusqu'au tems de *Plutarque*, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XI V* inclusivement ?

Les Chinois , plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens , trois mille ans auparavant , avaient surchargé

(a) Ce *La Chapelle* était un receveur-général des finances , qui traduisit très-platement *Tibulle* ; mais ceux qui dinaient chez lui trouvaient les vers fort bons.

la terre de leurs étonnantes pyramides , qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages , on n'en vint aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples , mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois , ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

#### DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple* , qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes , prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout Anglais qu'il était , il devait convenir que l'église de St. Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie , rien dans la connaissance du corps humain , si ce n'est peut-être , dit-il , la circulation du sang. L'amour de son opinion , fondé sur son extrême amour-propre , lui fait oublier la découverte des satellites de *Jupiter* , des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne* , de la rotation du soleil sur son axe , de la position calculée de trois mille étoiles , des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes ; des causes de la précession des équinoxes , & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit , découvert avec

le microscope , était compté pour rien par le chevalier *Temple* ; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains , & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens , des Caldéens , des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature , par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun , parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont de- » venus , dit - il , les charmes de cette musique qui » enchantait si souvent les hommes & les bêtes , les » poissons , les oiseaux , les serpens , & changeait leur » nature ? »

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée* , & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie , ni même celle de France , qui à la vérité ne charment pas les serpens , mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encor plus étrange , c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles - lettres , il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand homme ; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant , un homme de cour , un homme de beaucoup d'esprit , un ambassadeur , qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connoissances : un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

#### DE BOILEAU ET DE RACINE.

*Boileau & Racine* , en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault* , furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils se gardèrent bien de parler

*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

d'astronomie & de physique. *Boileau* s'en tient à justifier *Homère* contre *Perrault*, mais en glissant adroitement sur les défauts du poète grec, & sur le sommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend ? voilà *Boileau* qui saisit ce petit avantage, qui tombe sur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il se pouvait très-bien faire que *Perrault* se fût souvent trompé, & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconséquences de la conduite des dieux dans le poème, enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poète était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homère*.

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI DE  
RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE PERRAULT  
AU SUJET D'EURIPIDE, ET DES INFIDÉLITÉS  
DE BRUMOY.

*Racine* usa du même artifice, car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire ; il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même-tems de se sentir très-supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'*Alceste* d'*Euripide* ; parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quel-

ques repliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste* ; mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc , lui répond le roi son père , à qui  
» adressez-vous , s'il vous plaît , un discours si hautain ? Est-ce à quelque esclave de Lydie ou de Phrygie ? Ignorez - vous que je suis né libre & Thessalien ? ( Beau discours pour un roi & pour un père ! )  
» Vous m'outragez comme le dernier des hommes.  
» Où est la loi qui dit que les pères doivent mourir pour leurs enfans ? Chacun est ici bas pour soi.  
» J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel tort vous fais-je ? demandai-je que vous mouriez pour moi ? La lumière vous est précieuse ; me l'est-elle moins ? . . . . . Vous m'accusez de lâcheté. . . . .  
» Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi de presser votre femme de vous faire vivre en mourant pour vous. . . . . Ne vous sied-il pas bien après cela de traiter de lâches , ceux qui refusent de faire pour vous , ce que vous n'avez pas le courage de faire vous-même. . . . . Croyez-moi , taisez-vous. . . . .  
» Vous aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas moins. . . . . Soyez sûr que si vous m'injuriez encor , vous entendrez de moi des duretés qui ne feront pas des mensonges. »

Le chœur prend alors la parole. « C'est assez & déjà trop des deux côtés : cessez vieillard , cessez de mal-traiter de paroles votre fils. »

Le chœur aurait dû plutôt ce semble faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à son propre père , & de lui avoir reproché si aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

P H É R È S à son fils.

Tu parles contre ton père sans en avoir reçu d'outrage.

A D M È T E.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-tems.

P H É R È S.

Et toi , ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

A D M È T E.

Ah ! le plus infame des hommes , c'est la preuve de ta lâcheté.

P H É R È S.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

A D M È T E.

Plût au ciel ! que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi.

L E P È R E.

Fais mieux , épouse plusieurs femmes , afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-tems.

Après cette scène un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'Hercule. « C'est un étranger , dit-il ,  
» qui a ouvert la porte lui-même , s'est d'abord mis  
» à table ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas  
» assez vite à manger , il remplit de vin à tout mo-  
» ment sa coupe , boit à longs traits du rouge & du  
» paillet , & ne cesse de boire & de chanter de mau-  
» vaises chansons qui ressemblent à des hurlemens ,  
» sans se mettre en peine du roi & de sa femme que



» nous pleurons. C'est sans doute quelque fripon adroit,  
» un vagabon, un assassin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit ; il ne l'est pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admète* soit inconnu dans la maison. Il l'est encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts ; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire.

*Brumoy* qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'*Admète* & de son père ; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécentes, des horreurs ; qu'ainsi il faut convenir qu'elles ne sont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot que les idées ont changé.

On peut répondre, que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect, que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, que les idées n'aient changé en différens siècles sur des points de morale plus importans ?

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un Français, continue-t-il, est insulté ; le prétendu bon-sens français veut qu'il courre les risques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer son honneur.

On répond que ce n'est pas le seul prétendu bon-sens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe sans exception.

On ne sent pas assez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans ; & de quel air on l'aurait sifflée du tems d'*Euripide*.

Cette maxime est cruelle & fatale , mais non pas ridicule ; & on ne l'eût sifflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avoit beaucoup d'exemples de duels chez les Asiatiques. On voit , dès le commencement du premier livre de l'*Iliade*, *Achille* tirant à moitié son épée ; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon* , si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux , & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

*Plutarque* rapporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se battirent en duel ; & qu'*Alexandre* les sépara. Il est d'accord avec *Quinte-Curce* , qui dit (a) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel : *imparibus armis duello certant*.

Et puis , quel rapport y a-t-il , je vous prie , entre un duel , les reproches que se font *Admète* & son père *Phérés* tour-à-tour d'aimer trop la vie , & d'être des lâches ?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs ; puisque *Brumoy* , le plus impartial de tous , s'est égaré à ce point , que ne doit-on pas attendre des autres ? Mais si les *Brumoy*s & les *Daciers* étaient là , je leur demanderais volontiers , s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphème* tient dans *Euripide* : *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un dieu plus fier , & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie , je me renferme dans ma caverne ; j'y mange un veau rôti , ou quelque bête sauvage ; après quoi je m'étends tout de mon long ; j'avale un grand pot de lait ; je défais mon saion ; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les scholiastes n'aient pas le nez bien fin ,

( a ) *Quinte-Curce* , Liv. IX.

s'ils ne sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphème* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie, & que jamais les *Athéniens* n'ont ri d'une sottise. Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'esprit que la cour de *Louis XIV* ? Et la populace n'est pas la même partout ?

Ce n'est pas qu'*Euripide* n'ait des beautés, & *Sophocle* encor davantage ; mais ils ont de très - plus grand défauts. On ose dire que les belles scènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant sur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, que ces deux Grecs l'emportent sur *Thespis*. *Racine* sentait bien son extrême supériorité sur *Euripide* ; mais il louait ce poète grec pour humilier *Perrault*.

*Molière*, dans ses bonnes pièces, est aussi supérieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Aristophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres en très-petit nombre dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

#### DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLÈBRES.

La raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche ?

Que voulez-vous qu'il fît contre trois?-- Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice réprover les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de *Rodogune*, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschile* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV.* Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouvait que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que de recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élegie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter

d'approuver quand il voudrait , que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens , non pas sur leur nom , non pas sur le tems où ils vivaient , mais sur leurs ouvrages même ; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire , c'est la chose même. Si une darique a été mal frappée , que m'importe qu'elle représente le fils d'*Hystaspes* ? la monnoie de *Varin* est plus récente , mais elle est infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais-royal , son tableau du sacrifice d'*Iphigénie* , peint de quatre couleurs ; s'il nous disait , des gens d'esprit m'ont assuré en Grèce que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon* dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de *Clitemnestre* , & que les larmes du père ne déshonorassent la majesté du monarque ; il se trouverait des connaisseurs qui lui répondraient , c'est un trait d'esprit & non pas un trait de peintre. Un voile sur la tête de votre principal personnage , fait un effet affreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art ; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens* , qui a su exprimer sur le visage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement , l'abattement , la joie , le sourire & la tendresse , non pas avec quatre couleurs , mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu son visage , il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux ; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté , & qui est aussi désagréable à la vue , aussi peu pittoresque qu'il est opposé au costume ; vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent , & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter. Vous deviez peindre dans cette attitude la majesté &

le désespoir. Vous êtes Grec , & *Rubens* est Belge ; mais le Belge l'emporte.

#### D'UN PASSAGE D'HOMÈRE.

Un Florentin homme de lettre , d'un esprit juste & d'un goût cultivé , se trouva un jour dans la bibliothèque de mylord *Chesterfield* avec un professeur d'Oxford , & un Ecoslais qui vantait le poème de *Fingal* , composé , disait-il , dans la langue du pays de Galles , laquelle est encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle , s'écriait-il ; le poème de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans , sans avoir été jamais altéré ; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes ! alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

« *Cuchulin* était assis près de la muraille de Tura ,  
 » sous l'arbre de la feuille agitée ; sa pique reposait  
 » contre un rocher couvert de mousse , son bouclier  
 » était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoire  
 » du souvenir du grand *Carbar* , héros tué par lui à  
 » la guerre. *Moran* né de *Fithil* , *Moran* , sentinelle  
 » de l'Océan , se présenta devant lui.

« Lève-toi , lui dit-il , lève-toi *Cuchulin* ; je vois  
 » les vaisseaux de *Suaran* , les ennemis sont nom-  
 » breux , plus d'un héros s'avance sur les vagues noires  
 » de la mer.

« *Cuchulin* aux yeux bleus , lui repliqua , *Moran*  
 » fils de *Fithil* , tu trembles toujours ; tes craintes mul-  
 » tiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce le  
 » roi des montagnes désertes , qui vient à mon secours  
 » dans les plaines d'Ullin. Non , dit *Moran* , c'est *Sua-*  
 » *ran* lui-même , il est aussi haut qu'un rocher de  
 » glace ; j'ai vu sa lance , elle est comme un haut fa-  
 » pin ébranché par les vents ; son bouclier est comme

» la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur un  
» rocher , il ressemblait à un nuage qui couvre une  
» montagne , &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère* , dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage , c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

« (a) Tu gouverneras toutes les nations que tu  
» nous soumettras , avec une verge de fer ; tu les bri-  
» seras comme le potier fait un vase.

» (b) Tu briseras les dents des pécheurs.

» (c) La terre a tremblé , les fondemens des monta-  
» gnes se sont ébranlés , parce que le Seigneur s'est  
» fâché contre les montagnes ; & il a lancé la grêle &  
» des charbons.

» (d) Il a logé dans le soleil , & il en est sorti comme  
» un mari fort de son lit.

» (e) DIEU brisera leurs dents dans leur bouche , il  
» mettra en poudre leur dents mâchelières ; ils devien-  
» dront à rien comme de l'eau ; car il a tendu son arc  
» pour les abattre ; ils seront engloutis tout vivans  
» dans sa colère , avant d'attendre que les épines soient  
» aussi hautes qu'un prunier.

» (f) Les nations viendront vers le soir , affamées  
» comme des chiens ; & toi , Seigneur , tu te moque-  
» ras d'elles , & tu les réduiras à rien.

» (g) La montagne du Seigneur est une montagne  
» coagulée ; pourquoi regardez - vous les monts coa-  
» gulés ? Le Seigneur a dit , je jeterai Basan ; je le

(a) Pseaume II.

(b) Pseaume III.

(c) Pseaume XVII.

(d) Pseaume XIX.

(e) Pseaume LVII.

(f) Pseaume LVII.

(g) Pseaume LXVII.

» jeterai dans la mer , afin que ton pied soit teint  
 » de sang , & que la langue de tes chiens lèche leur  
 » sang.

» (a) Ouvre la bouche bien grande , & je la remplirai.

» (b) Rends les nations comme une roue qui tourne  
 » toujours , comme la paille devant la face du vent ,  
 » comme un feu qui brûle une forêt ; comme une  
 » flamme qui brûle des montagnes ; tu les poursuis dans  
 » ta tempête ; & ta colère les troublera.

» (c) Il jugera dans les nations ; ils les remplira  
 » de ruines , il cassera les têtes dans la terre de plusieurs.

» (d) Bienheureux celui qui prendra tes petits  
 » enfans , & qui les écrasera contre la pierre ! &c.  
 » &c. &c.

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les versets des cantiques récités par le docteur , & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoffais , avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures asiatiques , & qu'il aimait beaucoup mieux le style simple & noble de *Virgile*.

L'Ecoffais pâlit de colère à ce discours , le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais mylord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin échauffé , & se sentant appuyé , leur dit ; messieurs , rien n'est plus aisé que d'outrer la nature , rien de plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvisatori* , & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental , sans me donner la moindre peine ,

(a) Pseaume LXXX.

(b) Pseaume LXXXII.

(c) Pseaume CXI.

(d) Pseaume CXXXVI.



parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés , chargés d'épithètes , qui sont presque toujours les mêmes ; pour entasser combats sur combats , & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur , vous feriez un poème épique sur le champ ? -- Non pas un poème épique raisonnable , & en vers corrects comme *Virgile* , repliqua l'Italien ; mais un poème dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées , sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie , dirent l'Ecoffais & l'Oxfordien , -- Eh bien , donnez-moi un sujet , repliqua le Florentin. Mylord *Chresterfield* lui donna le sujet du *Prince noir* , vainqueur à la journée de Crecy , & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit , & commença ainsi :

« Muse d'Albion , génie qui présidez aux héros ,  
» chantez avec moi , non la colère oisive d'un hom-  
» me implacable envers ses amis & ses ennemis ; non  
» des héros que les dieux favorisent tour-à-tour sans  
» avoir aucune raison de les favoriser ; non le siège  
» d'une ville qui n'est point prise ; non les exploits  
» extravagans du fabuleux *Fingal* , mais les victoires  
» véritables d'un héros aussi modeste que brave , qui  
» mit des rois dans ses fers , & qui respecta ses en-  
» nemis vaincus.

» Déjà *George* , le *Mars* de l'Angleterre , était des-  
» cendu du haut de l'empirée , monté sur le coursier  
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du Li-  
» moulin fuient , comme les brebis bélantes & les ten-  
» dres agneaux se précipitent en foule les uns sur les  
» autres pour se cacher dans la bergerie à la vue d'un  
» loup terrible , qui sort du fond des forêts , les yeux  
» étincelans , le poil hérissé , la geule écumante , me-  
» naçant les troupeaux & le berger de la fureur de ses  
» dents avides de carnage.

» *Martin* , le céleste protecteur des habitans de la  
» fertile Touraine ; *Geneviève* , douce divinité des peu-  
» ples qui boivent les eaux de la Seine & de la Mar-  
» ne ; *Denis* qui porta sa tête entre ses bras à l'as-  
» pect des hommes & des immortels , tremblaient en  
» voyant le superbe *George* traverser le vaste sein des  
» airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné  
» des diamans qui pavaient autrefois les places pu-  
» bliques de la Jérusalem céleste , quand elle apparut  
» aux mortels pendant quarante révolutions journa-  
» lières de l'astre de la lumière , & de sa sœur in-  
» constante , qui prête une douce clarté aux sombres  
» nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée ,  
» dont le demi-dieu *Michaël* , exécuter des vengean-  
» ces du Très-Haut , terrassa dans les premiers jours  
» du monde , l'éternel ennemi du monde & du créa-  
» teur. Les plus belles plumes des anges qui assis-  
» sent autour du trône , détachées de leurs dos im-  
» mortels , flottaient sur son casque , autour duquel  
» volent la terreur , la guerre homicide , la vengeance  
» impitoyable , & la mort qui termine toutes les ca-  
» lamités des malheureux mortels. Il ressemblait à  
» une comète qui dans sa course rapide franchit les  
» orbites des astres étonnés , laissant loin derrière  
» elle des traits d'une lumière pâle & terrible , qui  
» annoncent aux faibles humains la chute des rois &  
» des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente ; & le bruit  
» de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère  
» de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas , & il ar-  
» riva jusqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard*  
» attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*. »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un  
quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche  
( comme dit *Homère* ) plus serrées & plus abondantes

que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ses paroles n'étaient pas froides ; elles ressembaient plutôt aux rapides étincelles , qui s'échappent d'une forge enflammée , quand les Cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire , en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru , de prodiguer les images gigantesques , & d'appeller le ciel , la terre & les enfers à son secours ; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art , de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien , par exemple , dit l'Oxfordien , de plus moral , & en même tems de plus voluptueux , que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida ?

Mylord *Chesterfield* prit alors la parole ; messieurs , dit-il , je vous demande pardon de me mêler de la querelle , peut-être chez les Grecs c'était une chose très-intéressante , qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrais avec vous que le fichu , qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus* , est une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif , ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose ! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'assoupissais pas aisément. J'ignore s'il est noble , agréable , intéressant , spirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter* ,  
 « Si vous voulez absolument me caresser , allons-nous-en » au ciel , dans votre appartement , qui est l'ouvrage » de *Vulcain* , & dont la porte ferme si bien qu'aucun des dieux n'y peut entrer.

Je n'entends pas non plus comment le sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des isles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il est beau de partir de deux isles à la fois ; delà il monte sur un sapin, il court aussi-tôt aux vaisseaux des Grecs ; il cherche *Neptune* ; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs ; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si frétilant que ce sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Mylord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecoffais pendant ce temps-là relisait *Fingal* ; le professeur d'Oxford relisait *Homère* ; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux est celui qui dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.



## A N E.

**A**JOUTONS quelque chose à l'article *Ane*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est, qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur, lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on fait que *Bacchus* était arabe.

*Virgile* parle de la métamorphose de *Mæris* en loup, comme d'une chose très-ordinaire.

*Sæpe lupum fieri Mærim, & se condere sylvis.*

*Mæris* devenu loup, se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'*Egypte*, qui débirèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géants?

Les Grecs, grands imitateurs, & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures, ont cité l'exemple de  
*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

Q

*Nabucodonosor* changé en bœuf ; mais c'était un miracle , une vengeance divine , une chose entièrement hors de la sphère de la nature , qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes , & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans , non moins indiscrets peut-être , se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte , étant entrée dans la chambre de quelques femmes , y vit un mulot couvert d'une housse de soie , ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers , & lui présentaient à manger , en répandant des larmes. Ce mulot était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine ; & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocriphe , la vénération pour le seul nom qu'il porte , nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile , étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'église qui rejeta dans la suite cet évangile avec quarante-neuf autres , n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication ; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur tems. La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulysse* , changés en bêtes par *Circé* , était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsychose annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fondèrent les gens , qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle , qui ne soit l'abus

de quelque vérité ? Ils disent qu'on n'a vu des charlatans , que parce qu'on avait vu de vrais médecins , & qu'on n'a cru aux faux prodiges , qu'à cause des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups , bœufs ou chevaux , ou ânes ? cette erreur universelle n'avait donc pour principe , que l'amour du merveilleux , & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort ? Que devient l'ame de la bête. Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu , qui commence à se former. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant , l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit bracmane. Voilà le dogme de la métempsychose , qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une ame sans logis , qui cherche un gîte. C'est un corps , qui est changé en un autre corps , son ame demeurant toujours la même. Or , certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante & si générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à son fils plongé dans de sales débauches , & dans l'ignorance : *tu es un cochon , un cheval , un âne* ; ensuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne sur la tête , une servante du voisinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ses fautes ? ses voisines l'auront redit à d'autres voisines , & de bouche en bouche ces

histoires, accompagnées de mille circonstances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu incontestable chez toutes les nations, & vous ne ferez plus étonné de rien. (Voyez *Magie*.)

Encor un mot sur les ânes. On dit qu'ils sont guerriers en Mésopotamie, & que *Mervan*, le vingt & unième calife, fut surnommé l'âne pour sa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'*extrait de la vie d'Isidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui se connaissait très-bien en poésie, & qui abandonnait son ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

## DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-tems. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y sont figurées sans doute; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique, saurait l'*histoire secrète du pape*



*Léon X & des troubles de Florence.* Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à peu près ainsi à l'homme.

Animaux à deux pieds, sans vêtement, sans armes,  
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,  
Vous pleurez en naissant, & vous avez raison;  
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.  
Les perroquets & vous ont le don de parler.  
La nature vous fit des mains industrieuses;  
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuses!  
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?  
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage:  
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,  
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.  
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.  
Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices.  
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.  
Ami, que le bon DIEU me préserve à jamais  
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices!

Ceci est l'original de *la satire de l'homme* que fit Boileau, & de *la fable des compagnons d'Ulysse* écrite par la Fontaine. Mais il est très-vraisemblable que ni la Fontaine ni Boileau n'avaient entendu parler de l'âne de Machlavel.



## DE L'ÂNE DE VÉRONE.

**I**L faut être vrai , & ne point tromper son lecteur. Je ne fais pas bien positivement si l'âne de Vérone subsiste encor dans toute sa splendeur , parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu il y a quarante ou cinquante ans , s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone , & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne , ayant porté (a) notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem , n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre , Rhodes , Candie , Malthe & la Sicile ; que delà il était venu séjourner à Aquilée , & qu'enfin il s'établit à Vérone , où il vécut très-long-tems.

Ce qui donna lieu à cette fable , c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone , chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut surtout célébrée en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe.

(a) Voyez *Misson* , tome I , pages 101 & 102.

*Orientis partibus  
Adventavit asinus  
Pulcher & fortissimus.*

Une fille représentant la Ste. Vierge allant en Egypte, montait sur un âne, & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, ( *a* ) au-lieu de dire, *Ite, Missa est*, se mettait à braire trois fois de toute sa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.

## A N G E.

ANGES DES INDIENS, DES PERSES, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que toutes les religions ont admis l'existence des anges, quoique la raison naturelle ne la démontre pas.

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au-dessus de la raison. Il faudrait dire ( si je ne me trompe ) que plusieurs religions, & non pas toutes ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du sabisme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des ministres de DIEU,

( *a* ) Voyez *Du Cange*, & l'Essai sur l'esprit & les mœurs des nations.

des députés , des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous signifier ses ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juste quatre mille huit cent soixante & dix-huit ans que les bracmanes se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée , intitulée *Le shasta* , quinze cents ans avant leur seconde loi , nommée *veidam* , qui signifie *la parole de DIEU* . Le *shasta* contient cinq chapitres. Le premier , *de DIEU & de ses attributs* : le second , *de la création des anges* : le troisième , *de la chute des anges* : le quatrième , *de leur punition* : le cinquième , *de leur pardon , & de la création de l'homme* ,

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

#### PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

« DIEU est un ; il a créé tout ; c'est une sphère  
 » parfaite sans commencement ni fin. DIEU conduit  
 » toute la création par une providence générale résul-  
 » tante d'un principe déterminé. Tu ne recherches point à découvrir l'essence & la nature de  
 » l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne : une telle  
 » entreprise est vaine & criminelle ; c'est assez que  
 » jour & nuit tu contemples dans ses ouvrages sa  
 » sagesse, son pouvoir & sa bonté. »

Après avoir payé à ce début du *shasta* le tribut d'admiration que nous lui devons , voyons la création des anges.

#### SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

« L'Eternel absorbé dans la contemplation de sa  
 » propre existence , résolu dans la plénitude des  
 » tems de communiquer sa gloire & son essence à  
 » des êtres capables de sentir & de partager sa béa-

» titude, comme de servir à sa gloire. L'Eternel vou-  
» lut, & ils furent. Il les forma en partie de son  
» essence, capables de perfection & d'imperfection selon  
» leur volonté.

» L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitsnou* & *Sib* ;  
» ensuite *Mozazor*, & toute la multitude des an-  
» ges. L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à  
» *Vitsnou* & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée  
» angélique ; *Vitsnou* & *Sib* furent ses coadjuteurs.  
» L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs ban-  
» des, & leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent  
» l'Eternel, rangés autour de son trône, chacun dans le  
» degré assigné. L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor*  
» chef de la première bande, entonna le cantique de  
» louange & d'adoration au Créateur, & la chanson  
» d'obéissance à *Birma* sa première créature ; & l'E-  
» ternel se réjouit dans sa nouvelle création. »

### CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

« Depuis la création de l'armée céleste, la joie  
» & l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel  
» dans l'espace de mille ans, multipliés par mille  
» ans, & auraient duré jusqu'à ce que le tems ne  
» fût plus, si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* &  
» d'autres princes des bandes angéliques. Parmi eux  
» était *Raabon*, le premier en dignité après *Mozazor*.  
» Immémorans du bonheur de leur création & de  
» leur devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection,  
» & exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le  
» mal à l'aspect de l'Eternel ; ils lui défobéirent & re-  
» fusèrent de se soumettre au lieutenant de DIEU &  
» à ses associés *Vitsnou* & *Sib* ; & ils dirent, Nous  
» voulons gouverner ; & sans craindre la puissance &  
» la colère de leur créateur, ils répandirent leurs prin-

» cipes féditieux dans l'armée céleste. Ils séduisirent les  
 » anges & entraînèrent une grande multitude dans la  
 » rébellion ; & elle s'éloigna du trône de l'Eternel ; &  
 » la tristesse saisit les esprits angéliques fideles , & la  
 » douleur fut connue pour la première fois dans le ciel.

#### CHAPITRE IV. CHATIMENT DES ANGES COUPABLES.

» L'Eternel, dont la toute-science, la prescience & l'in-  
 » fluence s'étend sur toutes choses , excepté sur l'ac-  
 » tion des êtres qu'il a créé libres , vit avec douleur  
 » & colère la défection de *Mazazor* de *Raabon* , & des  
 » autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il envoya *Birma* ,  
 » *Vitsnou* & *Sib* , pour leur reprocher leur crime , &  
 » pour les porter à rentrer dans leur devoir : mais con-  
 » firmés dans leur esprit d'indépendance , ils persistèrent  
 » dans la révolte. L'Eternel alors commanda à *Sib* de  
 » marcher contr'eux armé de la toute-puissance , & de  
 » les précipiter du lieu éminent dans le lieu de ténèbres ,  
 » dans l'*onderá* , pour y être puni pendant mille ans  
 » multipliés par mille ans. »

#### PRÉCIS DU CINQUIÈME CHAPITRE.

Au bout de mille ans, *Birma* , *Vitsnou* & *Sib* solli-  
 citèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délin-  
 quans. L'Eternel daigna le délivrer de la prison de  
 l'*Onderá* & les mettre dans un état de probation pen-  
 dant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y  
 eut encor des rébellions contre DIEU dans ce tems de  
 pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la  
 terre ; les anges pénitens y subirent plusieurs métémp-

fycofes ; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est delà que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde ; & enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les anges , est précisément celui du jésuite *Bougeant* , qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé sérieusement , *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie : si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique , ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens bracmanes , qu'ils enseignent encor depuis environ cinquante siècles. Nos marchands , qui ont trafiqué dans l'Inde , n'en ont jamais été instruits ; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage ; & les brames qui n'ont jamais été édifiés ni de leur science ni de leurs mœurs , ne leur ont point communiqué leur secrets. Il a fallu qu'un Anglais , nommé M. *Holwell* ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange , ancienne école des bracmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit* , & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne , pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières ; comme M. *Sale* avait demeuré long-tems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran , & des lumières sur l'ancien sabisme auquel a succédé la religion musulmane , de même encor que M. *Hide* a recherché pendant vingt années en Perse tout ce qui concerne la religion des mages.

#### DES ANGES DES PERSES.

Les Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous , & qui est servi par quatre autres anges , s'appelle *Bahaman* ; il a l'inspection de tous les animaux

excepté de l'homme, sur qui DIEU s'est réservé une juridiction immédiate.

DIEU préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les tems les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troisième est *Kur* dont on a fait depuis probablement *Cyrus*; & c'est l'ange du soleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préside à la lune.

Ainsi chaque ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange-gardien de l'empire persan.

#### DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges jusqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrète des anciens bracmanes fut parvenue jusqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre, attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chassés du ciel.

*Enoch* devait être un auteur fort ancien, puisqu'il vivait, selon les Juifs, dans la septième génération avant le déluge, mais puisque *Seth*, plus ancien encor que lui, avait laissé des livres aux Hébreux, ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit, selon eux.

« Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru,  
 » ils eurent de très belles filles; les anges, les brillans,  
 » *Egregori*, en devinrent amoureux, & furent entraînés  
 » dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux,  
 » ils se dirent: Choisissons-nous des femmes parmi  
 » les filles des hommes de la terre. *Semias* leur



» prince, dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir  
» un tel dessein , & que je ne demeure seul chargé du  
» crime. Tous répondirent : Faisons serment d'exécuter  
» notre dessein , & dévouons-nous à l'anathème si  
» nous y manquons. ils s'unirent donc par serment , &  
» firent des imprécations. Ils étaient au nombre de  
» deux cents. Ils partirent ensemble du tems de *Jared* ,  
» & allèrent sur la montagne appelée *Hermonim* à  
» cause de leur serment. Voici le nom des principaux ;  
» *Semiexas* , *Atarculph* , *Araciel* , *Chobabiel* , *Hosam-*  
» *psich* , *Zaciel* , *Parmar* , *Thausaël* , *Samiel Tiriel* ,  
» *Sumiel*.

» Eux & les autres prirent des femmes l'an onze  
» cent soixante & dix de la création du monde. De  
» ce commerce naquirent trois genres d'hommes , les  
» géants *Nephilim* , &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style , qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions , point de maximes ; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la genèse : » Or en ce tems il y avait  
» des géants sur la terre ; car les enfans de DIEU  
» ayant eu commerce avec les filles des hommes , elles  
» enfantèrent les puissans du siècle. »

Le livre d'*Enoch* & la genèse , sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes , & sur la race des géants qui en naquit. Mais ni cet *Enoch* , ni aucun livre de l'ancien testament ne parle de la guerre des anges contre DIEU , ni de leur défaite , ni de leur chute dans l'enfer , ni de leur haine contre le genre humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien testament disent unanimement , qu'avant la captivité de Babilone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui

qui apparut à *Manué*, père de *Samjon*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *je viendrai vous voir, si DIEU me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

*Dom Calmet* trouve un très grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte, dans ses *Fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune*, de *Mercure*, qui ayant soupé chez le viellard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pîsèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous terre, & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir ; il y trouva un enfant qu'on appella *Orion*, & qui est actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont se servirent les anges avec *Abraham* peuvent se traduire ainsi ; *Il nâtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en soit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham* ; ils ne le dirent pas même à *Moïse* ; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans *Tobie*, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges sont pris évidemment des Caldéens & des Perses. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. sont Persans & Babylo niens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'*Israël* qui ne soit Caldéen. Le savant Juif *Philon* le dit expressément dans le récit de sa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.



SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS  
ADMIRENT DES ANGES ?

Ils avaient assez de dieux & de demi-dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. *Mercur*e faisait les commissions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon* ; cependant ils admirent encor des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut mise en vers par *Hésiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée ,  
Le mal fut inconnu , la fatigue ignorée ;  
Les dieux prodiguaient tout. Les humains satisfaits  
Ne se disputant rien , forcés de vivre en paix ,  
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.  
La mort , l'affreuse mort si terrible aux coupables ,  
N'était qu'un doux passage en ce séjour mortel ,  
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.  
Les hommes de ces tems font nos heureux génies ;  
Nos démons fortunés , les soutiens de nos vies ;  
Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs  
Ecarter s'il se peut le crime & les douleurs , &c.

Plus on fouille dans l'antiquité , plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs , qui ont si longtems passé pour inventeurs , avaient imité l'Egypte , qui avait copié les Caldéens , qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens , qu'*Hésiode* avait si bien chantée , fut ensuite sophistiqué dans les écoles ; c'est tout ce qu'elles

purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoilé.

*Est genius natale comes qui temperat astrum.*

*Socrate*, comme on sait, avait un bon ange : mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison, pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon sont des ignorans, des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine alors à garantir son protégé de la cigue.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais ange, qui lui apparut avant la bataille de Philippi.

## A N G U I L L E S.

RACE D'ANGUILLES, FORMÉES DE FARINÉ ET DE JUS DE MOUTON

**C**elui qui a dit le premier, qu'il n'y a point de sottise dont l'esprit humain ne soit capable, était un grand prophète. Un jésuite irlandais, nommé *Néedham* qui voyageait dans l'Europe, en habit séculier, fit, il y a quelques années, des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut appercevoir dans la farine de bled ergoté mise au four, & laissée dans un vase purgé d'air & bien bouché; il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli.

Aussi-

Aussi-tôt plusieurs philosophes de crier merveilles , & de dire , il n'y a point de germe , tout se fait , tout se régénère par une force vive de la nature. C'est l'attraction , disait l'un ; c'est la matière organisée , disait l'autre ; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons physiciens furent trompés par un jésuite. C'est ainsi ( comme nous l'avons dit ailleurs ) qu'un commis des fermes en Basse-Bretagne , fit accroire à tous les beaux esprits de Paris , qu'il était une jolie femme , laquelle faisait très-bien des vers.

Il faut avouer que ce fut la honte éternelle de l'esprit humain , que ce malheureux empressement de plusieurs philosophes à bâtir un système universel sur un fait particulier , qui n'était qu'une méprise ridicule , indigne d'être relevée. On ne douta pas que la farine de mauvais blé formant des anguilles , celle de bon froment ne produisît des hommes. L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines , que bien des gens la soutiennent encor , lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris , comme quelques journaux historiques répètent de fausses nouvelles insérées dans les gazettes , lors même qu'elles ont été rétractées.

Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce* , enrichie de notes savantes , s'efforce , dans les notes du troisième livre , de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuses expériences de *Néedham* , si bien convaincues de fausseté par M. *Spalanzani* , & rejetées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur , que la corruption est mère de la génération , allait ressusciter : il n'y avait plus de germe : plusieurs personnes mandaient que , dans la ménagerie du palais de Bruxelles , un lapin avait fait des lapreaux à une poule.

Ce que *Lucrèce*, avec toute l'antiquité, jugeait impossible, allait s'accomplir.

*Ex omnibus rebus*

*Omne genus nasci posset, nil semine egeret.*

*Ex undis homines, ex terrâ posset oriri*

*Squammiferum genus, & volucres; erumpere cælo,*

*Armenta & pecudes . . . ferre omnes omnia possent.*

Le hasard incertain, de tout alors dispose.

L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.

On verra les humains sortir du fond des mers,

Les troupeaux bondissans tomber du haut des airs,

Les poissons dans les bois naissant sur la verdure;

Tout pourra tout produire; il n'est plus de nature.

*Lucrèce* avait assurément raison en ce point de physique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs; & il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison, qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice, préside à tous ces développemens, d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puisqu'on les voit & qu'on les sème, & que le chêne est en petit contenu dans le gland. On fait bien que ce n'est pas un chêne de soixante pieds de haut qui est dans ce fruit; mais c'est un embrion qui croîtra par le secours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'existence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'est nier l'existence de la matière parce qu'elle est divisible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'est pas? ce raisonnement ne peut être admis contre les choses

que nous voyons & que nous touchons. Il est excellent contre des suppositions , mais non pas contre les faits.

Quelque système qu'on substitue , il fera tout aussi inconcevable , & il aura par-dessus celui des germes le malheur d'être fondé sur un principe qu'on ne connaît pas , à la place d'un principe palpable dont tout le monde est témoin. Tous les systèmes sur la cause de la génération , de la végétation , de la nutrition , de la sensibilité , de la pensée , sont également inexplicables.

Monades , qui étiez le miroir concentré de l'univers , harmonie préétablie entre l'horloge de l'ame & l'horloge du corps , idées innées tantôt condamnées , tantôt adoptées par une sorbonne , *sensorium commune* , qui n'êtes nulle part , détermination du moment où l'esprit vient animer la matière ; retournez au pays des chimères avec le *targum* , le *talmud* , la *mishna* , la *cabale* , la *chiromancie* , les *éléments de Descartes* , & les contes nouveaux.

Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ? Oui. ( Voyez Génération. )

## A N N A L E S.

**Q**UE de peuples ont subsisté long-tems , & subsistent encor sans annales ! Il n'y en avoit dans l'Amérique entière , c'est-à-dire dans la moitié de notre globe , qu'au Mexique & au Pérou , encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encor aujourd'hui chez les nations les plus

savantes , chez celles même qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire , on peut compter toujours , du moins jusqu'à-présent , quatre-vingt-dix-neuf parties du genre humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au - delà de quatre générations , & qui à peine connaissent le nom d'un biffaieul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas ; très - peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré , le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands événemens se transmettent des pères aux enfans ; & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche ; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée , si éclairée , si remplie de bibliothèques immenses , & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village , l'un portant l'autre , savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent , on bâtit , on plante , on sème , on recueille comme on faisait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales , mais que trois ou quatre nations en aient conservées qui remontent à cinq mille ans , ou environ , après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes , caldéennes , persanes , ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques , sont les indiennes , les chinoises , les hébraïques. ( Voyez *Histoires.* )



Nous ne pouvons appeller *annales* des morceaux d'histoires vagues , & décousus , sans aucune date , sans suite , sans liaison , sans ordre ; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que *Sanchoniaton* qui vivait , dit-on , avant le tems où l'on place *Moïse* , (a) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à sa cosmogonie , comme fit depuis *Hésiode* en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute , car nous n'écrivons que pour nous instruire , & non pour enseigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention , c'est que *Sanchoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot* , qui vivait , dit-il , huit cents ans avant lui. Or , *Sanchoniaton* écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'aventure de *Joseph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte , à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant , ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-fix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur

(a) On a dit que si *Sanchoniaton* avait vécu du tems de *Moïse* , ou après lui , l'évêque de Césarée *Eusèbe* qui cite plusieurs de ses fragmens , aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler : *Eusèbe* aurait fait valoir son témoignage ; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'aveu authentique d'un

savant contemporain , d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusèbe* ne cite jamais *Sanchoniaton* sur les actions de *Moïse*. Donc *Sanchoniaton* avait écrit auparavant. On le présume , mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion , excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

la pierre , & se feraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté , c'est que *Sanhoniaton* ne parle point du déluge , & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos , que quatre - vingts auteurs ont voulu débrouiller , en inventant des chronologies différentes ; nous nous en tenons toujours à l'ancien testament. Nous demandons seulement , si du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques ?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si *Thot* écrivit des annales , ou seulement une cosmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du tems de *Thot*.

Si la basse Egypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Caldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens , & si les Caldéens les avaient reçus des bracmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur , *il faut que cet homme-là soit un grand ignorant , car il répond à tout ce qu'on lui demande.*



## A N N A T E S.

**A** Cet article du dictionnaire encyclopédique , favamment traité , comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage , on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine , c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation , une coutume torsionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé , à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu à peu en possession : l'équité , l'intérêt public jettent des cris , & réclament. La politique vient , qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes , dans plusieurs diocèses , les évêques , les chapitres , & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage , il fut aboli en plusieurs endroits ; il subsiste en d'autres , tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409 , au concile de Pise , le pape *Alexandre V.* renonça expressément aux annates ; *Charles VII.* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418 ; le concile de Basse les déclara simoniaques ; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

*François I.* suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X.* qui ne fut point inséré dans le concordat , permit au pape de lever ce tribut , qui lui produisit chaque année sous le règne de ce prince , cent mille écus de ce tems-là , suivant le calcul qu'en

fit alors *Jacques Capelle* avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière réclamaient contre cette exaction ; & *Henri II.* cédant enfin aux cris de son peuple, renouvella la loi de *Charles VII.* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX.* aux états d'Orléans en 1560. « Par avis » de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles ; anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, » & arrêts de nos cours de parlement ; ordonnons que » tous transports d'or & d'argent hors de notre royaume, » & paiemens de deniers, sous couleur d'annates, vac- » quant & autrement, cesseront, à peine de quadruple » contre les contrevenans. »

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblait devoir être irrévocable. Mais deux ans après, le même prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

*Henri IV.* qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si à défaut de les payer, le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'église gallicane, d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville, de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés* (a) que l'évê-

(a) Voyez *Libertés*, mot | droits, naturels & imprescrip-  
très-impropre pour signifier des | tibles.

que de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi : mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières si nous conservons toujours nos abus ?

Le calcul des sommes qu'on a payées, & que l'on paie encor au pape, est effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II.* vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus ; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avait payé pareille somme à la cour de Rome ; que vers le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyenés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus ; outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint Romain* vivait du tems de *Louis XI.* Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez si la république romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général *Saint Romain* se soit trompé de moitié, ce qui est bien difficile, ne reste-t-il pas encor une somme assez considérable pour qu'on soit en droit de compter avec la chambre apostolique, & de lui demander une restitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apostolique ?



## ANNEAU DE SATURNE.

C E phénomène étonnant , mais pas plus étonnant que les autres , ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne* , qui l'éclaire & qui en est éclairé , soit par la faible réflexion des rayons solaires , soit par quelque cause inconnue , était autrefois une mer , à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe. Cette mer selon lui , s'est endurcie ; elle est devenue terre ou rocher ; elle gravitait jadis vers deux centres , & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez , mon rêveur ! comme vous métamorphosez l'eau en rocher ! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature ! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles ! ô fureur des systèmes ! ô folies de l'esprit humain ! si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie , c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule ; sans quoi les autres nations seraient en droit de dire : Voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne* , il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamsteed* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire , & ce Français n'est pas *Cyrano de Bergerac*.



## ANTIQUITÉ.

## SECTION PREMIÈRE.

A VEZ-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & sa femme *Peronelle*, vouloir précéder leurs voisins à la procession ? Nos grands-pères, disaient-ils, sonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fussent seulement propriétaires d'une étable.

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme & de ses voisins, n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros & de la déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est à peu de chose près la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie démontrent, que le paradis terrestre était chez eux. De profonds Suédois démontrent qu'il était vers le lac Vener, qui en est visiblement un reste. Des Espagnols démontrent aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonois, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément *Phætis* ; & de *Phætis* on fait le *Bætis*, qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visible-

ment la Guadiana , qui commence par un *G. L'Ebre* , qui est en Catalogne , incontestablement l'Euphrate , dont un *E* est la lettre initiale.

Mais un Ecoffais survient , qui *démontre* à son tour , que le jardin d'Eden était à Edimbourg , qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois , dit un homme versé dans l'histoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal , qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs , à cent pieds de profondeur , entre des montagnes couvertes de bois. Et on soupçonne même qu'il y avoit des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaëton* fait assez voir que tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le soufre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin , du Danube , du Gange , du Nil & du grand fleuve Jaune , ne sont que du soufre , du nitre & de l'huile de gaïac , qui n'attendent que le moment de l'explosion , pour réduire la terre en cendres , comme elle l'a déjà été. Le fable sur lequel nous marchons est une preuve évidente que l'univers a été vitrifié , & que notre globe n'est réellement qu'une boule de verre ainsi que nos idées.

Mais si le feu a changé notre globe , l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer , dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans notre climats , ( *a* ) a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai , que des savans qui n'ont jamais été en Suisse , y ont trouvé un gros vaisseau avec tous ses agrès pétrifiés sur le mont St. Goudard , ( *b* ) ou au fond d'un précipice , on ne fait pas

( *a* ) Voyez les articles *Mer* & *Montagne*.

( *b* ) Voyez *Téliamed* & tous les systèmes forgés sur cette belle découverte.



bien où ; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons, *quod erat demonstrandum*.

Pour descendre à une antiquité moins antique , parlons du tems où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres , qui ne valaient guère mieux. Il est vrai , s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne , qu'il y eut des brigands Gaulois qui allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient passé , dit-on , par l'Illyrie , pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace ; ils échangèrent leur sang contre du pain , & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois ? était-ce des Bérichons , & des Angevins ? Ce furent sans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Cisalpins* , & que nous nommons *Transalpins* , des montagnards affamés , voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait ; & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cenis , comme fit depuis *Annibal* , pour aller voler les garde-robes des sénateurs romains , qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris , ornée d'une bande couleur de sang de bœuf ; deux petits pommeaux d'ivoire , ou plutôt d'os de chien , aux bras d'une chaise de bois ; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim , ne trouvant pas de quoi manger à Rome , s'en allèrent donc chercher fortune plus loin , ainsi que les Romains en usèrent depuis , quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre ; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord , quand ils détruisirent l'empire romain.

Et par qui encor est-on très-faiblement instruit de ces émigrations ? C'est par quelques lignes que les

Romains ont écrite au hafard ; car pour les Celtes , Velches , ou Gaulois , ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens , ne favaient alors eux & leurs bardes (a) ni lire , ni écrire.

Mais inférer delà que les Gaulois ou Celtes , conquis depuis par quelques légions de *César* , & ensuite par une horde de Goths , & puis par une horde de Bourguignons , & enfin par une horde de Sicambre sous un *Clodivic* , avaient auparavant subjugué la terre entière , & donné leurs noms & leurs loix à l'Asie , cela me paraît bien fort ; la chose n'est pas mathématiquement impossible ; & si elle est *démontrée* , je me rends : il ferait fort incivil de refuser aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

## SECTION SECONDE.

### *De l'antiquité des usages.*

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous , de nous ou des Egyptiens , ou des Syriens , ou des autres peuples ? Que signifiait notre gui de chêne ? qui le premier a consacré un chat ? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première , sous des rameaux d'arbres , à l'honneur des dieux ? Qui la première a fait des processions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions ? Qui promena un Priape par les rues , & en plaça aux portes en guise de marteaux ? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre , le lendemain de ses noces ?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune : s'étaient-elles donné le mot ? Non , pas

(a) Bardes , bardi , *recitantes carmina bardi* ; c'étaient les poètes , les philosophes des Velches.

plus que pour se réjouir à la naissance de son fils , & de pleurer , ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aisé de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes , qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens , ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples ; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées , & pour brûler quelques brins de bois résineux , quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence , les usages que la nature n'enseigne point , en quel lieu , quand , où , pourquoi les a-t-on inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même-tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien , de couper à son fils un bout du prépuce ; ni qu'un Chinois & un Persan , aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même-tems , dans différentes contrées , l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses ou ridicules , ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller , pour découvrir , si on peut , le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment savoir si *Jéhud* en Phénicie , fut l'inventeur des sacrifices de sang humain en immolant son fils ?

Comment s'affurer que *Lycaon* mangea le premier de

la chair humaine , quand on ne fait pas qui s'avisa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empercurs de la Chine , qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. ( Voyez *Agriculture*. ) La seconde est celle des Thesmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice ; montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires ; joindre le frein des loix à l'art qui est la source de toutes les richesses , rien n'est plus sage , plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout , comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre , qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes , parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains ; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems ; il avait quatre ailes : le tems va vite. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs disaient , qu'il avait dévoré son père , & qu'il dévorait ses enfans ; il n'y a point d'allégorie plus sensible ; le tems dévore le passé & le présent , & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications d'une fête si universelle , si gaie , & si connue ! A bien examiner l'antiquité , je ne vois pas une fête annuelle triste ; ou du moins , si elles commencent par des lamentations , elles finissent par danser , rire & boire. Si on pleure *Adoni* , ou *Adonai* , que nous nommons *Adonis* , il ressuscite bientôt , & on se réjouit. Il en est

est de même aux fêtes d'*Isis* , d'*Osiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proserpine*. On célébrait avec gaieté la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai, qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.

### SECTION TROISIÈME.

#### *Fêtes instituées sur des chimères.*

Je ne fais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scholiastes qui vous disent magistralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros ; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perfée*, donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt, donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh ! que deviendra donc la savante antiquité qui  
*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle est , un tems inconnu , un tems perdu , un tems d'allégories & de mensonges , un tems méprisé par les sages , & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans *le vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avoit partout des jours de pénitence , des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appellèrent jamais d'un mot qui répondît à celui des fêtes. Toute fête étoit consacrée au divertissement ; & cela est si vrai , que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres ; on ne dansait pas le *branle* de Grecs en enterrant , ou en portant au bûcher son fils & sa fille ; c'étoit une cérémonie publique , mais certainement ce n'étoit pas une fête.

#### SECTION QUATRIÈME.

*De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.*

Des gens ingénieux & profonds , des creuseurs d'antiquités , qui sauraient comment la terre étoit faite il y a cent mille ans , si le génie pouvait le savoir , on prétendu que les hommes réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre , encor effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avoit essuyées , perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête*, disent-ils , *fut un jour d'horreur , institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avoient été détruits par les feux échappés des volcans , par des rochers tombés des montagnes , par l'irruption des mers , par les dents & les griffes des bêtes sauvages , par la famine , la peste & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St. Barthelemi duraient encor. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni* ; on imprima dans Paris, *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois , que le sultan qui règne à Constantinople , a fait danser ses châtés & ses odaliques dans des salons teints du sang de ses frères & de ses vifirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers ? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs , quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette en vertu d'un papier , signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu* ; quand un lieutenant-général des armées , un étranger qui avait versé son sang pour l'état , condamné par les cris de ses ennemis acharnés , allait sur l'échaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans , plein de candeur , de courage & de modestie , mais très-imprudent , était conduit aux plus affreux des supplices ? On chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme , ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems , par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil , & les alouettes des plumes.

## SECTION CINQUIÈME.

*De l'origine des arts.*

Quoi ! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de *Thot*, de *Zerduft*, de *Santhoniaton*, des premiers bracmanes : & nous ignorons qui a inventé la navette ! le premier tisserand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été sans doute des grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve, ne fit point de galères : ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

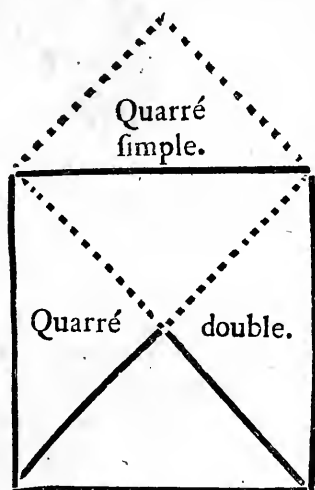
Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il fallut que *Pithagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre, qui fût parfaitement juste. (a) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un carré qui était juste le double des carrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. (b) C'est ce fameux théorème qu'il avoit rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs avoir été connu long-tems auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avoit long-tems qu'avant *Platon* les Grecs avoient su doubler le carré par cette seule figure géométrique.

(a) Voyez *Vitruve*. Liv. IX. } prit & des mœurs des nations.

(b) *Histoire générale de l'es-* } Tome I.





*Archytas & Eratosthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube , ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire , & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de supputer au juste combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista long-tems avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre , & correspondant juste aux quatre points cardinaux , font voir assez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial ; & cependant il est prouvé que l'Egypte étoit un pays tout nouveau.

Sans la philosophie , nous ne serions guère au-dessus des animaux qui se creusent des habitations , qui en élèvent , qui s'y préparent leur nourriture , qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures , & qui ont par dessus nous le bonheur de naître vêtus.

*Vitruve* qui avait voyagé en Gaule & en Espagne, dit qu'encor de son tems les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardau de chêne; & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel étoit le tems de *Vitruve*? Celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avoient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuse Marseille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre grasse pêtrie avec de la paille.

Il nous instruit que les Phrygiens se creusaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la fosse, & les assemblaient en pointes; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins sont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troie bâtie par les dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

*Apparet domus intus, atque atria lingua patefcunt.  
Apparent Priami & veterum penetralia regum.*

Mais aussi le peuple n'est pas logé comme les rois: on voit des huttes près du Vatican & de Versailles.

De plus, l'industrie tombe & se relève chez les peuples par mille révolutions.

*Et campos ubi Troja fuit.*

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui une trirème; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut d'une seule pièce; mais nos méridiens sont plus justes.

Le bissus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le bissus.

Le capitole était admirable ; l'église St. Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis , dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée* ; & il n'est point de tableau présenté dans Paris au fallon d'Apollon , qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum. ( Voyez *Anciens & Modernes.* )

## ANTITRINITAIRES.

**C**E sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent JÉSUS comme sauveur & médiateur ; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison , que ce qu'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine dont la seconde est engendrée par la première , & la troisième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise , & auquel on ne puisse , sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte , donner un sens plus clair , plus naturel , plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que soutenir , comme font leurs adversaires , qu'il y a plusieurs personnes distinctes dans l'essence divine ,

*Quest. Tom. I.*

& que ce n'est pas l'éternel qui est le seul vrai DIEU , mais qu'il y faut joindre le fils & le St. Esprit , c'est introduire dans l'église de JESUS-CHRIST , l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse ; puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un DIEU & que néanmoins il y a trois *personnes* , chacune desquelles est véritablement DIEU.

Que cette distinction , un en essence & trois en personnes , n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle est manifestement fautive , puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes* , & de *personnes* que d'*essences*.

Que les trois *personnes* de la *trinité* sont ou trois substances différentes , ou des accidens de l'essence divine , ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois Dieux.

Que dans le second on fait DIEU composé d'accidens , on adore des accidens , & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième , c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine , ni des accidens de cette essence , on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés , aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en DIEU , sans diviser sa substance & par conséquent sans la multiplier.

Que *Saint Augustin* lui-même , après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux à été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui en effet est très-singulier. « Quand on demande, dit-il, ce que » c'est que les *trois*, le langage des hommes se trouve » court, & l'on manque de termes pour les exprimer : » on a pourtant dit *trois personnes*, non pas pour dire » quelque chose ; mais parce qu'il faut parler & ne pas » demeurer muet. » *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur*, de trinit. LUC. V. CHAP. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St. Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante ; puisqu'elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhensibles qui sont entre les trois *personnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir delà que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à savoir, s'il y a en DIEU trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique* & *personnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui étant absolument vuides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement

que des notions fausses , vagues , obscures & incomplètes.

( *Tiré en grande partie de l'article Unitaires de l'Encyclopédie.* )

Ajoutons à cet article ce que dit *Dom Calmet* dans sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'évangéliste , *il y en a trois qui donnent témoignage en terre , l'esprit , l'eau & le sang , & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel , le père , le verbe & l'esprit , & ces trois sont un.* Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne , & il serait en effet bien étrange que *St. Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre , & n'en eût pas dit un seul mot dans son évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques , ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les antitrinitaires , si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles , on ne fait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons - nous à croire & à souhaiter qu'ils croient. ( Voyez *Trinité.* )



## ANTROPOMORPHITES.

C'Est, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient *Ifis* & *Osiris*; on sculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les musulmans, ne peignirent que DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Etre. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin; & si *Salomon* mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit sculpter à Tyr: mais tous les Juifs ont parlé d'un Dieu comme d'un homme.

Dans l'Alcoran même, DIEU est toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII, un trône qui est au-dessus des eaux. il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois signifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU soit déclaré dans l'Alcoran, *non-engendreur*, & *non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

Les Juifs, quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, semblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au

serpent, il se fait entendre à *Moïse* dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne ; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

On l'a toujours peint avec une grande barbe dans l'église grecque & dans la latine.

Voyez à l'article *Emblème* les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*.

## ANTROPOPHAGES.

ON lit dans *l'Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations*, ce passage singulier.

« *Herrera* nous assure que les Mexicains mangeaient » les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous , » que les brasiens, les Caraïbes, les Iroquois, les » Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les » captifs faits à la guerre ; & ils ne regardent pas ce » fait comme un usage de quelques particuliers, mais » comme un usage de nation. Tant d'autres anciens & » modernes ont parlé d'antropophages, qu'il est difficile » de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés » du Mississipi à Fontainebleau ; il y avait parmi eux » une femme de couleur cendrée comme ses compagnons, je lui demandai par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair » humaine ? Elle me répondit, qu'oui très froidement & » comme à une question ordinaire. Cette atrocité si » révoltante pour notre nature, est pourtant bien moins » cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de » donner la mort, & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'é-



» taient les Brasiiliens & les Canadiens, des insulaires  
 » comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une sub-  
 » sistance assurée, ont pu devenir quelquefois antro-  
 » pophages. La famine & la vengeance les ont accou-  
 » tumés à cette nourriture : & quand nous voyons  
 » dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris  
 » dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*,  
 » & le peuple de la Haye manger le cœur du grand-  
 » pensionnaire de *Witt*, nous ne devons pas être fur-  
 » pris qu'une horreur chez nous passagère, ait duré  
 » chez les sauvages. »

Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Le prophète *Ezéchiel*, suivant quelques commentateurs, (a) promet aux Hébreux, de la part de DIEU (b) que s'ils se défendent bien

(a) *Ezéchiel*, c. XXXIX.

(b) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers. (car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le sont pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux.) Ils disent, qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue.

« Dis à tout ce qui court, à  
 » tous les oiseaux, à toutes  
 » les bêtes des champs : assem-  
 » blez-vous, hâtez-vous, cou-  
 » rez à la victime que je vous  
 » immole, afin que vous man-  
 » giez la chair & que vous bu-  
 » viez le sang. Vous mange-  
 » rez la chair des forts, vous  
 » boirez le sang des princes de  
 » la terre & des bœufs, & des

» agneaux, & des boucs, & des  
 » taureaux, & des volailles, &  
 » de tous les gras. »

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. « Vous vous  
 » rassasierez sur ma table du  
 » cheval & du fort cavalier, &  
 » de tous les guerriers, dit le  
 » Seigneur, & je mettrai ma  
 » gloire dans les nations, &c. »

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

contre le roi de Perse, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier*.

*Marco Paolo* ou *Marc Paul*, dit que de son tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, de mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Casas* évêque de Chiapa, dit, que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier* assure qu'il n'a jamais rencontré d'antrophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *Table*. Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'écriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puissante

pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18; & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

*Americ Vespuce* dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-tems.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvenal* dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius* ; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombos ; on se battit, & un Ombian étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os ; mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu ; & qui était un homme très véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient antropophages ; puis qu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf* (a).

*Charlevoix* parle, dans un autre endroit, de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans

(a) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hist. de *Charlevoix*, Tome I. pag. 327 & suivantes.

plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécration coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte écriture , que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéissent pas à leurs loix. Il est dit aux Juifs ; (a) « que non seulement ils auront la galle, que leurs femmes s'abandonneront à d'autres, mais qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils dans l'angoisse & la dévastation ; qu'ils se disputeront leurs enfans pour s'en nourrir ; que le mari ne voudra pas donner à sa femme un morceau de son fils, parce qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour lui. »

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent, que le Deuteronomie ne fut composé qu'après le siège mis devant Samarie par *Benadad* ; siège pendant lequel il est dit au quatrième livre des rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deuteronomie que comme un livre écrit après ce siège de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent, qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des rois. » Il y est dit (b) que le roi » d'Israël, en passant par le mur de Samarie, une femme » lui dit : *Sauvez-moi, Seigneur roi* ; il lui répondit : » *Ton DIEU ne te sauvera pas ; comment pourrais-je te sauver ? serait-ce de l'aire ou du pressoir ?* Et le roi ajouta : » *que veux-tu ?* & elle répondit : *O roi ; voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé : je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.* »

Ces

(a) Deuteronomie, ch. XXVIII, v. 52.

(b) Ch. VI. v. 26 & suiv.

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable, que le roi *Benadad*, assiégeant Samarie, le roi *Joram* ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siège de Samarie, comme il est prédit expressément dans le deuteronomie.

La même chose arriva au siège de Jérusalem par *Nabucodonosor* ( *a* ) ; elle est encore prédite par *Ezéchiel* ( *b* ).

*Jérémie* s'écrie dans ses lamentations ( *c* ) ; *Quoi donc, les femmes mangeront - elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit ( *d* ) : *les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore tirer ces paroles de *Baruch* ; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie ; ( *e* ) enfin on connaît l'histoire rapportée dans *Joseph* de cette femme, qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St. Jude*, dit, que les géants nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers antropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St. Clément*, *St. Pierre*, qu'on fait parler, dit, que les enfans de

( *a* ) Liv. IV. des rois, ch. XXV. v. 3.

( *b* ) Ezéch. c, V. v. 10.

( *c* ) Lament. ch. II. v. 20.

( *d* ) Ch. IV. v. 10.

( *e* ) Liv. VII. ch. VIII.

ces mêmes géants s'abreuverent de sang humain , & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta , ajoute l'auteur , des maladies jusqu'alors inconnues ; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre ; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des antropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à *St. Pierre* , dans l'homélie de *St. Clément* , a un rapport sensible à la fable de *Lycaon* , qui est une des plus anciennes de la Grèce ; & qu'on retrouve dans le premier livre des *métamorphoses d'Ovide*.

La relation des Indes & de la Chine , faite au huitième siècle , par deux Arabes , & traduite par l'abbé *Renaudot* , n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen , il s'en faut beaucoup ; mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent , surtout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs , qui ont mérité quelque croyance. Ils assurent que dans la mer des Indes , il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles , *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi* , ainsi que la *bibliothèque orientale d'Herbelot*.

*Marc Paul* qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes , dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette* , qui a voyagé depuis dans ces mers , confirme ce témoignage : *los europeos que cogen , es constante que vivos se los van comiendo*.

*Texeira* prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine , & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute , qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas. *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno giudicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares : *Qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant, il faut bien observer que le huitième siècle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent partout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules César* (a). Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand

(a) *Bell. Gal. Liv. VII.*

conseil , où l'un des chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre , pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; *Critognat*, dans sa harangue, dit, que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture, dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Brésil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre ; mais lisez ce qu'il ajoute. ( *a* ) *Où est plus la barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu , & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux , comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens ; & qui pis est , sous prétexte de piété & de religion. Quelles cérémonies pour un philosophe tel que Montagne ! Si Anacréon & Tibulle étaient nés Iroquois , ils auraient donc mangé des hommes ? .... Hélas !*

#### SECTION SECONDE.

Eh bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Zélande est une isle plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encor les uns les autres. D'où provient cette race ? supposé qu'elle existe. Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours ou des loups ? Quelle distance des *Marc-Aurèles*, des *Epiclètes* aux antropophages de la nouvelle Zélande ! cependant, ce sont les mêmes organes ; les mêmes hommes ! J'ai déjà

( *a* ) Liv. I. ch. XXX.



parlé de cette propriété de la race humaine; il est bon d'en dire encor un mot.

Voici les propres paroles de St. Jérôme dans une de ses lettres , *Quid loquar de cæteris nationibus cum ipse adolescentulus in Galliâ viderim scotos gentem britannicam humanis vesci carnibus & cum per sylvas porcorum greges pecudumque reperiant , tamen pastorum nates , & fæminarum papillas solere abscindere , & has solas ciborum delicias arbitrari.*

Que vous dirai-je des autres nations ! puisque moi-même étant encor jeune , j'ai vu des Ecoffais dans les Gaules qui , pouvant se nourrir de porcs & d'autres animaux dans les forêts , aimaient mieux couper les fesses des jeunes garçons , & les tetons des jeunes filles. C'étaient pour eux les mets les plus friands.

*Peloutier* qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes , n'a pas manqué de contredire *St. Jérôme* , & de lui foutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-sérieusement ; il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un père de l'église sur ce qu'il a entendu dire , mais sur ce qu'il a vu de ses yeux , cela est bien fort. Quoi qu'il en soit , le plus sûr est de se défier de tout , & de ce qu'on a vu soi-même.

Encor un mot sur l'antropophagerie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes gens , ces paroles ou à peu près.

Du tems de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles , faites avec de la graisse d'Anglais. Au bout de quelque tems , un de ses chalans se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. Monsieur , lui dit-elle , c'est que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable , ou ceux qui assassinaient des Anglais , ou la pauvre femme qui faisait de la chandelle avec leur suif ? Je demande encor

quel est le plus grand crime , ou de faire cuire un Anglais pour son dîner , ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper ? Le grand mal , ce me semble , est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle , un honnête-homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

## APOCALYPSE.

### SECTION PREMIÈRE.

**J**ustin le martyr ; qui écrivait vers l'an 270 de notre ère , est le premier qui ait parlé de l'apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'évangéliste , dans son dialogue avec *Triphon* , ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il , *parmi nous un certain personnage nommé Jean , l'un des douze apôtres de JESUS ; il a prédit que les fideles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçue parmi les chrétiens , que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire chez *Virgile* , étaient exercées pendant ce même espace de tems , & *mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes , en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur , sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades , c'est-à-dire , cinq cents lieues , de façon que les maisons

devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin , c'est ce que dit l'apocalypse au chap. 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'apocalypse à *St. Jean* , quelques personnes ont refusé son témoignage , attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* , il dit que selon le récit des apôtres , JESUS-CHRIST en descendant du Jourdain , fit bouillir les eaux de ce fleuve , & les enflamma , ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *St. Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles ; de plus , il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons , semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

*Saint Irénée* qui vient après , & qui croyait aussi le règne de mille ans , dit qu'il a appris d'un vieillard , que *St. Jean* avait fait l'apocalypse. Mais on a reproché à *St. Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles , parce qu'il n'y a que quatre parties du monde , & quatre vents cardinaux , & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre , vaut bien celle dont *Justin* a vu.

*Clément* d'Alexandrie ne parle dans ses *ecclésiastes* , que d'une apocalypse de *St. Pierre* dont on faisait très-grand cas. *Tertullien* , l'un des grands partisans du règne de mille ans , non-seulement assure que *St. Jean* a prédit cette résurrection , & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem , mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air , que tous les chrétiens de la Palestine , & même les payens ,

l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit : mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

*Origène*, dans sa préface sur l'évangile de *St. Jean*, & dans ses homélies, cite les oracles de l'apocalypse, mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant *St. Denis* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par *Eusèbe*, que presque tous les docteurs rejettaient l'apocalypse ; comme un livre destitué de raison ; que ce livre n'a point été composé par *St. Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne comptait point l'apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une église à qui l'apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle ; & que l'évêque d'Ephèse qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de *St. Jean*, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que *St. Jean* se remuait toujours dans sa fosse ; & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que *St. Jean* n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leurs opinions. *Sulpice-Sévère*, dans son histoire sacrée liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'église a décidé que l'apocalypse est incontestablement de *St. Jean* ; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les pro-

phéties contenues dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de Grande - Bretagne ; les luthériens les troubles d'Ailemagne ; les réformés de France le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis* : ils ont tous également raison. *Bossuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'apocalypse ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

## SECTION SECONDE.

Ajoutons à l'article *apocalypse*, que deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'apocalypse dans le dix - septième siècle. l'un est *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; l'autre est *Bossuet*, à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; &, comme on l'a déjà dit, le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'apocalypse en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait des merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon, & il fallait pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

*Bossuet* trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en faisant un acrostiche de son nom ; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de St. Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la

*Quest. Tom. I.*

bête , est le pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV.* Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterte *Gaillaume* ; il n'est pas aisé de les accorder tous.

Il y a des vives disputes , concernant les étoiles qui tombèrent du ciel sur la terre , & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'apocalypse , lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par là : & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset , « *J'entendis une voix dans le ciel , comme la voix des grandes eaux , & comme la voix d'un grand tonnerre ; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes.* » Il est clair qu'il valait mieux respecter l'apocalypse que la commenter.

Le *Camus* évêque du *Belley* fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines , qu'un moine défroqué abrégéa ; il fut intitulé *apocalypse* , parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale : *apocalypse* de *Méliton* , parce que *Méliton* évêque de Sardes au second siècle avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'apocalypse de *St. Jean* ; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur ; *Vous êtes un faussaire , un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du *Belley* suppute dans son apocalypse ou révélation , qu'il y avait de son tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendiants , qui vivaient aux dépens des peuples sans rendre le moindre service , sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cent mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé. Mais

il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats.

Que parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sûreté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, (a) pourvu qu'on aime l'ordre de St. François.

Que les moines ressemblent aux singes : (b) plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

(c) Que le nom de *moine* est devenu si infame & si exécrationnable, qu'il est regardé par les moines mêmes comme une sale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, un ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(d) « Représentez-vous un couvent de l'Escorial, » ou du mont Cassin, où les cénobites ont toutes » sortes de commodités nécessaires, utiles, délectables, superflues, surabondantes, puisqu'ils ont les » cent cinquante mille, les quatre cent mille, les » cinq cent mille écus de rente ; & jugez si monsieur » l'abbé a de quoi laisser dormir la méridienne à ceux » qui voudront.

» D'un autre côté représentez-vous un artisan, un » laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras, » chargé d'une grosse famille, travaillant tous les jours » en toute saison, comme un esclave, pour la nourrir » du pain de douleur, & de l'eau des larmes ; & puis » faites comparaison de la prééminence de l'une ou de » l'autre condition en fait de pauvreté. »

(a) Page 89.

(b) Page 105.

(c) Page 101.

(d) Pages 160 & 161.

Voilà un passage de l'*apocalypse épiscopal* , qui n'a pas besoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs , qui labourent , sèment & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictions ont donné beaucoup de bons ouvrages , que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St. François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.





## A P O C R Y P H E ,

DU MOT GREC QUI SIGNIFIE CACHÉ.

**O**N remarque très bien , dans le dictionnaire encyclopédique , que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées , parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes , parce qu'elles étaient cachées aux nations , & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations , avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées* , c'est une vérité reconnue. *Joseph* l'avoue ( *a* ) dans la réponse qu'il fit à *Appion* , après la mort d'*Appion* ; & son aveu n'en a pas moins de poids , quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire , ( *b* ) que les livres juifs étant tous divins , nul historien , nul poète étranger n'en avait osé jamais parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les loix juives , il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire , DIEU le rendit fou pendant trente jours ; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines , & les faire connaître aux profanes , il en demanda pardon à DIEU , qui le remit dans son bon sens.

*Joseph* , au même endroit , rapporte encor qu'un poète nommé *Théodecte* , ayant dit un mot des Juifs , dans ses tragédies , devint aveugle , & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

( *a* ) Liv. I. ch. IV.( *b* ) Liv. XII. ch. II.

Quant au peuple juif , il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines écritures , puisqu'il est dit dans le quatrième livre des rois ( *a* ) & dans le deuxième des Paralipomènes ( *b* ) , que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas , & qu'on en trouva par hasard un seul exemplaire dans un coffre , chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus , qui furent dispersées par *Salmanasar* , n'ont jamais reparu , & leurs livres , s'ils en avaient , ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone , & qui revinrent au bout de soixante & dix ans , n'avaient plus leurs livres ; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux , puisque *Esdra*s fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone , c'est-à-dire , cachés , inconnus au peuple , ils étaient toujours sacrés ; ils portaient le sceau de la divinité ; ils étaient , comme tout le monde en convient , le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune croyance , tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques & les protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens , & à rejeter :

*La prière de Manassé , roi de Juda* , qui se trouve dans le quatrième livre des rois.

*Les troisième & quatrième livres des Machabées.*

*Le quatrième livre d'Esdra*s , quoiqu'ils soient incontestablement écrits par des Juifs ; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de DIEU , ainsi que les autres Juifs.

Les autres livres juifs , rejetés par les seuls protes-

( *a* ) Ch. XXII. v. 8.

( *b* ) Ch. XXXIV. v. 14.

tans , & regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même , font

*La Sagesse* , quoiqu'elle soit écrite du même style que les proverbes.

*L'Ecclésiastique* ; quoique ce soit encor le même style.

*Les deux premiers livres des Machabées* , quoiqu'ils soient écrits par un Juif ; mais ils ne croient pas que ce Juif ait été inspiré de DIEU.

*Tobie* , quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père , & l'autre par *Tobie* fils , & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre , laquelle dit , que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans , & que ses enfans l'enterrent gaiment.

Le même *Calmet* , à la fin de sa préface , s'exprime ainsi ( *a* ) : « ni cette histoire en elle-même , ni la manière dont elle est racontée , ne portent en aucune » manière le caractère de fable ou de fiction. S'il » fallait rejeter toutes les histoires de l'écriture où il » paraît du merveilleux & de l'extraordinaire , ( *b* ) où » serait le livre sacré que l'on pourrait conserver ? »

*Judith* , quoique *Luther* lui-même déclare que « ce » livre est beau , bon , saint , utile , & que c'est le » discours d'un saint poète & d'un prophète animé du » du St. Esprit , qui nous instruit , &c. »

Il est difficile à la vérité de savoir en quel tems se passa l'aventure de *Judith* , & où était situé la ville de Bethulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith* ; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente , il n'y a plus à disputer.

*Baruch* , quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophètes.

( *a* ) Préface de *Tobie*.

( *b* ) *Luther* dans la préface allemande du liv. de *Judith*. ( . )

*Esther.* Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix ; mais ils admettent tout le reste du livre , encor que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuerus* , personnage principal de cette histoire.

*Daniel.* Les protestans en retranchent l'aventure de *Susanne* , & des petits enfans dans la fournaise ; mais ils conservent le songe de *Nabucodonosor* & son habitation avec les bêtes.

#### DE LA VIE DE MOÏSE , LIVRE APOCRYPHE DE LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ.

L'ancien livre qui contient la vie & la mort de *Moïse* , paraît écrit du tems de la captivité de *Babylone*. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les *Caldéens* & les *Perfes* donnaient aux anges ( a ).

C'est-là qu'on voit les noms des *Zinguiel* , *Samaël* , *Tsakon* , *Lakah* , & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs vies de *Moïse* très-anciennes , & d'autres livres indépendamment du pentateuque. Il y était appelé *Moni* , & non pas *Moïse* ; & on prétend que *mo* signifiait de l'eau , & *ni* la particule *de*. On le nomma aussi du nom général *Melk* ; on lui donna ceux de *Joakim* , *Adamosi* , *Tehtmosi* , & surtout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le savant *Gilbert Gaumin* , qui possédait

( a ) Voyez *Ange*.

fédait la langue parfaitement , les traduisit en latin vers l'an 1635. Ils furent imprimés ensuite & dédiés au cardinal de *Bérulle*. Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabinisme, le goût du merveilleux , l'imagination orientale, ne se déployèrent avec plus d'excès.

#### FRAGMENT DE LA VIE DE MOYSE.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses *shotim*, ses sages. L'un des sages lui dit : *O roi ! cet enfant est un Juif, qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.*

Ce conseil plut à *Pharaon*, il fit venir les sages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les suives accoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed*, sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israélites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant ce fut *Moyse*  
*Quest. sur l'Encycl. Tome I.* V

( qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère ). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant , le fit nourrir , & l'adopta pour son fils , quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après , son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin , sa femme était à sa droite , sa fille était à sa gauche avec le petit *Moyse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien , eunuque du roi , se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà , dit-il , cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moyse* lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon , & qui lui dit ; Seigneur , il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encor l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis , c'est signe qu'il y entend finesse , & alors il faut le tuer.

Aussi-tôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moyse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel* par un léger de main , glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moyse* mit le charbon dans sa bouche , & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler

*Moyse* avait quinze ans & étoit favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui , de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moyse* tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on cou-

pât la tête à *Moyse*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur le champ le cou de *Moyse* en colonne de marbre ; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduisit *Moyse* hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de *Mécane* roi d'Éthiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécane* le fit son général d'armée, & après la mort de *Mécane*, *Moyse* fut élu roi & épousa la veuve. Mais *Moyse* honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Éthiopie, se plaignit de ce que *Moyse* ne lui faisait rien, & conclut à le chasser & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

*Moyse* s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait *Moyse* entre les mains du pharaon d'Égypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moyse* engraisa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moyse*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille ; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent, aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. *Moyse* qui n'avait que soixante & dix-sept ans l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU , qui se nommait auparavant *Sadaï* , & qui alors s'appellait *Jéhova* , dans un buisson , qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent chemin faisant un ange qu'on ne nomme pas , qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite , il la traita de putain & le petit *Gerson* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

*Aaron* & *Moyse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi , voyant venir les deux frères , lâcha sur eux les deux lions ; mais *Moyse* les toucha de sa verge , & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moyse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu près comme elles sont rapportées dans l'exode. Il ajoute seulement que *Moyse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée , & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions , des loups , des ours , des tigres , qui entraient dans toutes les maisons , quoique les portes fussent fermées aux verroux , & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point , selon cet auteur , les Juifs qui s'enfuirent par la mer rouge , ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui , les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens , excepté le roi , furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie , demanda pardon à DIEU. *Michael* & *Gabriel* furent envoyés vers



lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

#### DE LA MORT DE MOYSE.

DIEU avait déclaré aux peuples d'Israël , qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eut retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moyse* le trouva , & le porta sur ses épaules en traversant la mer rouge. DIEU lui dit , qu'il se souviendrait de cette bonne action , & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moyse* eut passé six-vingts ans , DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir , & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée , il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moyse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant , méchante bête , dit le bon ange au mauvais , *Moyse* va mourir , mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées : DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa , *Michaël* aussi. Dieu refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres ; c'est moi , dit-il qui ai été autrefois son précepteur , je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël* , eh bien , méchant , prends donc son ame. *Samaël* plein de joie , tire son épée & court sur *Moyse*. Le mourant se lève en colère , les yeux étincelans ; Comment , coquin , lui dit *Moyse* , oserais-tu bien me tuer , moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer rouge en douze ; qui ai vaincu deux rois si grands que du tems du

déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t'en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encor quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moyse*; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St. Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moyse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St. Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moyse*, est encor une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

*Moyse*. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

*Dieu*. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

*Moyse*. Que du moins on m'y porte après ma mort.

*Dieu*. Ni mort ni vif.

*Moyse*. Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché & vous ne me pardonnez pas.

*Dieu*. Tu ne fais ce que tu dis, tu as commis six péchés. ... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

*Moyse*. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moyse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moyse*, tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Ga-*

*briel*, *Zinguiel* & *Samaël*. DIEU promet à *Moyse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

#### LIVRES APOCRYPHES DE LA NOUVELLE LOI.

I. Cinquante évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & des légères notices.

Le voyageur *Tournefort* envoyé par *Louis XIV.* en *Asie*, nous apprend que les *Georgiens* ont conservé l'évangile de l'enfance, qui leur a été probablement communiqué par les *Arméniens*. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les *actes des apôtres* ces mots que prononce *St. Paul* : (a) *il faut se souvenir des paroles du Seigneur JESUS : car lui-même a dit, il vaut mieux donner que recevoir.*

*St. Barnabé*, ou plutôt *St. Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épître catholique : (b) *Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.*

(c) *St. Clement*, dans sa seconde épître aux *Corinthiens*, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein & que vous ne suiviez pas mes commandemens*, (d) *je vous*

(a) Chap. XX. v. 25.

(b) N°. 4 & 7.

(c) N°. 4.

(d) N°. 8.

*rejeterai & je vous dirai , retirez-vous de moi , je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaste , & le cachet immaculé , afin que vous receviez la vie éternelle.*

Dans les *Constitutions apostoliques* , qui sont du second siècle , on trouve ces mots : JESUS-CHRIST a dit : *soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles , dont aucune n'est tirée des quatre évangiles reconnus dans l'église pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux , évangile traduit par *St. Jérôme* , & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

*St. Clément* le romain , dit dans sa seconde épître : *Le Seigneur étant interrogé , quand viendrait son règne , répondit , quand deux feront un , quand ce qui est dehors sera dedans , quand le mâle sera femelle , & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens , & le texte est rapporté tout entier par *St. Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien , & *St. Clément* lui-même ? Les paroles qu'ils citent sont injurieuses à JESUS-CHRIST ; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera , *quand deux feront un , quand le mâle sera femelle* , c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons la semaine des trois jeudis ; les calendes grecques : un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *actes des apôtres* (a) apocryphes , *St. Epiphane* les cite. C'est dans ces actes qu'il est rapporté que *St. Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre ; & qu'il se fit Juif pour épouser la fille

(a) Ch. XXX. §. 16.

de *Gamaliel*; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de *JESUS*. C'est un blasphème contre *St. Paul*.

DES AUTRES LIVRES APOCRYPHES DU PREMIER  
ET DU SECOND SIECLES.

I. *Livre d'Enoch septième homme après Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fideles, conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre étoit de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange* (a).

II. *Les actes de Ste. Thècle & de St. Paul*, écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à *St. Paul*. C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St. Paul* déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum; supercillis junctis, naso aquilino, plenum gratiâ* DE I.

Quoique cette histoire ait été recommandée par *St. Grégoire de Nazianze*, par *St. Ambroise* & par *St. Jean Chrysostome* &c., elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'église.

III. *La prédication de Pierre*. Cet écrit est aussi appelé l'évangile, la révélation de *Pierre*. *St. Clément d'Alexandrie* en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il étoit d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV. *Les actes de Pierre*, ouvrage non moins supposé.

(a) Il y a encor un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'*Ethiopie*, que *Peirese*, conseiller au parlement de Pro-

vence, fit venir à très-grands frais; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en *Ethiopie*?

V. *Le testament des douze patriarches.* On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrétien des premiers tems ; car il est dit dans le *testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie , *bellatores , avari , scribæ iniqui , impudici , puerorum corruptores & pecorum.* Qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce ; que les cieux s'ouvriront ; que la gloire du Très-Haut , & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élèvera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

VI. *La lettre d'Abgare*, prétendu roi d'Edeffe , à JESUS-CHRIST , & *la réponse de JESUS-CHRIST au roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du tems de Tibère , un *Toparque* d'Edeffe , qui avait passé du service des Perses à celui des romains : mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII. *Les actes de Pilate , les lettres de Pilate à Tibère sur la mort de JESUS-CHRIST. La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII. *Les actes de Pierre & de Paul*, où l'on voit l'histoire de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias , Marcel & Egésippe* ont tous trois écrit cette histoire. *St. Pierre* dispute d'abord avec *Simon* , à qui ressuscitera un parent de l'empereur *Néron* , qui venait de mourir ; *Simon* le ressuscite à moitié & *St. Pierre* achève la résurrection. *Simon* vole ensuite dans l'air , & *St. Pierre* le fait tomber ; & le magicien se casse les jambes. L'empereur *Néron* irrité de la mort de son magicien , fait crucifier *St. Pierre* , la tête en bas , & fait couper la tête à *St. Paul* qui était du parti de *St. Pierre*.

IX. *Les gestes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations.* Dans ce livre , on fait demeurer *St. Paul* à Rome deux ans après la mort de *St. Pierre*. L'auteur

dit, que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu de sang, & que *Lucina* femme dévote le fit enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X. *Les gestes du bienheureux apôtre André*. L'auteur raconte que *St. André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Softrate*, de la ville d'Amassée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André*; « Je suis » si beau, que ma mère a conçu pour moi de la passion; j'ai eu horreur pour ce crime exécration, & j'ai » pris la fuite; ma mère en fureur m'accuse auprès » du proconsul de la province, de l'avoir voulu violer. » Je ne puis rien répondre; car j'aimerais mieux mourir que d'accuser ma mère. » Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. *St. André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mère ne se déconcerta point; elle accusa *St. André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconsul aussitôt ordonne qu'on jette *St. André* dans la rivière; mais l'apôtre ayant prié DIEU, il se fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St. André* à Patras.

XI. *Les gestes de St. Jacques le majeur*. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérusalem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

XII. *Les gestes de St. Jean l'évangéliste*. L'auteur raconte qu'à Ephèse dont *St. Jean* était évêque, *Drusilla* convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même.

de condescendre à sa passion. *Drusilla*, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque* informé de sa perte, fut encor plus furieux d'amour; il gagna par argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court, il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écria, « Ce que » tu n'as pas voulu m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte. » Et dans l'excès horrible de sa démente, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St. Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St. Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond, qu'un ange lui était apparu, & lui avait dit: « Il fallait que » tu mourusse pour revivre chrétien. » Il demanda aussi-tôt le baptême, & pria *St. Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci qui était un payen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St. Jean* dit, qu'un mauvais arbre portait toujours de mauvais fruits.

*Aristodème* grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir; il dit à *St. Jean*: « permettez que je vous empoisonne, & » si vous n'en mourez pas, je me convertirai. » L'apôtre accepte la proposition: mais il voulut qu'au-paravant *Aristodème* empoisonnât deux Ephésiens condamnés à mort; *Aristodème* aussi-tôt leur présenta le poison; ils expirèrent sur le champ. *St. Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts; & le grand-prêtre se convertit.



*St. Jean* ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans JESUS-CHRIST lui apparut , & lui dit : « il est » tems que tu viennes à mon festin avec tes frères. » Et bientôt après , l'apôtre s'endormit en paix.

XIII. *L'histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères.* Ces apôtres vont en Perse , y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St. André*.

XIV. *Les gestes de St. Matthieu apôtre & évangéliste.* *St. Matthieu* va en Ethiopie , dans la grande ville de Nadaver : il y ressuscite le fils de la reine Candace , & il y fonde des églises chrétiennes.

XV. *Les gestes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde.* *Barthelemi* va d'abord dans le temple d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles & guérissait toutes les maladies ; *Barthelemi* la fait taire , & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui ; le demon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *St. Barthelemi* sacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI. *Les gestes du bienheureux Thomas, apôtre de l'Inde.* *St. Thomas* entre dans l'Inde par un autre chemin , & y fait beaucoup plus de miracles que *St. Barthelemi* ; il est enfin martyrisé , & apparaît à *Xiphoro* , & à *Sufani*.

XVII. *Les gestes du bienheureux Philippe.* Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire sacrifier à *Mars* ; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres ; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On ne sait quelle est cette ville ; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être écrites par *Abdias* évêque de Babylone , & sont traduites par *Jules Africain*.

XVIII. A cet abus des saintes écritures on en a joint un moins révoltant , & qui ne manque point de

respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à *St. Jacques* à *St. Pierre* à *St. Marc*, dont le savant *Tillemont* a fait voir la fausseté.

XIX. *Fabricius* met parmi les écrits apocryphes l'*homélie* attribuée à *St. Augustin*, sur la manière dont se forma le symbole : mais il ne prétend pas sans doute que le symbole, que nous appellons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans *Rufin* & ensuite dans *Isidore*, que dix jours après l'ascension les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, Pierre dit ; *Je crois en DIEU le Père tout-puissant. André, & en JESUS-CHRIST son fils. Jacques Qui a été conçu du St. Esprit.* Et qu'ainsi chaque apôtre ayant prononcé un article, le symbole fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *actes des apôtres*, on est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au symbole, dont les apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner

#### XX. *Des Constitutions apostoliques.*

On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par *St. Clément le Romain*. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure. Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du tems des apôtres il n'y avait point d'hierarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & surtout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin*

*de sa maison* : ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier , & au commencement du second siècle , lorsque la hiérarchie commença à s'établir , les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre , les évêques sont regardés comme les juges des fideles ; & l'on fait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI. qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI. *L'évêque est votre prince , votre roi , votre empereur , votre dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. il faut dans les festins des agapes , donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille ; au prêtre , le double de ce qu'on donne au diacre ; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque , & la couronne de l'église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes , aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose , doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque* & qui marquât la différence entre les prophanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révéler l'évêque comme un roi , l'honorer comme le maître , lui donner » vos fruits , les ouvrages de vos mains , vos prémices , » vos décimes , vos épargnes , les présents qu'on vous » a fait , votre froment , votre vin , votre huile , votre laine & tout ce que vous avez. » Cet article » est fort.

Au chap. LVII. « Que l'église soit longue , qu'elle » regarde l'Orient , qu'elle ressemble à un vaisseau , » que le trône de l'évêque soit au milieu ; que le lecteur

» life les livres de *Moyse*, de *Josué*, des juges, des rois, des paralipomènes, de *Job*, &c. ».

Au chap. XVII du livre III. « le baptême est donné » pour la mort de JESUS, l'huile pour le St. Esprit. » Quand on nous plonge dans la cuve nous mourons ; » quand nous en sortons nous ressuscitons. *Le père* » est le DIEU de tout, CHRIST est fils unique DIEU, » fils aimé & seigneur de gloire. Le saint souffle est » *Paraclet* envoyé de CHRIST, docteur enseignant, & » prédicateur de CHRIST. »

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chap. VII. du livre V. on cite des vers des sibylles sur l'avènement de JESUS, & sur la résurrection. C'est la première fois que les chrétiens supposèrent des vers des sibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chap. XXVIII. du livre VI. La pédérastie & l'accouplement avec les bêtes sont défendus aux fideles.

Au chap. XXIX. il est dit « qu'un mari & une femme » sont purs en sortant du lit, puisqu'ils ne se lavent » point.

Au chap. V. du liv. VIII. on trouve ces mots, « DIEU » tout-puissant, donne à l'évêque par ton CHRIST la » participation du St. Esprit.

Au chap. VI. « Recommandez-vous au seul DIEU par » JESUS-CHRIST, » ce qui n'exprime pas assez la divinité de notre Seigneur.

Au chap. XII. est la constitution de *Jacques* frère de *Zebédée*.

Au chap. XV. Le diacre doit prononcer tout haut, *inclinez-vous devant DIEU par le CHRIST*. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.



## SUITE DES LIVRES APOCRYPHES.

XXI. *Des canons apostoliques.* Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion; que s'il s'en sépare il soit excommunié; que s'il persévère il soit chassé.

Le 7<sup>e</sup>. qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le 19<sup>e</sup>. Que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Le 21<sup>e</sup>. & 22<sup>e</sup>. Que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupés à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le 55<sup>e</sup>. Si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encor du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII. *Les reconnaissances de St. Clément à Jacques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.*

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *Utrumne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omnino postea sim futurus.* (a) St. Clément agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéon, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St. Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il

a) N<sup>o</sup>. XVII. & dans l'exorde.

rencontra *St. Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputèrent ensemble , & *St. Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de *JESUS*. *Clément* se fit chrétien , mais *Simon* demeura magicien.

*Simon* devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune* , & en attendant qu'il l'épousât il proposa à *St. Pierre* , à *Zachée* , à *Lazare* , à *Nicodème* , à *Dosithee* & à plusieurs autres , de se mettre au rang de ses disciples. *Dosithee* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton ; mais le bâton ayant passé à travers du corps de *Simon* comme à travers de la fumée , *Dosithee* l'adora & devint son lieutenant ; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse , & assura qu'elle était la lune elle-même , descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de *St. Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX. il est parlé des Chinois sous le nom de *Sérès* , comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les *bracmanes* , auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété , de douceur & de justice.

XXIII. La lettre de *St. Pierre* à *St. Jacques* , & la lettre de *St. Clément* au même *St. Jacques* frère du Seigneur , gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem & toutes les églises. La lettre de *St. Pierre* ne contient rien de curieux ; mais celle de *St. Clément* est très-remarquable ; il prétend que *St. Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort , & son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains , & qu'il fit asseoir dans sa chaire épiscopale en présence de tous les fideles. Ne manquez pas , lui dit-il , d'écrire à mon frère *Jacques* dès que je serai mort.

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas

alors que *St. Pierre* eût été supplicié , puisque cette lettre attribuée à *St. Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St. Pierre*. Elle prouve encor qu'on ne comptait pas *Clet & Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV. *Homélies de St. Clément au nombre de dix-neuf.*

Il raconte dans sa première homélie ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaisances* , qu'il était allé chercher *St. Pierre* avec *St. Barnabé* à Césarée , pour savoir si l'ame est immortelle , & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie numéro 38. un passage bien plus extraordinaire ; c'est *St. Pierre* lui-même , qui parle de l'ancien testament ; & voici comme il s'exprime.

« La loi écrite contient certaines choses fausses contre la loi de DIEU créateur du ciel & de la terre ;  
» c'est ce que le diable a fait pour une juste raison , &  
» cela est arrivé aussi par le jugement de DIEU , afin  
» de découvrir ceux qui écouteraiient avec plaisir ce qui  
» est écrit contre lui , &c. &c.

Dans la 6e. homélie *St. Clément* rencontre *Appion* , le même qui avait écrit contre les juifs du tems de *Tibère* ; il dit à *Appion* qu'il est amoureux d'une Egyptienne ; & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse , pour lui persuader , par l'exemple de tous les dieux , qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre , & *St. Clément* fait la réponse au nom de l'Egyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des dieux.

XXV. *Deux épîtres de St. Clément aux Corinthiens.*

Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître , c'est qu'il y est parlé du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans , & qui se brûle en Egypte dans la ville d'*Heliopolis*. Mais il se peut très-

bien faire que *St. Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient , & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'église de Corinthe & celle de Rome. L'église de Corinthe , qui se disait fondée la première , se gouvernait en commun ; il n'y avait presque point de distinction entre les prêtres & les séculiers , encor moins entre les prêtres & l'évêque ; tous avaient également voix délibérative ; du moins plusieurs savans le prétendent. *St. Clément* dit aux Corinthiens , dans sa première épître , « Vous qui avez jeté les premiers fondemens de » la sédition , soyez soumis aux prêtres , corrigez-vous » par la pénitence , fléchissez les genoux de votre » cœur , apprenez à obéir. » Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la 2<sup>e</sup>. épître qu'on trouve encor cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée , sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera , dit-il , quand deux seront un , quand ce qui est dehors sera dedans , quand le mâle sera femelle , & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI. *Lettre de St. Ignace le martyr à la Vierge Marie , & la réponse de la Vierge à St. Ignace.*

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST ,  
son dévot *Ignace*.

« Vous deviez me consoler , moi néophite & disciple de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses » admirables de votre JESUS , & j'en ai été stupéfait ; » je desirais de tout mon cœur d'en être instruit par » vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité , » & qui avez su tous ses secrets. Portez-vous bien &



» confortez les néophites qui font avec moi de vous &  
» par vous , *Amen.* »

RÉPONSE DE LA STE. VIERGE,

à *Ignace* son disciple chéri ,

l'humble servante de JESUS-CHRIST.

« Toutes les choses que vous avez apprises de  
» *Jean* sont vraies ; croyez - les , persistez - y , gardez  
» votre vœu de christianisme , conformez - lui vos  
» mœurs & votre vie ; je viendrai vous voir avec  
» *Jean* vous & ceux qui font avec vous. Soyez ferme  
» dans la foi , agissez en homme ; que la sévérité de  
» la persécution ne vous trouble pas ; mais que votre  
» esprit se fortifie , & exulte en DIEU votre sauveur ,  
» *Amen.* »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes ; ce serait même une insulte à notre sainte religion , si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII. *Fragmens des apôtres.*

On y trouve ce passage , « *Paul* homme de petite  
» taille , au nez aqualin , au visage angelique , instruit  
» dans le ciel , a dit à *Plantilla* la Romaine avant  
» de mourir : Adieu , *Plantilla* , petite plante de sa-  
» lut éternel , connais ta noblesse , tu es plus blan-  
» che que la neige , tu es enrégistrée parmi les soldats de  
» CHRIST , tu es héritière du royaume céleste. » Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII. *Onze-apocalypses* , qui sont attribuées aux patriarches & prophètes , à *St. Pierre* , à *Cérinthe* , à *St. Thomas* , à *St. Etienne* protomartyr , deux à *St. Jean* différentes de la canonique , & trois à *St. Paul*.

Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de St. Jean.

XXIX. *Les visions , les préceptes & les similitudes d'Hermas.*

*Hermas* paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe , sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire , que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années , & l'aima ; dit-il , comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre , il lui tendit la main & la tira du fleuve ; & il disait dans son cœur , *que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs.*

Aussi-tôt le ciel s'ouvrit , & il vit tout-d'un-coup cette même femme , qui lui fit une révérence du haut du ciel , & lui dit , *bonjour Hermas.* Cette femme était l'église chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme , qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche ; & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde , & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais , dit *Hermas* , & que j'étais assis sur une colline , rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi , un berger vint s'asseoir à mes côtés , & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que suis en station , lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. *Allez* , me repliqua le berger , *vous ne savez ce que c'est que de jeûner , cela ne fait aucun profit à DIEU ;*

*je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité. (a) Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez DIEU d'un cœur pur ; gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si vous avez toujours la crainte de DIEU devant les yeux , si vous vous abstenez de tout mal , ce sera là le vrai jeûne , le grand jeûne dont DIEU vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange , c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables , *valde affabiles* , chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles , qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX. *Des sibylles.*

Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive église , c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne. (b) *Diodore* de Sicile n'en reconnaissait qu'une , qui fut prise dans Thèbes par les Epigones , & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle , c'est-à-dire de cette prophétesse , on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains , & la sibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles se rendaient en vers , toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers , on les fit quel-

(a) *Similit.* 5. livre III.

(b) *Diodore* , livre IV.

quefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science , non-seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles ; ils en firent eux-mêmes , & qui pis est , en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration , & à l'enthousiasme d'une prophétesse. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs , dont les lettres initiales signifiaient en grec , *Jesu , Christ , Fils , Sauveur* , & ces vers disaient , *qu'avec cinq pains & deux poissons il nourrirait cinq mille hommes au désert , & qu'en ramassant les morceaux qui resteraient il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans , & la nouvelle Jérusalem céleste , que *Justin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits , ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

*Lactance* au quatrième siècle , recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles , & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée , & se maintint si long-tems , que nous chantons encor des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de *David*.

*Solvat sæclum in favillâ  
Teste David cum sibyllâ.*

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes , on pourrait en rapporter plus de cent ; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs , toute la foule des livres apocryphes , n'ont pu nuire à la religion chrétienne ; parce qu'elle est fondée , comme on fait , sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une église militante & triomphante , à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence , la force , la richesse sont ses attributs ; & quoiqu'elle soit divisée , quoique ses divisions l'aient ensanglantée , on la peut comparer à la république romaine toujours agitée de discordes civiles , mais toujours victorieuse.

## APOINTÉ, DÉSAPPOINTÉ.

Soit que ce mot vienne du latin , *punctum* , ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie , qui se plaisait fort aux oins , soïn , coin , loin , foin , hardouin , albouin , grouin , poing , &c. ; il est certain que cette expression , bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage , est très-nécessaire. Le naïf *Amiot* , & l'énergique *Montagne* , s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins ; à sept heures du soir je m'y rendis ; je fus *désappointé*. Comment exprimerez - vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Ursins à sept heures du soir , & l'embarras de celui qui est venu & qui ne trouve personne ? A-t-il été trompé dans son attente ? Cela est d'une longueur insupportable , & n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désappointé* ; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc , vous qui voulez qu'on vous

entende vite ; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *vous me devez cinq piéces de douze sous*, quand vous pouvez dire : *vous me devez un écu*.

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *désappointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques ; ils se sont enrichis de nos dépouilles , & nous n'osons reprendre notre bien.

## APOINTER, APOINTEMENT.

### TERMES DU PALAIS.

**C**E sont procès par écrit. On *apointe* une cause ; c'est-à-dire , que les juges ordonnent , que les parties produisent par écrit les faits & les raisons. Le dictionnaire de Trévoux , fait en partie par les jésuites , s'exprime ainsi : *Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause , ils sont d'avis de l'apointer au lieu de la juger*.

Ils espéraient qu'on apointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute , qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaiderait contr'eux trouva heureusement leur explication du mot *apointer* ; il en fit part aux juges , dans une de ses oraisons. Le parlement , plein de reconnaissance : n'apointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les jésuites , à commencer par le père-général , restitueraient l'argent de la banqueroute avec dépens , dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient trop dans le royaume ; & cet arrêt , qui était pourtant un *apointé* , eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

## A P O S T A T.

C'Est encor une question parmi les savans , si l'empereur *Julien* était en effet apostat , & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans lorsque l'empereur *Constance* plus barbare encor que *Constantin* , fit égorger son père & son frère , & sept de ses cousins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère *Gallus*. Mais il fut toujours traité très-durement par *Constance*. Sa vie fut long-tems menacée ; il vit bientôt assassiner par les ordres du tyran le frère qui lui restait. Les sultans turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé , je l'avoue à regret , ni les cruautés , ni les fourberies de la famille *Constantine*. L'étude fut la seule consolation de *Julien* , dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable qu'il ne suivit celle de son oncle *Constance* , que pour éviter l'assassinat. *Julien* fut obligé de cacher son esprit , comme avait fait *Brutus* sous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que son oncle l'avait forcé à être moine , & à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement de la religion de son persécuteur , surtout quand il veut dominer sur la conscience.

Une autre probabilité , c'est que dans aucun de ses ouvrages , il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ses lettres comme s'il avoit toujours été attaché au culte du sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du

tauraubole , qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation , ni qu'il eût voulu laver avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusement *la tache de son baptême*. C'était une dévotion payenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'association aux mystères de *Cérès*. En un mot , ni ses amis , ni ses ennemis ne rapportent aucun fait , aucun discours qui puisse prouver qu'il ait jamais cru au christianisme , & qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des dieux de l'empire.

S'il est ainsi , ceux qui ne le traitent point d'apostat paraissent très-excusable.

La saine critique s'étant perfectionnée , tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un sage , un stoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ses erreurs , on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme *Prudentius* son contemporain , auteur de l'hymne *salvete flores martyrum*. Il dit de *Julien*.

*Ductor fortissimus armis*

*Conditor & legum celeberrimus : ore manique*

*Consultor patriæ : sed non consultor habendæ*

*Religionis : amans tercentum millia divûm.*

*Perfidus ille Deo , sed non est perfidus orbi.*

Fameux par ses vertus , par ses loix , par la guerre ,  
Il méconnut son dieu , mais il servit la terre.

Voici comment on en parle souvent dans un livre nouveau souvent réimprimé.

« Aujourd'hui , après avoir comparé les faits , les  
» monumens , les écrits de *Julien* & ceux de ses en-  
» nemis , on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait  
» pas le christianisme , il fut excusable aux yeux des  
» hommes , de haïr une religion souillée du sang de



» toute sa famille ; qu'ayant été persécuté , emprison-  
» né , exilé , menacé de mort par les Galiléens sous  
» le règne du barbare *Constance* , il ne les persécuta  
» jamais ; qu'au contraire , il pardonna à dix soldats  
» chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On  
» lit ses lettres , & on admire. *Les Galiléens* , dit-il ,  
» ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les pri-  
» sons ; on a massacré réciproquement ceux qui s'ap-  
» pellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappelé leurs  
» exilés , élargi leurs prisonniers ; j'ai rendu leurs biens  
» aux proscrits ; je les ai forcés de vivre en paix. Mais  
» telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plai-  
» gnent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les au-  
» tres. Quelle lettre ! quelle sentence portée par la  
» philosophie contre le fanatisme persécuteur ! Dix  
» chrétiens conspirent contre sa vie , on les décou-  
» vre , il leur pardonne. Quel homme ! mais quels  
» lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshono-  
» rer sa mémoire ! »

Enfin , en discutant les faits , on a été obligé de  
convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Tra-  
jan* , hors le goût si long-tems pardonné aux Grecs  
& aux Romains ; toutes les vertus de *Caton* , mais  
non pas par son opiniâtreté & sa mauvaise humeur ;  
tout ce qu'on admira dans *Jules César* , & aucun  
de ses vices ; il eut la continence de *Scipion*. En-  
fin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des  
hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calom-  
niateur *Théodoret* , qu'il immola une femme dans le  
temple de Carres pour se rendre les dieux propices.  
On ne redit plus qu'on mourant il jeta de sa main  
quelques gouttes de son sang au ciel , en disant à  
JESUS-CHRIST : *Tu as vaincu Galiléen* , comme s'il  
eût combattu contre JESUS en faisant la guerre aux  
Perfes ; comme si ce philosophe qui mourut avec tant

de résignation , avait reconnu JESUS ; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air , & que l'air était le ciel ! ces inepties ne se répètent plus aujourd'hui.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avoit plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche d'après *St. Grégoire de Nazianze*, d'avoir porté une barbe trop grande. Mais , mon ami , si la nature la lui donna longue , pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. -- *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi , sifflé à la comédie , se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille*. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule , parce qu'il marchait mal , & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet*, & l'ex-jésuite *Nonotte* , &c. appeler l'empereur , *Julien l'Apostat*. Eh gredins ! son successeur chrétien , *Jovien* , l'appella *Divus Julianus*.

Traisons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (a) Il disait en se trompant ; *nous ne devons pas les haïr , mais les plaindre ; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion , puisque nous sommes surs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets , rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien , méchant homme , il est vrai , élu par une brigade de scélérats. C'était le fils d'un maçon nommé *George Biordos*. Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance , il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute , & la superstition à tous les vices ; avare , calomniateur , persécuteur , imposteur , sanguinaire , séditieux , détesté de tous les par-

(a) Lettre LII de l'empereur *Julien*.

tis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance  
» de vos outrages , vous vous êtes laissés emporter  
» à la colère vous vous êtes livrés aux mêmes excès  
» que vous reprochez à vos ennemis ! *George* méritait  
» d'être traité ainsi , mais ce n'était pas à vous d'être  
» ses exécuteurs. Vous avez des loix , il fallait demander justice , &c. »

On a osé flétrir *Julien* de l'infame non d'intolérant & de persécuteur , lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième , & respectez sa mémoire. N'est-il pas déjà assez malheureux de n'avoir pas été catholique , & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques , sans que nous l'insultions encor jusqu'au point de l'accuser d'intolérance.

DES GLOBES DE FEU QU'ON A PRÉTENDU ÊTRE  
SORTIS DE TERRE , POUR EMPÊCHER LA RÉÉDIFICATION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM , SOUS  
L'EMPEREUR JULIEN.

Il est très-vraisemblable que lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse , il eut besoin d'argent ; très-vraisemblable encor , que les Juifs lui en donnèrent , pour obtenir la permission de rebâtir leur temple , détruit en partie par *Titus* , & dont il restait les fondemens , une muraille entière & la tour *Antonia*. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers , & fissent discontinuer l'entreprise ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent ?

1<sup>o</sup>. Comment se peut-il faire que les juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était - là que *Salomon* l'avait élevé ; c'était-là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence , après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem , & un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode* , avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur , au rapport de *Joseph*. Serait-il possible que les juifs eussent été assez insensés du tems de *Julien* pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice , & sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée ? (a) Quel homme fut jamais assez fou , assez stupide pour se priver ainsi à grands frais & avec une peine extrême du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains ? Rien n'est plus incroyable.

2<sup>o</sup>. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres ? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage ; ils sont fréquens en Syrie ; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu ! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3<sup>o</sup>. Si

(a) *Omar* ayant pris Jérusalem , y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon* ; & ce nouveau temple fut consacré au même DIEU que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre , au DIEU d'*Abraham* & de *Jacob* que JESUS - CHRIST

avait adoré quand il fut à Jérusalem , & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encor : il ne fut jamais entièrement démoli : mais il n'est permis ni aux Juifs , ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entrèrent que quand les Turcs en seront chassés.

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit, qu'il a eu intention de rebâtir ce temple ? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage ? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces propres mots ? *Que diront les juifs de leur temple qui a été détruit trois fois & qui n'est point encor rebâti ? Ce n'est point un reproche que je leur fais, puisque j'ai voulu moi-même relever ses ruines ; je n'en parle que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes imbécilles : Quid de templo suo dicent, quod cum tertio sit eversum, nondum ad hodiernam usque diem instauratur ? hæc ego, non ut illis exprobrarem in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim. Sed ideo commemoravi, ut ostenderem delirasse, prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs ainsi que les nôtres, il avoit enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la *Blétrie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (a) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des

(a) Pag 399.

pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné, enfin par *Titus*, fait manifestement trois temples détruits ? le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (a)

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie assez en disant qu'il n'avoit que (b) *des vertus apparentes & des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur payen & non suspect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? Faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leur corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des juifs ne fut point rebâti, & ne le fera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là ; & ne cherchons point des prodiges

(a) *Julien* pouvait même | *Eupator* en fit abattre tous les  
compter quatre destructions | murs.  
du temple, puisqu'*Antiochus* (b) Préface de la *Blétrie*.

inutiles. *Globi flammæ*, des globes de feu ne forment ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de la *Blétrie* regarde seulement le feu de la St. Jean, il verra que le flamme monte toujours en pointe ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse & une hauteur révoltante.

Au reste la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs : & nous ne cherchons ici que la vérité historique.

## A P O T R E S.

### LEURS VIES, LEURS FEMMES, LEURS ENFANS.

**A** PRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire. Mais on demande souvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrits ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une juridiction sur les fideles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie ? des rites, des cérémonies ?

### LES APOTRES ÉTAIENT-ILS MARIÉS ?

1°. Il existe une lettre attribuée à *St. Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives. « Je me souviens de votre sainteté comme d'*Elie*, de *Jérémie*, de *Jean-Baptiste*, des disciples choisis, *Timothee*, *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans

» la chasteté : mais je ne blâme point les autres bien-  
 » heureux qui ont été liés par le mariage ; & je sou-  
 » haite être trouvé digne de DIEU , en suivant leurs  
 » vestiges dans son règne , à l'exemple d'*Abraham* ,  
 » d'*Isaac* , de *Jacob* , de *Joseph* , d'*Isaïe* , des autres  
 » prophètes tels que *Pierre* & *Paul* & les autres apô-  
 » tres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St. Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant *Turrien* , & tous ceux qui ont vu les lettres de *St. Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican , avouent que le nom de *St. Paul* s'y trouve. (a) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *non negamus in quibusdam græcis codicibus* : mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St. Ignace* en grec , où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (b) par *Cromwel*. Il en reste encor un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli* & *Apostolorum* y sont effacés , mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St. Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non , si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire sa première épître aux Corinthiens , (c) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : « N'avons-nous pas droit de manger & » de boire chez vous ? n'avons-nous pas droit d'y » amener notre femme , notre sœur , comme les au- » tres apôtres , & les frères du Seigneur , & *Céphas* ?

(a) 3e. *Baronius* anno 57.

page 242.

(b) Voyez *Cotellier* , tom. 2,

(c) Chap. IX. v. 5 & 6.



» ferions-nous donc les seuls *Barnabé* & moi qui n'aurions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la guerre à ses dépens ? » (a)

Il est clair par ce passage que tous les apôtres étaient mariés aussi bien que *St. Pierre*. Et *St. Clément* d'Alexandrie déclare (b) positivement que *St. Paul* avait une femme.

La discipline romaine a changé : mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers tems. (Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe*.)

#### DES ENFANS DES APOTRES.

2°. On a très-peu de notions sur leurs familles. *St. Clément* d'Alexandrie dit (c) que *Pierre* eut des enfans ; que *Philippe* eut des filles , & qu'il les maria.

Les *actes des apôtres* (d) spécifient *St. Philippe* dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée , & que c'est *St. Hermione*

*Eusèbe* rapporte (e) que *Nicolas* , choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec *St. Etienne* , avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie , il s'en corrigea , leur amena sa femme , & leur dit : je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse. Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

*Cléophas* , selon *Eusèbe* & *St. Epiphane* , était frère

(a) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye , les Grecs , les Tartares destructeurs de tant d'empires , les Arabes , tous les peuples conquérans.

(b) *Stromat.* liv. III.

(c) *Stromat.* liv. VII , & *Eusèbe* liv. III. ch. XXX.

(d) *Act.* ch. XXI.

(e) *Eusèbe* liv. III. chap. XXIX.

de *St. Joseph*, & père de *St. Jacques le mineur* & de *St. Jude*, qu'il avait eu de *Marié* sœur de la *Ste. Vierge*. Ainsi *St. Jude* l'apôtre était cousin germain de JESUS-CHRIST.

*Egésippe*, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *St. Jude* furent déferés à l'empereur *Domitien*, (a) comme descendans de *David*; & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent, qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut; & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on fait des enfans des apôtres.

#### OU LES APOTRES ONT-ILS VÉCU? OU SONT-ILS MORTS?

Selon *Eusèbe*, (b) *Jacques*, surnommé le juste, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier sur le trône épiscopal de la ville de Jérusalem; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les juifs connussent le nom d'évêque. Il paraissait en effet bien vraisemblable, que le frère de notre Sauveur fût le premier après lui; & que la ville même, où s'était opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard de trône épiscopal, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert

(a) *Eusèbe*, liv. III. ch. XX. 1 (b) *Eusèbe*, liv. III.

par anticipation. On fait assez qu'alors il n'y avait ni trône ni siège.

*Eusèbe* ajoute , d'après *St. Clément* , que les autres apôtres ne contestèrent point à *St. Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Ascension. *Le Seigneur* , dit-il , après sa résurrection , avait donné à *Jacques surnommé le juste* , à *Jean* & à *Pierre* le don de la science : paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier , *Jean* le second. *Pierre* ne vient ici que le dernier ; il semble juste que le frere , & le disciple bien-aimé de JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'église grecque toute entière , & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre* ? Les catholiques romains répondent : S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'église , il l'est dans les *actes des apôtres*. Les Grecs & les autres repliquent , qu'il n'a pas été le premier évêque ; & la dispute subsistera autant que ces églises.

*St. Jacques* , ce premier évêque de Jérusalem , frère du seigneur , continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite , ne se faisant jamais raser , marchant pieds nuds , allant se prosterner dans le temple des juifs deux fois par jour , & surnommé par les juifs *Oblia* , qui signifie *le Juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était JESUS-CHRIST : (a) mais ayant répondu que JESUS était le fils de l'homme assis à la droite de DIEU , & qu'il viendrait dans les nuées , il fut assommé à coups de bâton. C'est de *St. Jacques le mineur* que nous venons de parler.

*St. Jacques le majeur* était son oncle , frère de *St. Jean* l'évangéliste , fils de *Zebédée* & de *Salomé*. (b)

(a) *Eusèbe* , *Epiphane* , *Jérôme* , *Clément* d'Alexandrie.

(b) *Eusèbe* liv. III.

On prétend qu'*Agrippa* roi des juifs lui fit couper la tête à Jérusalem.

*St. Jean* resta dans l'Asie, & gouverna l'église d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (a)

*St. André*, frère de *St. Pierre*, quitta l'école de *St. Jean - Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos. Mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne fait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

*St. Pierre* prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Capadoce, dans Antioche, à Babylone. Les actes des apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. *St. Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St. Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St. Irénée*, après *St. Justin*, dit expressément que *St. Pierre* & *St. Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St. Lin*. C'est encor là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St. Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St. Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est encaissée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St. Pierre* ; le bois ne dure pas si long-tems ; & il

(a) *Eusèbe* liv. III.

n'est pas vraisemblable que *St. Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée ; puisqu'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté peut-être, est que *St. Paul* dans son épître écrite de Rome aux Colossiens (a), dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de JESUS. Cette objection a paru insoluble aux plus savants hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (b) qu'il obligea *Jacques*, *Céphas* & *Jean* qui étaient colonnes, à reconnaître aussi pour colonne lui & *Barnabé*. S'il place *Jean* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que *St. Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins le fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en a pas moins ressuscité ; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

*Nicéphore-Caliste*, auteur du quatorzième siècle, dit que *Pierre* était menu ; grand & droit, le visage long & pâle, la barbe & les cheveux épais, courts & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu. C'est ainsi que *Dom Calmet* traduit ce passage. Voyez son *Dictionnaire de la Bible*.

*St. Bartheleimi*, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (c) fils de *Ptolomée*. Les *actes des apôtres* nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse & dans l'Abissinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile ; mais tout

(a) Coloss. ch. IV. v. 10. & II.

(b) Ch. II. v. 9.

(c) Nom grec & hébreu,

ce qui est singulier, & ce qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs hellénistes loin de Jérusalem.

ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'*Astyage*, frère de *Polémon*, roi d'Arménie, le fit écorcher vif ; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

*St. Philippe.* Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan*.

*St. Thomas-Dydine.* Origène cité par *Eusèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Medes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *saint Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que delà on porta son corps à Edeffe. Ce qui fait croire qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondaser* : mais les savans rejettent toutes ses histoires.

*St. Mathias.* On ne fait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle, par un moine de l'abbaye de St. Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

*St. Matthieu.* Si l'en en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie *Héracléon* le fait vivre long-tems, & mourir d'une mort naturelle : mais *Abdias* dit, qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouser sa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permission de *St. Matthieu*, lui

fit trancher la tête , & mit le feu à la maison d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonstancié que nous ayons , méritait un meilleur historien qu'*Abdias*.

*St. Simon Cananéen* , qu'on fête communément avec *St. Jude*. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent , qu'il alla prêcher dans la Lybie , & delà en Angleterre. D'autres le font martyriser en Perse.

*St. Thadée* , ou *Lebée* , le même que *St. Jude* , que les Juifs appellent dans *St. Matthieu* ( *a* ) , frère de JESUS-CHRIST ; & qui , selon *Eusèbe* , était son cousin germain. Toutes ces relations , la plupart incertaines & vagues , ne nous éclairent point sur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité , il reste assez pour notre instruction.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre , qui furent composés par les premiers chrétiens , il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

*St. Paul* n'était pas un des douze apôtres ; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même , gouverneur de Judée , lui reproche qu'il est trop savant ; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine , il lui dit : ( *b* ) Tu es fou , *Paul* ; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Infans , Paule ; multæ te litteræ ad insaniam convertunt*.

Il se qualifie apôtre , envoyé , dans sa première épître aux Corinthiens. ( *c* ) « Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon ouvrage en notre Seigneur ? Quand

( *a* ) Matth. ch. XIII. v. 55.

( *b* ) Actes , ch. XXVI.

( *c* ) Ire. aux Corinthiens , ch.

IX.

» je ne ferais pas apôtre à l'égard des autres , je le suis  
 » à votre égard. . . . Sont-ils ministres du CHRIST ?  
 » Quand on devrait m'accuser d'imprudence , je le suis  
 » encor plus. »

Il ne se peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS ; au contraire , il les avait persécutés ; il avait été complice de la mort de *St. Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur , par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi , qui le renversa de cheval ; & par son enlèvement au troisième ciel.

*St. Epiphane* cite des *actes des apôtres* (a) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ; ou *pauvres* , & qui furent rejetés par l'église ; actes très-anciens à la vérité , mais pleins d'outrages contre *St. Paul*.

C'est là qu'il est dit que *St. Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus* ; & qu'étant venu à Jérusalem , où il resta quelque-tems , il voulut épouser la fille de *Gamaliel* ; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif , & se fit circoncire : mais que n'ayant pas obtenu cette vierge ( ou ne l'ayant pas trouvée vierge ) la colère le fit écrire contre la circoncision , le sabbat & toute la loi.

*Cumque Hierosolimam accessisset , & ibidem aliquamdiu mansisset , pontificis filiam ducere in animum induxisse , & eam ob rem proselytum factum , atque circumcisum esse , postea quod virginem eam non accepisset , succensuisse ; & adversus circumcisionem ac sabbathum totamque legem scripisset.*

(a) *Hérésies* , liv. XXX. §. 6.



Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens , sous le nom de *pauvres* , étaient attachés encor au sabbat & à la circoncision , se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST , & de son observance du sabbat ; qu'ils étaient ennemis de *saint Paul* ; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques , & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis , emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *saint Paul* les traite-t-il de faux apôtres , d'ouvriers trompeurs , & les accable d'injures ( *a* ) ; il les appelle *chiens* dans sa lettre aux Galates. ( *b* )

*St. Jérôme* prétend ( *c* ) qu'il était né à Giscala , bourg de Galilée , & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain , parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain ni à Tarsis , ni à Galgala ; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *actes des apôtres* qui sont inspirés par le St. Esprit , & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *saint Jérôme* , tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *saint Pierre* & de *saint Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un , les *actes de sainte Thècle* , qui , bien que non canoniques , sont du premier siècle , nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était ( disent ces actes ) de petite taille , chauve , les cuisses tortues , la jambe grosse , le nez aquilin , les sourcils joints , plein de la grace du Seigneur.

*Staturâ brevi , calvastrum , cruribus curvis , sursum , naso aquilino , superciliis junctis , plenum gratiâ DEI.*

Au reste , ces *actes de saint Paul* & de *sainte Thècle*

( *a* ) 2de. Epître aux Corinth. ch. XI. v. 13.

( *b* ) Ch. III. v. 2.

( *c* ) *St. Jérôme* épître à *Philemon*.

furent composés , selon *Tertullien* , par un Asiatique disciple de *Paul* lui-même , qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre , & qui en fut repris & même déposé , c'est-à-dire exclus de l'assemblée ; car la hiérarchie n'étant pas encor établie , il n'y avait pas de déposition proprement dite.

*Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ?*

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens , des récabites , des thérapeutes , des disciples de *Jean* , & surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

*St. Barnabé* , qui n'était pas un des douze apôtres , donne sa voix avec eux. *St. Paul* qui était encor moins apôtre choisi du vivant de JESUS , non-seulement est égal à eux , mais il a une sorte d'ascendant ; il ranse rudement *saint Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur , quand ils sont assemblés. Personne ne préside , pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *Saint Pierre* ne donne le nom d'évêque , ou l'épithète équivalente , qu'à JESUS-CHRIST , qu'il appelle *le surveillant des ames* (a). Ce nom de *surveillant* , d'évêque , est donné ensuite indifféremment aux anciens , que nous appelons *prêtres* ; mais nulle cérémonie , nulle dignité , nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens , ou vieillards , sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix , (b) pour avoir soin des tables , & ils sont au nombre de sept ; ce qui constate évidemment des repas de communauté. Voyez l'article *Eglise*.

De juridiction , de puissance de commandement , de punition , on n'en voit pas la moindre trace.

(a) Epître Ire. ch. II.

(b) Actes , ch. VI. v. 2.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *saint Pierre* ; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu par un petit mensonge la sainteté de leurs largesses ; mais ce n'est pas *St. Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah* ; il la lui reproche ; il lui dit : (a) *Vous avez menti au saint Esprit, & Ananiah* tombe mort. Ensuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir, l'interroge ; ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piège en lui disant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ* ; la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu, elle n'ait pas su la mort de son époux, que personne ne l'en ait avertie, qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait causer, & surtout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris, & qu'on l'ait interrogé paisiblement comme dans un tribunal sévère, où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encor plus étonnant que *saint Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ; ils vont t'y porter*. Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *St. Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du *St. Esprit* ; que c'est à eux qu'*Ananiah* & sa femme ont menti ; & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux

(a) Actes, ch. V.

qui en donnant leurs biens à l'église, & qui en disant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux *dom Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur ; il leur avait dit : (a) *N'appellez personne sur la terre, votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel. Ne desirez point qu'on vous appelle, maîtres ; parce que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous frères ; ni qu'on vous appelle, docteurs ; car votre seul docteur est JESUS. Voyez Eglise.*

Il n'y avait du tems des apôtres aucun rite, point de lithurgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes ; on leur soufflait dans la bouche, pour y faire entrer l'Esprit-Saint avec le souffle, (b) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les apôtres ; ainsi qu'on souffle encor aujourd'hui en plusieurs églises dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme

(a) St. Matthieu ch. XXIII.

(b) St. Jean, chap. XX. v. 22.  
chez

chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le tems amena des changemens nécessaires ; l'église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles loix.

## A P P A R E N C E.

**T**OUTES les apparences sont-elles trompeuses ? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle ? Tout est-il erreur ? Vivons-nous dans un songe entourés d'ombres chimeriques ? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encor levé, & vous le voyez paraître. Cette tour carrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse, & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

*Quest. sur l'Encycl. Tome 1.*

Z

Le même mouvement, qui ferait rapide pour une tortue, ferait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de vos instrumens, est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse, qui conduisent à son centre, où logent des multitudes d'animaux, qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient conclure tout aussi bien que toutes les apparences étant fausses, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait, en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes les choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du tems de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'il ne faut pas dire : *je suis venu ; mais il me semble que je suis venu. Et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, le inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux,

qui sont sur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne sentez les choses que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les loix de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'est pas, & qui brisent une ligne droite, tiennent aux mêmes loix qui vous font paraître le soleil sous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable, il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque; ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le tems, la dureté; la mollesse, les dimensions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faiblesse, les apparences, de quelque genre qu'elle soient, tout est relatif. Et qui a fait ces relations?



## A P P A R I T I O N ,

ET PARTICULIÈREMENT DE SAINTE POTAMIENNE  
ET DE LA PRINCESSE PALATINE.

C E n'est point du tout une chose rare qu'une personne, vivement émue, voie ce qui n'est point. Une femme en 1726, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait ; on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle ; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même ; elle se jette à ses pieds, & veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poisson, qu'on lui servait, celle de *Simmaque* qu'il avait assassiné, ou fait exécuter injustement ; (c'est la même chose.)

*Charles IX*, après la St. Barthelemi, voyait des morts & du sang, non pas en songe, mais dans les convulsions d'un esprit troublé, qui cherchait en vain le sommeil. Son médecin & sa nourrice l'attestèrent. Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir, c'est voir en effet. Le phantôme existe pour celui qui en a la perception. Si le don de la raison, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illusions, toutes les imaginations échauffées seraient dans un transport presque continu, & il serait impossible de les guérir.

C'est surtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le sommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des sons que personne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le re-



mords sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'est qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien & le nouveau testament en font d'assez évidens témoignages. La providence daigna employer ces apparitions, ces visions en faveur du peuple juif, qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que dans la suite des tems, quelques ames pieuses à la vérité, mais trompées par leur enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & surtout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *St. Théodore*, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste. Potamienne* ait apparu à *St. Basilde*, DIEU peut l'avoir permis ; il n'en a rien résulté qui troublât l'état. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St. Victor* ; mais que *St. Benoît* ait vu l'ame de *St. Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *St. Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin, cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que *St. Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; & qu'un saint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet; car après tout, il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer, dans ce nombre prodigieux de visions, celles qui viennent de DIEU même, & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre *Bossuet* rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, deux visions, qui agirent puissamment sur cette princesse, & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regardées comme telles par le disert & savant évêque de Maux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'apocalypse est couverte.

Il dit donc, que la princesse palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur (a), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit, qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les

(a) *Oraison funèbre*, page 310 & suivantes, édition de 1749.

choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des m'ninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit un poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non, s'écria la princesse ; je ne le rendrai jamais.

Ce poulet c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princesse palatine ; la poule était l'église ; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

*Bossuet* prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du fauxbourg St. Jacques à Paris, devant toute la maison de *Condé* ; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins, & la conduite de la grace.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la providence, sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Eh ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses du Port-royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude* sur les variations de l'église ; contre le docteur *Du Pin* sur la Chine ; contre le père *Simon* sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'église gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur & disintéressé. Il ne se

laissait séduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelloit, *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine, ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste. Catherine* de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable, puisqu'elle est attestée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confessait, & même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pour rait avoir une place aux petites-maisons pour présent de noces.

L'apparition de la mère *Angelique* abbesse du Port-royal, à sœur *Dorothée*, est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *Janséniste*, c'est le Sr. *Dufosse* auteur des mémoires de *Pontis*. La mère *Angelique* long-tems après sa mort, vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place, avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fit venir sœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufosse* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue, & du pape *Urbain VI*, lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'église ; mais il a quelques doutes sur les autres jus-

qu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes & les molinistes ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Illicios intrà muros peccatur & intrà.* (Voyez *Vision & Vampires.*)

## APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce sont deux mots, & à devient une préposition. Mais si vous dites : voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, *apropos* n'est plus qu'un seul mot.

*La Motte* a dit, dans une de ses odes :

Le sage, le prompt *apropos*,  
Dieu qu'à tort oubliâ la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

*Arnaud de Bresse*, *Jean Hus* & *Jérôme de Prague* ne vinrent pas assez à-propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encor assez irrités ; l'invention de l'imprimerie n'avait point encor mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les

réformateurs du seizième siècle vinrent très à-propos, & réussirent.

Un des meilleurs *apropos*, dont l'histoire ait fait mention, est celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mot de l'évêque Italien : *Ce coq chante bien : iste gallus bene cantat.* (a) Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à DIEU que Pierre se repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons mots sont remplis de réponses très froides. Celle du marquis *Masei*, ambassadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante, mais c'est un bel *apropos*. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églises de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, saint père, lui dit-il, quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos : un *sproposito*. Ce mot manque à notre langue.

C'est une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : tu tiens sans propos beaucoup de bons propos. Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'*apropos* fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des états. On a déjà dit, que *Cromwell*, sous *Elizabeth*, ou sous *Charles II* ; le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV.* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

*César*, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas subjugué la république romaine ; & si *Mahomet*

(a) Les dames, qui pourront lire ce morceau, sauront que *Gallus* signifie *Gaulois* & *Coq*.

revenait aujourd'hui, il ferait tout au plus cherif de la Mecque. Mais si *Archimède* & *Virgile* renaissaient, l'un ferait encor le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poète de son pays.

## A R A B E S.

ET PAR OCCASION DU LIVRE DE JOB.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain, que les Arabes étaient quelque chose long-tems avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes disent, que *Moïse* épousa une fille Arabe, & son beau-père *Jethro* paraît un homme de fort bon sens.

Mecca, ou la Mecque passa, & non sans vraisemblance, pour un des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve son ancienneté, c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle est dans un désert de sable, l'eau y est saumache, on y meurt de faim & de soif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, est le plus délicieux de la terre, le plus arrosé, le plus fertile. C'était-là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ses rêveries pour faire de la Mecque un lieu sacré, & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden

ou Edén , vers le quinzième degré ; en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense , environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer , & que ses golphes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation , c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée ; elle ne le fut pas même par *Alexandre* , ni par aucun roi de Syrie , ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples depuis l'Inde jusqu'à la Garonne ; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes , ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis , ni mêlés , il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage ; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde , & jusqu'au pays habité par les Scythes. Supposé qu'il y ait en effet des langues-mères ; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé , ils font encor des *Mille & une nuit* , comme ils en faisaient du tems qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus* , qui traversait le mer rouge avec trois millions d'hommes , de femmes & d'enfans ; qui arrêta le soleil & la lune ; qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette , laquelle il changeait en serpent , quand il voulait.

Une nation ainsi isolée , & dont le sang est sans mélange , ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables , la poésie & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'alcoran* , que lorsqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus , les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer



des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grace de lui donner un poète.

Les tribus s'assembloient tous les ans par représentans dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à peu près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; & cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son tems chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

*Labid*, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois ; mais ayant vu le second chapitre de l'alcoran que *Mahomet* avait affiché, il se jeta à ses genoux, & lui dit : *O Mahammed, fils d'Abdallah, fils de Matabeb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poète que moi, vous êtes sans doute le prophète de DIEU.*

Autant les Arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naid, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ce pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque trois Arabes disputaient sur la générosité & l'amitié & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah* fils de *Giafar* oncle de *Mahomet*, les autres pour *Kais* fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kais* vers *Kais*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad*, pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui, & lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, & en descendit au plus vite, lui donna son chameau & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs* fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encor, un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond, qu'il est l'ami de *Kaïs* & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit : je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison ; prenez encor un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisième alla trouver l'ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque ; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : je n'ai de bien que mes deux esclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidèlement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallach* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

#### DE L'ARABE JOB.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*,

qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est què le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes, qu'apparemment il n'entendait pas.

*Job*, le héros de la pièce, ne peut avoir été un Hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles : ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le tems où l'on place l'époque de *Moyse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moyse*, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permission d'affliger *Job* ; on ne connaît point *Satan* dans le pentateuque, c'était un mot caldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Caldée.

On a cru qu'il pouvait être Juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Shadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines ?

Une preuve plus forte encor & à laquelle on ne peut rien repliquer, c'est la connaissance de l'astronomie qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (a) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hiades*, & même de celles du midi qui sont cachées. Or les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la

(a) Chap. IX. v. 9.

sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie ; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Caldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Joseph* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu. C'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout ; on y puise des connaissances des usages de l'ancien monde, & surtout de l'Arabie. (a) Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très cultivé, & qu'on faisait déjà de gros livres. (b)

On ne peut dissimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il est, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la résurrection du corps, quand il dit : *Je sais que DIEU. qui est vivant aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai DIEU dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent, persécutons-le, cherchons des paroles contre lui ? Je serai puissant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre chose, que l'espérance de la guérison ? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour, sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouveau testament, si clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un Arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du pentateu-

(a) Chap. XXXI.

1 (b) Chap. XXVIII. v. 16. &c.  
que

que hébreu ; comment le feraient-ils dans ce seul verset de *Job*, & encor d'une manière si obscure ? *Calmet* n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame & la résurrection dans les discours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il est attaqué. Ni la logique, ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste, ce livre allégorique de *Job* étant manifestement arabe, il est permis de dire, qu'il n'y a ni méthode, ni justesse, ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits au-deçà de l'Euphrate.

## A R A N D A.

### DROITS ROYAUX, JURISPRUDENCE, INQUISITION.

**Q**UOIQUE les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine-général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un Espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un Espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut *saint Dominique l'encuirassé*, qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'église catholique, apostolique & romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les rois, les ministres,

*Quest. sur l'Encycl. Tome I.*

A a

& les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui concernent directement la majesté des couronnes, la dignité du conseil des rois, les droits de la magistrature, la sûreté des citoyens.

La conscience, le fort intérieur ( comme l'appelle l'université de Salamanque ) est d'une autre espèce ; elle n'a rien de commun avec les loix de l'état. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; & les ministres, les magistrats établis par les rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre au commencement de l'année 1770, & le St. Office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'*Aranda* capitaine-général, par un arrêt solennel du 5 Février de la même année.

L'arrêt porte, que le très-révérend archevêque de Pharsale, ( ville qui appartient aux Turcs ) inquisiteur-général des Espagnols ; doit observer les loix du royaume, respecter les juridictions royales, se tenir dans ses bornes, & ne se point mêler d'imprisonner les sujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois ; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans ; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, & qui les faisaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda* qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un au-

tre pied ; & les écuries d'*Augias* seront bientôt de la plus grande propreté.

Nous saisissons cette occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition , parce qu'il est d'usage dans les dictionnaires , quand on parle de la mort des gens , de faire mention de leur naissance & de leurs dignités.

Nous commençons par cette patente curieuse donnée par *saint Dominique*.

« Moi , (a) frère *Dominique* , je réconcilie à l'église  
 » le nommé *Roger* porteur des patentes , à condition  
 » qu'il se fera fouetter par un prêtre trois dimanches  
 » consécutifs , depuis l'entrée de la ville jusqu'à la  
 » porte de l'église ; qu'il fera maigre toute sa vie ,  
 » qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année ; qu'il ne  
 » boira jamais de vin , qu'il portera le *san-benito* avec  
 » des croix ; qu'il récitera le bréviaire tous les jours , dix pa-  
 » ter dans la journée , & vingt à l'heure de minuit ; qu'il  
 » gardera désormais la continence , & qu'il se présentera  
 » tous les mois au curé de sa paroisse , sous peine d'être  
 » traité comme hérétique , parjure & impénitent. »

Il faudrait savoir si ce n'est pas un autre saint du même nom qui donna cette patente. Il faudrait diligemment rechercher si du tems de *saint Dominique* on faisait porter le *san-benito* aux pécheurs , & si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retirés au milieu des neiges au pied du mont *Crapak* , qui sépare la Pologne de la Hongrie , nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La disette de livres dont nous gémissons vers ce

(a) Ce témoignage de la toute-puissance de *St. Dominique* se trouve dans *Louis de Paramo* , l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est

citée dans le *Manuel de l'inquisition* ; ouvrage d'un théologien français qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *saint Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'hermite *Dominique* ; je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Quoique *Dominique* soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant *Louis de Paramo* l'un des plus respectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre second de son second livre, que DIEU fut le premier instituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre *Adam*. D'abord *Adam* est cité au tribunal, *Adam ubi es ?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de DIEU nulle.

Les habits de peau que DIEU fit à *Adam* & à *Eve* furent le modèle du *san-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que DIEU fut le premier tailleur ; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

*Adam* fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est delà que le St. Office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

*Louis de Paramo* remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. Delà il passe à l'*Histoire des Juifs* ; il y trouve partout le St. Office.

JESUS-CHRIST est le premier inquisiteur de la nouvelle loi ; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à *saint Dominique*.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que



l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilège du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables ; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent *Louis de Paramo* quand ils sont fanatiques.

Ce *Paramo* était un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

#### ETABLISSEMENT CURIEUX DE L'INQUISITION EN PORTUGAL.

Il y avait long-tems que le pape *Boniface IX*, au commencement du quinzième siècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les juifs ; mais ils étaient ambulans, & les rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape *Clément VII*. voulut leur donner un établissement fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne, les esprits s'aigrirent, l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, disait-il, pour établir la sainte inquisition.

fiction sur des fondemens inébranlables. Il apporte au roi *Jean III.* des lettres du pape *Paul III.* Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour ; ses patentes de légat étaient dûement scellées & signées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand-inquisiteur & tous les juges du *St. Office.* C'était un fourbe nommé *Savedra* qui savait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique, il était composé de plus de cent vingts domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense, lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat à *latere* sans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition, sa sainteté ne pouvait souffrir les délais, & que le roi était assez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du saint pere. Le roi n'osa répliquer. Le légat dès le jour même établit un grand-inquisiteur, envoya partout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponses de Rome, il avait déjà fait brûler deux cents personnes, & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le marquis de *Villanova*, seigneur Espagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une somme très-considérable sur de faux billets, jugea à propos de se payer par ses mains, au lieu d'aller se compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le légat faisait alors sa tournée sur les frontières de l'Espagne. Il y

marche avec cinquante hommes armés , l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne , le conseil de Madrid condamna le légat *Savedra* au fouet & à dix ans de galères ; mais ce qu'il y eut d'admirable , c'est que le pape *Paul IV.* confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon ; il rectifia par la plénitude de sa puissance divine toutes les petites irrégularités des procédures , & rendit sacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne de servir.

Voilà comme l'inquisition devint sédentaire à Lisbonne , & tout le royaume admira la providence.

Au reste on connaît assez toutes les procédures de ce tribunal ; on fait combien elles étaient opposées à la fausse équité & à l'aveugle raison de tous les autres tribunaux de l'univers. On était emprisonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infames , un fils pouvait dénoncer son père , une femme son mari ; on n'était jamais confronté avec ses accusateurs , les biens étaient confisqués au profit des juges. C'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours ; il y a là quelque chose de divin : car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment. (a)

Bénéfisons le comte d'*Aranda*.

(a) Consultez , si vous voulez , sur la jurisprudence de l'inquisition le révérend père *Yvonet* , le docteur *Chucalon* , & surtout magister *Grillandus* , beau nom pour un inquisiteur.

Et vous , rois de l'Europe , princes souverains , républiques , souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grace de DIEU*.

## A R A R A T.

## D É L U G E.

**M**ONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-tems agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception; ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades, qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non peuplées; & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'écriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Bérose*, ancien auteur caldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, & rapportés mot-à-mot par *George le sincelle*.

On voit par ces fragmens, que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, faisaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les princes bâtitiffaient leurs citadelles sur des montagnes, donc les dieux y avaient aussi leurs demeures: elles devenaient donc sacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le sommet du mont Ararat, donc les dieux se cachaient dans ces brouillards; & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutré*, dixième roi de la Caldée, suivant la supputation d'*Africain*, d'*Abidène*, & d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit: le quinze du mois d'*Oesi* le

genre humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara , la ville du soleil ; afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtiſſez un vaiſſeau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y entrer des oiſeaux , des quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; & quand on vous demandera , où voulez-vous aller avec votre vaiſſeau ? répondez : vers les Dieux , pour les prier de favoriſer le genre humain.

*Xixutre* bâtit ſon vaiſſeau , qui étoit large de deux ſtades , & long de cinq ; c'eſt-à-dire , que ſa largeur étoit de deux cent cinquante pas géométriques , & ſa longueur de ſix cent vingt-cinq. Ce vaiſſeau , qui devoit aller ſur la mer Noire , étoit mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé , *Xixutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux , qui , ne trouvant point à manger , revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encor ſes oiſeaux , qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il ſortit de ſon vaiſſeau , qui étoit perché ſur une montagne d'Arménie , & on ne le vit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable , il y a probablement quelque choſe d'historique. Le Pont-Euxin franchit ſes bornes , & inonda quelques terrains. Le roi de Caldée courut réparer le déſordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules , fondés ſur quelques vérités. Les anciens hiftoriens ſont pour la plupart des *Rabelais* ſérieux.

Quant à la montagne d'Ararat , on a prétendu qu'elle étoit une montagne de la Phrygie , & qu'elle s'appelloit d'un nom qui répond à celui d'*Arche* , parce qu'elle étoit enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions ſur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* , étoit ſelon eux , une des bornes du paradis terreſtre ; paradis dont il

reste peu de traces. C'est un amas de rochers, & de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV; il dit, *que tous les environs en sont horribles & la montagne encor plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente. (a) *Son hermitage, dit-il, était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours; & chaque jour nous faisons cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du tems de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. *Jean Struis* assure encor que l'hermite, qu'il guérit, lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé. *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

## ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les isles philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme

(a) *Voyage de Jean Struis*, in-4°. page 208.

de calleville ; son écorce est épaisse & dure , le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait , mais il faut le manger frais ; il ne se garde que vingt-quatre heures , après quoi il se sèche , s'aigrit , & devient désagréable ; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils sont tous grands , robustes , bien faits , d'un embonpoint médiocre , d'une santé vigoureuse , telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre ; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampier* fut le premier qui en parla. Il reste encor quelques officiers qui ont mangé de ce pain , quand l'amiral *Anson* y a relâché , & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café , il pourrait tenir lieu en grande partie à l'invention de *Triptolème* , qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière , avant que le bled puisse être changé en pain ; & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le bled n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs , la cassave nourrissent toute l'amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de chataignes , plus nourrissant & d'un meilleur goût que ceux de seigle ou d'orge , dont tant de gens s'alimentent , & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes , Siam , le Laos , le Pégu , la Cochinchine , le Tounquin , une partie de la Chine , le Japon , les côtes du Malabar & du Coromandel , les bords du Gange , fournissent un riz , dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment , &

qui le fait négliger. Le bled est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer glaciale. Cette nourriture , à laquelle nous sommes accoutumés , est parmi nous si précieuse , que la crainte seule de la voir manquer cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du bled est par-tout un des grands objets du gouvernement ; c'est une partie de notre être ; & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens , & de nos femmes.

Le dictionnaire encyclopédique remarque avec très-grande raison , que le pain-béni , dont on ne mange presque point , & dont la plus grande partie est perdue , monte en France à quatre millions de livres par an. Ainsi de ce seul article , l'Angleterre est au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les missionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoisses dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin ; les habitans leur disaient par interprètes , Vous voulez nous baptiser avec quelques gouttes d'eau , dans un climat brûlant où nous sommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confesser , & vous n'entendez pas notre langue ; vous voulez nous communier , & vous manquez des deux ingrédiens nécessaires , le pain & le vin. Il est donc évident que votre religion universelle n'a pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très-justement que la bonne volonté suffit , qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule , qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa ; & quant à la langue , que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.



## ARBRE A SUIF.

**O**N nomme dans l'Amérique, *chandel-berri-trée*, ou *bai-berri-trée*, ou *l'arbre à suif* une espèce de bruyère, dont la baye donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de bayes d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles ſont meures; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante, la graiſſe ſe fond & s'élève au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe réſroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, & alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal, qu'ils recueillent eux-mêmes, au-lieu qu'il faudroit acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon, & des ſavonnettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges: mais les prêtres refusèrent de ſ'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme

un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodigué aux Indes orientales & occidentales ! le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

(Cet article est de M. Durey.)

## A R C.

### JEANNE D'ARC, DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

**I**L convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc* surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues & pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

*Paul Jove* dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gaguin*, ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Masson*, ni même *Mariana*, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

*Mézerai* conte, que le prince de la milice céleste lui apparut ; j'en suis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens qui se copient tous les uns les autres supposent que la *Pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chassera les Anglais du royaume, & ils y étaient encor cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une

longue lettre au roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire, ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barrois; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'église de Ste. Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *sainte Catherine* & *sainte Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que *saint Michel*. Ses juges la crurent forcée, elle se crut inspirée; & c'est là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII.* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger, comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà ce me semble ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut emmenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & delà dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *Pucelle* comme une forcrière arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de forcrière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encor moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait ?) un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le saint siège, de livrer Jeanne à la sainte inquisition*.

La Sorbonne se hâta de seconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* : « Vous avez employé votre noble puissance » à appréhender icelle femme qui se dit *la Pucelle*, » au moyen de laquelle l'honneur de DIEU a été » sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, » & l'église trop fort déshonorée ; car par son occasion idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine & autres » maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume... » mais peu de chose ferait avoir telle prise, si » ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par elle perpétrée contre notre doux créateur

&

» & sa foi , & la sainte église , avec ses autres mé-  
» faits innumérables. ... & si , ferait intolérable offense  
» contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle femme  
» fût délivrée. » ( a )

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appelait l'indigne évêque , l'indigne français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres , & le duc de *Bedfort* les paya. La Sorbonne , l'évêque & frère *Martin* , présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur JESUS-CHRIST, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise es mains de la justice de l'église.* Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant , & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais , de *besogner* dans la ville. ( C'est le terme dont on se servit. ) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres assistants , abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition , *Martin* , présidait avec *Cauchon* ; & comme il n'était que vicaire , il n'eut que la seconde place.

*Jeanne* subit quatorze interrogatoires ; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu *sainte Catherine* & *sainte Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda , à quoi elle a reconnu les deux saintes ? elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses ? Allez , dit-elle , le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si , quand elle a vu *saint Michel* , il était tout nud ? elle répond , Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir ?

Les curieux observeront ici soigneusement , que

( a ) C'est une traduction du latin de la Sorbonne , faite longtemps après.

*Jeanne* avait été long-tems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui faisait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de suite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers faisaient dire trois messes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les faiseuses de miracles compagnes de *Jeanne*, (a) & soumises à frère *Richard*, se nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami, DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule ; voici l'horrible.

Un de ses juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'Oiseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivent la confession de *Janne d'Arc*. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres Français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec qu'elle absurde bar-

(a) Mémoires pour servir à l'histoire de France & de Bourgogne, tome 1er.

barie on prétextait cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité, disent que *Jeanne* alla au supplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue l'historien *Villaret*, elle reçut son arrêt avec des cris & avec des larmes; faiblesse pardonnable à son sexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & sensible sur l'échauffaut.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru sans aucun examen que la *Pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encor, d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette imposture épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des *Armoises*. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la *Pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.



## A R D E U R.

**L**E dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine, & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poètes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans: l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs parfaites. Elles sont moins parfaites dans les tragédies, mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit, qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

*C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.*

& on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de Corneille :

*Une première ardeur est toujours la plus forte ;*

*Le tems ne l'éteint point , la mort seule l'emporte.*

& celui-ci de Racine :

*Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.*

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate*.

*J'ai su , par une longue & pénible industrie ,*

*Des plus mortels venins prévenir la furie.*



*Ah ! qu'il eût mieux valu , plus sage & plus heureux ,  
Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,  
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
Un cœur déjà glacé par le froid des années !*

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur* , & qui parlent de leur *viv*e ardeur ou de leur *tendre* ardeur , & qui joignent encor à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes* , & qui , lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes croient avoir fait des vers , & qui après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiseux en tout genre , croient avoir fait une tragédie , il faut les renvoyer au nouveau choix de vers , ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre , parmi lesquels on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

## A R G E N T.

**M**OT dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur , voudriez-vous me prêter cent louis d'or ? Monsieur , je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ; je ne suis pas en argent comptant : l'Italien vous dirait , *Signore non ho di danari*. Je n'ai point de deniers.

*Harpagon* demande à maître *Jacques* , Me feras-tu bonne chère ? Oui ; si vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par - là

quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre ? & alors trente nations se présentent à l'envi ; le Westphalien , le Limousin , le Basque , l'habitant du Tirol , celui du Valais , le Grison , l'Istrien , l'Ecoffais & l'Irlandais du nord , le Suisse d'un petit canton , & surtout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage , on balance aujourd'hui entre la France , l'Espagne , & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois , dans les treizième , quatorzième & quinzième siècles , c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant ; aussi faisait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* disait-on à un marchand. Il répondait , *autant que les gens sont fots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine , qui rendait en échange des grains bénis , des agnus , des indulgences plénières ou non plénières , des dispenses , des confirmations , des exemptions , des bénédictions , & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome , & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela ; mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie ; on n'avait que par eux du poivre & de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux , un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumés étaient si pauvres en argent comptant , que *Charles VIII.* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie , & de les mettre en gage , pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans son coffre & plus de vaisselle d'argent

sur sa table , que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes , en conquérans , & que les Espagnols eurent subjugué le Mexique & le Pérou avec six ou sept cents hommes. On fait qu'alors le commerce de Venise , celui des autres villes d'Italie , tout tomba. *Philippe II.* maître de l'Espagne , du Portugal , des Pays-Bas , des deux Siciles , du Milanais , de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie , & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique , fut le seul riche , & par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France , baissaient à genoux les doublons catholiques ; & le petit nombre d'angélots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Asie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent , sans le fer de *Henri IV.* & les flottes de la reine *Elizabeth*.

Le dictionnaire encyclopédique , à l'article *Argent* , cite l'*Esprit des loix* , dans lequel il est dit : « J'ai » oui déplorer plusieurs fois l'aveuglement du conseil ; de *François I.* qui rebuta *Christophe Colomb* » qui lui proposait les Indes ; en vérité , en vérité , » on fit , peut-être par imprudence , une chose bien » sage. »

Nous voyons par l'énorme puissance de *Philippe* , que le conseil prétendu de *François I.* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I.* n'était pas né , quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb* ; ce Génois aborda en Amérique en 1492 , & *François I.* naquit en 1494 , & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III.* , de *Henri IV.* & de la reine *Elizabeth* , avec celui de *Philippe II* ;

le subside ordinaire d'*Elizabeth* n'était que de cent mille livres sterling : & , avec l'extraordinaire , il fut , année commune , d'environ quatre cent mille ; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II.* Sans une extrême économie elle était perdue , & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III.* se montait à la vérité à trente millions de livres de son tems ; cette somme était à la seule somme que *Philippe II.* retirait des Indes , comme trois à dix ; mais il n'entraît pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III.* très-prodigue , très-volé , & par conséquent très-pauvre : il se trouve que *Philippe II.* était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV.* ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de *Philippe II.* Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée , & il vécut en chevalier errant jusqu'au tems qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre , que le roi *Edouard III.* fut le premier qui fit battre de la monnoie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne ? Il entre dans les poches des Français , des Anglais , des Hollandais qui font le commerce de Cadix sous des noms Espagnols , & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries , du coton , du salpêtre , du sucre-candi , du thé , des toiles , des diamans & des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes ? je réponds : Que *Sha Thamas-Koulikani* ou *Sha-Nadîr* a emporté tout celui du grand-

mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha-Nadir* a emportés en Perse ? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. « Car, comme dit fort bien *César*, avec de l'argent on a des soldats, & avec des soldats on vole de l'argent. »

Votre curiosité n'est point encor satisfaite ; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de *Sésostris*, de *Crésus*, de *Cyrus*, de *Nabucodonosor*, & surtout de *Salomon*, qui avait, dit-on, vingt milliards, & plus, de nos livres de compte, à lui tout seul dans sa cassette.

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que du tems de *Cyrus*, les Gaulles, la Germanie, le Dannemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le tems, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce qui reste enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux ; & ce qui a été englouti dans l'avare mer.

Comment faisaient les Romains sous leur grand *Romulus* fils de *Mars* & d'une religieuse, & sous le dévot *Numa Pompilius* ? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendart, & pas une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hasard la femme d'un receveur général des finances se faisait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles, & ne voudrait pas laisser entrer dans son anti-chambre un

*Manlius*, un *Curius* un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes & de monnaie. On se battait, & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces, payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture ; le vêtement & le couvert. Les Romains plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de *Gustave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fit des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu partout, que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troie ; on y pèse l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires, que le pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent

monnoyé de bon aloi ; ( *a* ) *Quadringsintoficlos argenti probatæ monetæ publicæ*. Le judicieux *Dom Calmet* évalue cette fomme à quatre cent quarante-huit livres fix fous neuf deniers , felon les anciens calculs imaginés affez au hafard quand le marc d'argent était à vingt-fix livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent eft augmenté de moitié , la fomme vaudrait huit cent quatre-vingt-feize livres.

Or comme en ce tems-là il n'y avoit point de monnoie marquée au coin , qui répondît au mot *pecunia* , cela faifait une petite difficulté dont il eft aifé de fe tirer ( *b* )

Une autre difficulté , c'eft que dans un endroit il eft dit , ( *c* ) qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron , & dans un autre en Sichem. Consultez fur cela le vénérable *Bede* , *Raban Maure* & *Emmanuel Sa*.

Nous pourrions parler ici des richesses que laiffa *David* à *Salomon* en argent monnoyé. Les uns les font monter à vingt - un , vingt - deux milliards tournois les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de garde du trésor royal , ni de tefterdar du grand Turc , qui puiſſe fupputer au juſte le trésor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui

( *a* ) *Genèſe* , chap. XXIII. v. 16.

( *b* ) Ces hardis favans , qui fur ce prétexte & fur pluſieurs autres , attribuent le pentateuque à d'autres qu'à *Moyſe* , ſe fondent encor fur les témoignages de *St. Théodore* , de *Maxius* , &c. Ils diſent , ſi *St. Théodore* & *Maxius* affirment que le livre de *Jofué* n'a pas été écrit par *Jofué* , & n'en eft pas moins admirable , ne pou-

vons-nous pas croire auffi que le pentateuque eft très-admirable ſans être de *Moyſe* ? Voyez fur cela le premier livre de l'*Hiftoire critique du vieux teſtament* , par le révérend père *Simon* de l'Oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de favans , il eft clair qu'il faut ſ'en tenir au ſentiment de la ſainte église apoſtolique & romaine , la ſeule infaillible.

( *c* ) *Actes* , ch. VII. v. 5.

sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encor une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir ; ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison, & que quand on doit à l'étranger il faut payer soit en lettres de change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, & il n'y a pas long-tems qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnoyé ; comme sur l'augmentation injuste & ridicule des espèces, qui fait perdre tout-d'un-coup des sommes considérables à un état, sur la refonte ou la remarque avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis, à remarquer votre monnoie & à gagner à vos dépens, enfin, sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir. Et ceux qui en gagnent, se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre est fertile ? On répond, que la chose n'est pas praticable, attendu que



depuis la guerre de 1689 jusqu'à la fin de 1769 où nous écrivons , on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource , & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens , & qui a été entre les mains des charlatans , mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays , adressez-vous à l'article *Monnaie* de M. le chevalier de *Jaucour* , dans l'Encyclopédie. On ne peut en parler plus sagement & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

## A R I A N I S M E.

TOUTES les grandes disputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère* , *Sophocle* , *Démofthène* , *Archimède* , s'ils avaient été témoins de ces subtils ergotismes qui ont coûté tant de sang ?

*Arius* à l'honneur encor aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion ; comme *Calvin* passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde ; car celle des conquérans est , dit-on , la première. Cependant ni *Calvin* , ni *Arius* n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-tems sur la Trinité , lorsqu'*Arius* se mêla de la querelle dans la disputueuse ville d'*Alexandrie* , où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins ; les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche, auteur de la *chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

« Voici une question incompréhensible, qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare; & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. » JESUS est-il verbe? s'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems ou avant le tems? s'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui? ou est-il d'une substance semblable? est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? est-il fait ou engendré? peut-il engendrer à son tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? le saint Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? peut-il engendrer, peut-il produire? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? & comment, ayant précisément, la même nature, la même essence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même?

Ces questions si au-dessus de la raison, avaient certainement besoin d'être décidées par une église infaillible.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommunait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant

les tems d'*Arius* & d'*Athanase*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens , ils coupaient un cheveu en quatre , mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'avise de prêcher que DIEU étant nécessairement individuel , simple , une monade dans toute la rigueur du mot , cette monade est trine.

Le prêtre *Arius* , que nous nommons *Arius* est tout scandalisé de la monade d'*Alexandros* ; il explique la chose différemment , il ergote en partie comme le prêtre *Sabellius* , qui avait ergoté comme le Phrygien *Praxeas* grand ergoteur. *Alexandros* assemble vite un petit concile de gens de son opinion , & excommunie son prêtre. *Eusèbios* évêque de Nicomédie prend le parti d'*Arius* , voilà toute l'église en feu.

L'empereur *Constantin* était un scélérat , je l'avoue , un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain , égorgé son fils , assassiné son beau-père , son beau-frère & son neveu , je ne le nie pas ; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaisirs , je l'accorde ; un détestable tyran ainsi que ses enfans , *transfert* : mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire , on ne subjugué pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scholastiques allumée , il envoya le célèbre évêque *Osius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. ( a ) *Vous êtes de grands fous* , ( leur dit-il

( a ) Un professeur de l'université de Paris , qui a écrit l'*histoire du bas empire* , se garde bien de rapporter la lettre de *Constantin* telle qu'elle est ; & telle que la rapporte le savant auteur du dictionnaire des hérésies. *Ce bon prince* , dit-il , *animé d'une tendresse paternelle* ,

*finissait en ces termes : rendez-moi des jours sereins & des nuits tranquilles*. Il rapporte les complimens de *Constantin* aux évêques , mais il devait aussi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus* , à *Trajan* , à *Marc-Antonin* , à *Marc-Aurèle* , & même à *Julien le philosophe* ,

expressément dans sa lettre ) de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères , de faire tant de bruit sur un sujet si mince.

*Constantin* n'entendait pas par *mince sujet* , ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*histoire de l'église d'Alexandrie* , fait parler à-peu-près ainsi *Ozius* en présentant la lettre de l'empereur.

« Mes frères , le christianisme commence à peine  
 » à jouir de la paix & vous allez le plonger dans  
 » une discorde éternelle. L'empereur n'a que trop  
 » raison de vous dire , que vous vous querellez pour  
 » un sujet fort mince. Certainement si l'objet de la  
 » dispute était essentiel , JESUS-CHRIST que nous  
 » reconnaissons tous pour notre législateur , en au-  
 » rait parlé ; DIEU n'aurait pas envoyé son fils sur  
 » la terre pour ne nous pas apprendre notre caté-  
 » chisme. Tout ce qu'il ne nous a pas dit expressé-  
 » ment est l'ouvrage des hommes , & l'erreur est leur  
 » partage. JESUS vous a commandé de vous aimer ,  
 » & vous commencez par lui désobéir en vous haïs-  
 » sant , en excitant la discorde dans l'empire. L'orgueil  
 » seul fait naître les disputes , & JESUS votre maître  
 » vous a accordé d'être humbles. Personne de vous  
 » ne peut savoir si JESUS est fait ou engendré. Et  
 » que vous importe sa nature pourvu que la vôtre  
 » soit d'être juste & raisonnables ? qu'a de commun  
 » une vaine science de mots avec la morale qui doit  
 » conduire vos actions ? Vous chargez la doctrine de  
 » mystères ,

qui ne versa jamais que le sang  
 des ennemis de l'empire en  
 prodiguant le sien , & non pas  
 à *Constantin* le plus ambitieux  
 des hommes , le plus vain , le

plus voluptueux , & en même-  
 tems le plus perfide & le plus  
 sanguinaire. Ce n'est pas écrire  
 l'histoire , c'est la défigurer.

» mystères, vous qui n'êtes faits que pour affermir la  
 » religion par la vertu. Voulez-vous que la religion  
 » chrétienne ne soit qu'un amas de sophismes? Est-ce  
 » pour cela que le CHRIST est venu? Cessez de dispu-  
 » ter, adorez, édifiez, humiliez-vous, nourrissez les  
 » pauvres, appeaisez les querelles des familles au-lieu  
 » de scandaliser l'empire entier par vos discordes.»

*Osius* parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile spirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, & de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé; mais lorsque *Constantin* en avait fait l'ouverture, il ne savait encor quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien, (a) quoiqu'il fut à la tête des chrétiens; le baptême seul constituait alors le christianisme, & il n'était point baptisé; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusebe* de Nicodémie, & le prêtre *Arios* eussent raison ou tort; il est assez évident par la lettre ci-dessus rapportée qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusebe* de Nicodémie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur: *J'en ai des preuves*, dit *Constantin* dans sa lettre à l'église de Nicodémie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris*, &c.

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution sont établies avec le dogme sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constan-*

(a) Voyez l'article *Vision de Constantin* dans l'Encyclopédie.

*tin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantiabilité à ceux qui la croyaient , confisqua les biens des dissidens à son profit , & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même , que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin* , tout prodigue qu'il était du sang des hommes , ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démente absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique , pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour ; plusieurs évêques inconsubstantiels , des ennuques , des femmes parlèrent pour *Arius* , & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre *Eusèbe* , évêque de Césarée , connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement , accusait fortement *Eustate* , évêque d'Antioche , d'être sabellien ; & *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assemble un concile à Antioche ; *Eusèbe* gagna sa cause ; on déposa *Eustate* ; on offrit le siège d'Antioche à *Eusèbe* qui n'en voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin* , qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel , exila *Eustate* pour le croire. De telles révolutions sont communes.

*St. Athanase* était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé , disant qu'*Arius* était excommunié ; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison , ni patrie , qu'il ne pouvait ni manger ni coucher nulle part , & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Aussi-tôt nouveau concile à Tyr , & nouvel-

les lettres de cachet. *Athanasé* est déposé par les pères de Tyr & exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius* & *Athanasé* son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie selon l'ancien & l'éternel usage.

*Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce tems-là que ce bon prince fit assassiner son fils, sa femme, & son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St. Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanasé* sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire*; que sur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement; ce qui est impossible; mais enfin *Arius* mourut.

*Constantin* le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ses *Césars* dit que le baptême que recut cet empereur quelques heures avant sa mort ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-tems, fut portée à un tel excès que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-tems sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel*, agitérent l'empire avec violence. *Constance*, fils & successeur de *Constantin*, imita tou-

tes les cruautés de son père , & tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. *Athanase* courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les Eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'église, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'église, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

*Théodose* se déclara pour le concile de Nicée : mais l'impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée ; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis ; & enfin, la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur & pour juge : mais on nia sa divinité, sa consubstantiabilité, & jusqu'à la trinité.



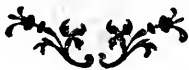
Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lelius Socin*, *Okin*, *Paqueta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin*; ils eurent quelque tems ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu; c'est-à-dire, dans le même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Ils trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet*: mais il fut plus avisé que cet Espagnol; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite, que n'ayant pas assez ménagé un baillif du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit, que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase* ne se trouvaient pas dans l'écriture sainte, & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

*Faustus Socin*, neveu de *Lelius Socin*, & ses compagnons furent plus heureux en Allemagne; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent; ils réussirent; mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés; les jésuites qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embrassèrent ; *Samuel Clarke* célèbre curé de St. James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole de saint Athanase*. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eut un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Locke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantiabilité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France ; on oublia *Pertharite*, *Théodore* & son recueil de vers, on ne pensa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les loix de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révééré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit-feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.



## A R I S T É E.

**Q**Uoi ? l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes , comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien testament en grec , pour l'usage de *Ptolomée Philadelphie* , comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en faisait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée* , *Ptolomée* brûlait d'en-vie de connaître les loix juives ; & pour connaître ces loix que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus , il se proposa d'envoyer une ambassade solennelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem , de délivrer six-vingt mille esclaves Juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée , & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnoie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

*Ptolomée* ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot sans doute au ju-daïsme , il envoya au temple à Jérusalem une grande table d'or massif enrichie par tout de pierres précieuses ; & il eut soin de faire graver sur cette table la carte du Méandre fleuve de Phrygie ; (a) le cours

(a) Il se peut très-bien | grec un *méandre* , un facis ,  
pourtant que ce ne fût pas un | un nœud de pierres précieuses ,  
plan du cours de Méandre , | c'était toujours un fort beau  
mais ce qu'on appelait en | présent.

de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or encor mieux travaillés ; il donna trente autres vases d'or , & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du vatican à bien meilleur marché.

*Eléazar*, prétendu grand-prêtre de Jérusalem , lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes Juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

*Ptolomée* fut si content du style d'*Eléazar* qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes , six de chacune de douze tribus , tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage , à la vérité , que de ces douze tribus il y en eut dix d'absolument perdues , & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles. Mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos , chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours , & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot ; c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante* , & qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

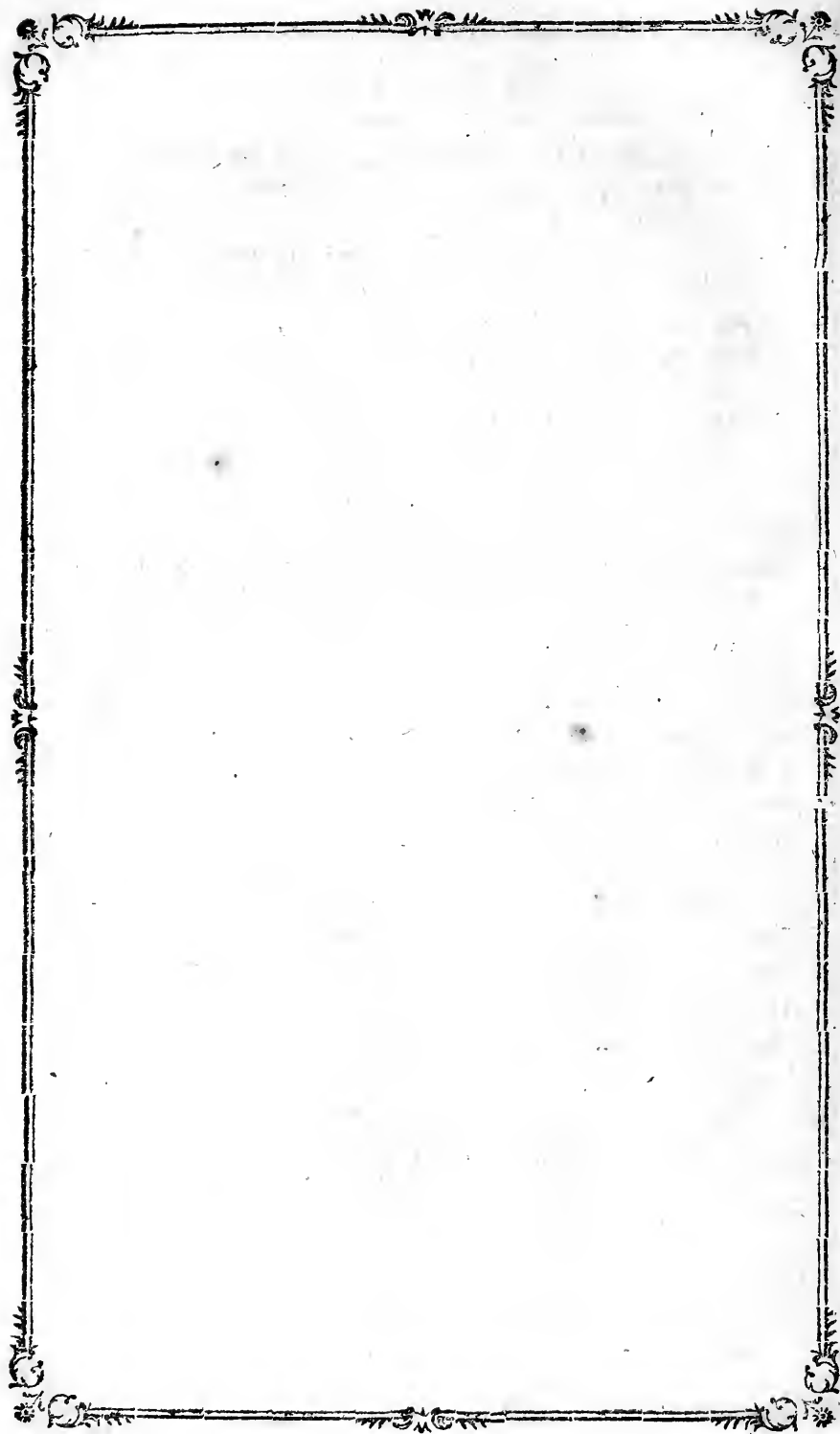
Dès que le roi eut reçu ces livres , il les adora tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encor au grand-sacrifica-

teur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs & des coupes d'or; un vase de trente talens d'argent, ( c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus ) avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien *Joseph*, qui n'a jamais rien exagéré. *St. Justin* a enchéri sur *Joseph*; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adressa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambassadeurs de *Ptolomée* à *Hérode* c'est beaucoup ajouter au merveilleux; car on sait qu'*Hérode* ne naquit que long-tems après le règne de *Ptolomée Philadelphie*.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anacronismes qui règnent dans tout ce roman & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur Juif tombe à chaque phrase: cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable. Et pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière; de sorte qu'en croyant cette aventure, il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des *Démocrites* & des *Héracilites*.

*Fin du tome premier.*



# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

Des pièces contenues dans ce volume.

INTRODUCTION.	Pag. 1
A.	7
A B C , ou ALPHABET.	13
ABBÉ , ABBAYE.	20
ABEILLES.	23
ABRAHAM.	29
ABUS.	37
ABUS DES MOTS.	41
ACADÉMIE.	45
ADAM.	49
ADORER. <i>Culte de latrerie ; Chanson attribuée à</i> <i>JESES-CHRIST ; Danse sacrée ; Cérémonies.</i>	54
ADULTÈRE.	60
<i>Mémoire d'un magistrat , écrit vers l'an 1764.</i>	64
<i>Mémoire pour les femmes.</i>	67
<i>Suite du chapitre sur l'adultère.</i>	69
<i>Réflexion d'un père de famille.</i>	71
AFFIRMATION PAR SERMENT.	ibid.
AGAR.	73
AGE.	74
<i>Calcul de la vie.</i>	76

AGRICULTURE. . . . .	Pag. 80
<i>Des livres pseudonimes sur l'économie générale.</i>	81
<i>De l'exportation des grains.</i> . . . .	83
<i>De la grande &amp; petite culture.</i> . . . .	84
<i>Dés défrichemens.</i> . . . .	85
<i>De la grande protection due à l'agriculture.</i> . .	87
<i>Postscript.</i> . . . .	90
AIR. . . . .	91
<i>Raisons de ceux qui nient l'air.</i> . . . .	93
AIR. Section seconde. <i>Vapeurs, Exhalaisons.</i> . .	96
<i>Que l'air, ou la région des vapeurs n'apporte</i> <i>point la peste.</i> . . . .	99
<i>De la puissance des vapeurs.</i> . . . .	100
ALCHYMISTE. . . . .	101
ALCORAN, ou plutôt LE KORAN. . . . .	105
<i>Règlemens de Mahomet sur les femmes.</i> . . . .	107
ALEXANDRE. . . . .	112
ALEXANDRIE. . . . .	119
ALGER. . . . .	123
ALMANACH. . . . .	126
ALOUETTE. . . . .	132
AMAZONES. . . . .	134
AME. Section première. . . . .	138
Section seconde. <i>Des doutes de Locke sur l'ame.</i>	142
Section troisième. <i>De l'ame des bêtes &amp; de quel-</i> <i>ques idées creuses.</i> . . . .	145
Section quatrième. <i>Sur l'ame &amp; sur nos ignorances.</i>	150
Section cinquième. <i>Du paradoxe de Warburton,</i> <i>sur l'immortalité de l'ame.</i> . . . .	153
Section sixième. <i>Du besoin de la révélation.</i>	156



Section septième. *Ame des fots & des monstres.* Pag. 159

AMÉRIQUE. . . . .	162
AMITIÉ. . . . .	163
AMOUR. . . . .	165
AMOUR-PROPRE. . . . .	169
AMOUR SOCRATIQUE. . . . .	170
AMPLIFICATION. . . . .	176
ANA, ANECDOTES. . . . .	187
<i>Anecdote hasardée de Du Haillan.</i> . . . .	194
<i>Anecdote sur CHARLES-QUINT.</i> . . . .	195
<i>Autre anecdote plus hasardée.</i> . . . .	ibid.
<i>Anecdote sur HENRI IV.</i> . . . .	196
<i>De l'abjuration de HENRI IV.</i> . . . .	ibid.
<i>Autre bévée sur HENRI IV.</i> . . . .	197
<i>Bévée sur le maréchal d'Ancre.</i> . . . .	198
<i>Anecdote sur l'homme au masque de fer.</i> . . . .	200
<i>Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.</i> . . . .	202
<i>Petite anecdote.</i> . . . .	ibid.
<i>Anecdote sur le testament attribué au C. de Richelieu.</i> . . . .	203
<i>Autres anecdotes.</i> . . . .	205
<i>Anecdote ridicule sur THÉODORIC.</i> . . . .	207
<i>Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.</i> . . . .	208
<i>Anecdote sur LOUIS XIV.</i> . . . .	ibid.
<i>Lettre de M. de V. sur plusieurs anecdotes.</i> . . . .	209
ANATOMIE. . . . .	216
ANCIENS ET MODERNES. . . . .	219
<i>Du chevalier Temple.</i> . . . .	224
<i>De Boileau &amp; de Racine.</i> . . . .	225

<i>De l'injustice &amp; de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault au sujet d'Euripide, &amp; des infidélités de Brumoy.</i>	Pag. 226
<i>De quelques comparaisons entre des ouvrages célebres.</i>	231
<i>D'un passage d'Homère.</i>	234
A N E.	241
A N E (de l') D' O R de Machiavel.	244
A N E (de l') D E V É R O N E.	246
A N G E. <i>Anges des Indiens, des Perses, &amp;c.</i>	247
<i>Premier chapitre du Shasta.</i>	248
<i>Second chapitre du Shasta.</i>	ibid.
<i>Troisième chapitre. De la chute d'une partie des anges.</i>	249
<i>Quatrième chapitre. Châtiment des anges coupables.</i>	250
<i>Précis du cinquième chapitre.</i>	ibid.
<i>Des anges des Perses.</i>	251
<i>Des anges chez les Hébreux.</i>	252
<i>Savoir si les Grecs &amp; les Romains admirent des anges ?</i>	55
A N G U I L L E S. <i>Race d'anguilles, formées de farine &amp; de jus de mouton.</i>	256
A N N A L E S.	259
A N N A T E S.	263
A N N E A U D E S A T U R N E.	266
A N T I Q U I T É. <i>Section première.</i>	267
<i>Section seconde. De l'antiquité des usages.</i>	270
<i>Section troisième. Fêtes instituées sur des chimères.</i>	273

Section quatrième. <i>De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.</i>	Pag. 274
Section cinquième. <i>De l'origine des arts.</i>	276
ANTITRINITAIRES.	279
ANTROPOMORPHITES.	283
ANTROPOPHAGES.	284
Section seconde.	292
APOCALYPSE, Section première.	294
Section seconde.	297
APOCRYPHE, du mot grec qui signifie caché.	301
<i>De la vie de Moyse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.</i>	304
<i>Fragment de la vie de Moyse.</i>	305
<i>De la mort de Moyse.</i>	309
<i>Livres apocryphes de la nouvelle loi.</i>	311
<i>Des autres livres apocryphes du premier &amp; du second siècles.</i>	313
<i>Suite des livres apocryphes.</i>	321
<i>A Marie qui a porté CHRIST, son dévot Ignace.</i>	324
<i>Réponse de la Ste. Vierge, à Ignace son disciple chéri, l'humble servante de JESUS-CHRIST.</i>	325
APOINTÉ, DESAPOINTÉ.	329
APOINTER, APOINTEMENT, termes du palais.	330
APOSTAT.	331
<i>Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.</i>	335
APOETRES. <i>Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.</i>	339

<i>Apôtres étaient-ils mariés ?</i>	Pag. 339
<i>Des enfans des apôtres.</i>	341
<i>Où les apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?</i>	342
APPARENCE.	353
APPARITION , & particulièrement de Ste. Potamienne & de la princesse Palatine.	256
APROPOS, L'APROPOS.	361
ARABES, & par occasion du livre de Job.	363
<i>De l'Arabe Job.</i>	367
ARANDA. Droits royaux , jurisprudence , in- quisition.	369
<i>Etablissement curieux de l'inquisition en Portu- gal.</i>	373
ARABAT. Déluge.	377
ARBRE A PAIN.	378
ARBRE A SUIF.	381
ARC. Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans.	382
ARDEUR.	388
ARGUNT.	389
ARIANISMU.	397
ARISTÉE.	407

Fin de la table du tome premier.





DEC 10 1935

